





ŒUVRES

CHOISIES

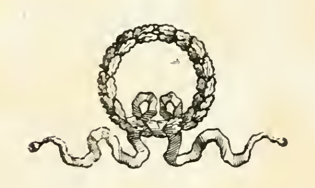
DE MARSOLLIER.

TOME DEUXIÈME.

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
FAUBOURG MONT-MARTRE, N° 4.

ŒUVRES
CHOISIES
DE MARSOLLIER
PRÉCÉDÉES
D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES ÉCRITS
PAR Mme LA Csse D'HAUTPOUL
SA NIÈCE.

OPÉRAS-COMIQUES.



PARIS.
A. AUBRÉE, ÉDITEUR,
RUE DAUPHINE, N° 12.
PEYTIEUX, LIBRAIRE, GALERIE DELORME, Nos 11 ET 13.
LUGAN, LIBRAIRE, PASSAGE DU CAIRE, N° 131.
1825.


FEB 19

GULNARE,

OU

L'ESCLAVE PERSANNE,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 9 JANVIER 1798.

(Musique de DALAYRAC.)

PERSONNAGES.

OSMIN, maître et amant de Gulnare.

DÉLY, jeune prince persan, magnifique et amoureux de Gulnare.

IBRAHIM, pourvoyeur du Mogol, riche, avare et infirme.

SEID, courtier, gai et humain.

OMAR, son associé, même caractère.

GULNARE, esclave, renommée par ses talens, son esprit.

UNE JEUNE ESCLAVE.

ESCLAVES, MUETS, NOIRS, JOUEURS D'INSTRUMENS.

Le théâtre représente l'intérieur d'une tente plus élégante que riche. Elle est ouverte et laisse voir une longue allée d'arbres et plusieurs tentes à la suite les unes des autres. On aperçoit au fond la ville d'Ispaham.

GULNARE,

OU

L'ESCLAVE PERSANNE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Dans la tente on voit des sophas, des coussins, des vases de fleurs; plusieurs jeunes filles et esclaves occupés à servir Seid; un théorbe est près de lui sur une petite table. On brûle des parfums. Quelques unes des esclaves sont tres tristes.)

SEID, sur l'ottomane, fumant et prenant du café que verse une très jolie esclave qui semble affligée. Il chante.

RÉCITATIF.

Jeunes esclaves, croyez-moi,
Votre sort est bien moins à plaindre
Que vous ne paraissez le craindre;
Je vous en donne ici ma foi.

(Il prend un théorbe qu'une des esclaves accordait; il en pince quelques mesures et continue son récitatif en prenant le café.)

Heureux courtier! aucun de tes confrères
Ne peut offrir des objets si charmans;
(Aux esclaves.)
Ah! puissent mes conseils... ma gaîté, mes accens,
Rendre vos peines plus légères!

RONDEAU.

Ne vous affligez pas
D'être dans l'esclavage;
Un tel sort à votre âge
Offre encore des appas;

Apprenez qu'en tous lieux,
Quoique l'on s'en défende,
Femme avec deux beaux yeux, (*bis.*)
A son maître commande :
Oui, l'esclave en tous lieux,
Quoique l'on s'en défende,
Quand elle a deux beaux yeux :
A son maître commande.
Ne vous plaignez donc pas, etc.

Changer pour être mieux,
Est-ce donc chose étrange?
D'un patron dédaigneux,
Un plus aimable venge ;
Quand c'est pour être mieux,
Moi, je suis pour qu'on change.
Ne vous affligez pas, etc.

(Elles se préparent à danser entre elles.)

Bien! bien! voilà comme j'aime à vous voir ; je vous garderais plutôt toute l'année que de vous céder à quelqu'un qui pût faire votre malheur.

UNE DES ESCLAVES.

Nous le savons bien, votre réputation est faite, celle du plus honnête courtier...

SEID.

Et en vérité ce n'est pas encore là une trop bonne réputation! mais c'est la seule que je puisse espérer dans mon état.

OMAR, en dehors, appelle.

Zulime, Fatmé!

SEID.

Omar vous appelle ; allez le trouver... et que

le prophète vous rende aussi heureuses qu'il vous a faites jolies.

SCÈNE II.

SEID.

Nous avons placé nos tentes dans cette plaine, voisine d'Ispaham, pour attirer plus de curieux à la vente des esclaves qui se fait tous les ans. Trente, la semaine dernière, à dix sequins de profit sur chaque, en raison de mon droit de courtier, cela fait, si je ne me trompe, trois cents sequins; les six qui restent encore...

SCÈNE III.

OMAR, SEID.

SEID.

Eh bien! mon associé, les affaires, où en sont-elles! pour le dernier jour... il paraît que l'affluence diminue.

OMAR.

Oh! oui, le bazar tire à sa fin, mais cela nous est égal; toutes les esclaves qui nous restaient viennent d'être placées très avantageusement pour elles et pour nous.

SEID.

Tant mieux! le profit qu'on fait dédommage un peu des désagrémens de notre métier. Dély vient d'envoyer ici.

OMAR.

Ce jeune prince si aimable, si riche et si libéral ?

SEID.

Lui-même, il m'a fait prier de passer chez lui ; les beautés de son sérail l'ennuient.

OMAR.

Je le crois bien... elles ne peuvent rien lui refuser.

SEID.

Ensuite il s'est adressé à des femmes à talens, à ces joyeuses baïadères....

(Il indique des danseuses.)

OMAR.

Eh bien ?

SEID.

Charmantes ! mais perfides !... Ah ! perfides !

OMAR.

Elles en ont aimé un autre ? deux autres ; il n'y a pas là de quoi se pendre.

SEID.

Non, mais de quoi les quitter... et c'est ce qu'il a fait. Il voudrait à présent trouver une esclave jolie, jeune, spirituelle.

OMAR.

Le sort peut nous offrir...

SEID.

Mais il veut qu'elle ait à-la-fois des attraits, des talens et des vertus.

OMAR.

En effet, il n'est pas aisé... Mais si cela ne se trouve guère, au moins...

SEID.

Cela se promet, n'est-ce pas? Dély ne se laisserait point tromper, son âme délicate et sensible lui donne trop de pénétration, et il y aurait de l'extravagance à nous d'oser lui répondre des sentimens d'une jolie femme... qu'on achète encore! Ah! j'ai trop d'expérience pour prendre un pareil engagement.

AIR.

Eh! quel mortel pourrait prétendre
A lire jusqu'au fond du cœur,
D'un sexe qu'on dit si trompeur...
Et qui, pourtant paraît si tendre. (*bis.*)
En effet, comment se défendre!
Il nous trompe si joliment;
Et le plus fin est bien souvent
Le premier à s'y laisser prendre. (*bis.*)
Feint-il de se mettre en courroux,
C'est un torrent que rien n'arrête,
C'est la foudre, c'est la tempête,
Qui gronde, et va tomber sur nous;
Calme-t-il enfin son courroux,
Daigne-t-il abaisser sur nous,
Ses beaux yeux languissans et doux...
L'horizon s'épure et s'éclaire,
Tout semble embelli sur la terre;
Et nous tombons à ses genoux.

OMAR.

Tu as bien raison; mais si nous pouvons of-

frir à Dély sans garantie, un objet qui semble annoncer les qualités qu'il désire, dont la figure séduisante, l'esprit aimable, les talens variés...

SEID.

Et où diantre trouveras-tu?...

OMAR.

Ici même... Oui, écoute; dans ton voyage à Ormus, ne t'a-t'on pas parlé d'un certain Osmin...

SEID.

Qui se montrait fort épris d'une jeune esclave...

OMAR.

Précisément... de la belle Gulnare.

SEID.

Cette femme, renommée dans tout l'Orient, par ses talens, ses charmes...

OMAR.

Surtout par sa tendresse et sa constance pour son amant.

SEID.

On la citait comme un prodige.

OMAR.

Eh bien!... Osmin est sur le point de s'en défaire.

SEID.

Comment? lui qui l'adorait!

OMAR.

Aussi, n'y veut-il pas consentir.

SEID.

Ce serait elle... Quelle ingratitude!

OMAR.

C'est au contraire par reconnaissance.

SEID.

Voilà une énigme...

OMAR.

Que je vais t'expliquer... Le père d'Osmin était trésorier de la province ; le visir, son mortel ennemi, l'a accusé de mauvaise administration, à fait saisir ses biens, et sa perte est certaine s'il ne trouve, d'ici à très peu de jours, la somme à laquelle il l'a fait condamner.

SEID.

Eh bien! cette somme...

OMAR.

Osmin, après avoir vendu tout ce qu'il possédait, n'a pu encore la compléter ; il lui manque cinq cents sequins, alors, sans rien dire à personne, il a imaginé de venir déguisé à Ispaham, pour se faire mettre en vente. Gulnare l'a bientôt suivi ; à son tour elle prétend que c'est à elle à se sacrifier pour le père de son amant ; qu'Osmin est nécessaire à ce vieillard ; que, sorti de prison, il aura besoin de ses secours ; qu'on peut retrouver une esclave, mais que rien ne dédommage d'un père ; qu'enfin c'est elle qui doit être conduite au bazar... Osmin résiste, se désole ; Gulnare redouble ses instances, et tous les deux m'ont prié de les conduire à toi pour être juge de leur différend.

SEID.

Par Mahomet! voilà un trait.... Tu m'intéresses pour eux; l'homme est, dis-tu?

OMAR.

Bien triste.

SEID.

La femme?

OMAR.

Très jolie.

SEID.

Eh bien!... je consolerai l'un, et je vendrai l'autre; va vite les chercher.

OMAR.

Je leur ai donné rendez-vous dans ta tente; j'avais rencontré aussi Ibrahim, l'Indien, cette espèce de financier, un pourvoyeur du Mogol, de ces gens qu'on a pris...

SEID.

Qui ont pris.

OMAR.

Chut, nous avons besoin de tout le monde; et si quelqu'un d'eux allait nous entendre...

SEID.

Il ne se reconnaîtrait pas; enfin cet Ibrahim vit encore.

OMAR.

Hélas oui! malgré ses soixante ans d'infirmités, il traîne partout sa goutte, ses muets et ses ridicules.

SEID.

Il faudra aussi l'avertir; concurrence! mon

ami, concurrence! c'est le moyen de tirer mieux parti... Mais j'entends quelqu'un ; serait-ce?...

OMAR.

Oui, les voici l'un et l'autre.

SEID.

Qu'on me laisse un instant avec eux.

OMAR.

Fort bien.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, OSMIN, GULNARE, voilée.

OMAR, bas à Osmin.

J'ai tout expliqué. (Bas à Gulnare.) Le courtier est pour vous. (Il sort.)

OSMIN, à Seid.

Tu sais donc notre bizarre destinée.

SEID.

Et votre projet, pour le moins aussi bizarre qu'elle ; mais voyons si Omar... (Il ôte le voile.) Ma foi, il ne vous a point flattée, non, point du tout flattée, en vérité.

GULNARE.

Osmin, tu l'entends. (A Seid.) Je puis donc espérer que mon projet...

OSMIN.

Non, c'est moi seul... Seid, je t'en conjure.

GULNARE, à Seid.

Seid, de grâce, ne me refuse pas.

OSMIN.

Je t'en supplie.

TRIO.

OSMIN.

Seid, écoute ma prière!
C'est à moi de sauver un père;
Et je dois m'immoler pour lui.

GULNARE.

Seid, écoute ma prière!
A mon amant, pour rendre un père,
Je dois m'immoler aujourd'hui;
Ah! Seid, daigne m'écouter.

OSMIN.

C'est moi seul que tu dois entendre.

TOUS DEUX.

A tes genoux je vais rester;
Seid, promets-moi de me vendre.

GULNARE.

S'il faut le savoir malheureux.

OSMIN.

S'il faut la voir infortunée!...

TOUS DEUX.

Ciel, termine ma destinée!
Le trépas vaudrait cent fois mieux.

SEID, examinant Gulnare.

La taille leste, bien tournée!
Elle a ma foi de très beaux yeux;
Le bras, la main, le pied au mieux.

GULNARE.

Trouves-tu ma taille élégante?
Me tiens-je bien?... je sais un peu danser,
Et quelquefois lorsque je chante,
Ma voix paraît intéresser.

SEID.

Oui, je le crois. (à part.) Elle est charmante.

GULNARE, le tirant à part.

Mais, mon cher Seid, tu sens bien

Pourquoi Gulnare ici se vante?
Tu sais quel motif est le sien?

SEID.

Oui, je le sais. (à part.) Elle est charmante.

OSMIN.

Ecoute à ton tour.

SEID, regardant Gulnare.

Bien, très bien.

OSMIN.

Je possède mainte science;
J'ai parcouru bien des climats,
Je puis être utile aux combats;
J'ai du savoir... de la prudence...
Si je me vante, tu sens bien
Pourquoi je veux la préférence?
Tu sais quel motif est le mien.

SEID.

Oh! oui... je sens... c'est bien, très bien;
Et les vertus, et la science,
Et la valeur, et la prudence...
Ici cela ne se vend rien.

OSMIN.

Ah! quel chagrin!

GULNARE.

Douce espérance!
Je pourrais adoucir tes maux.

OSMIN

Plus de bonheur, plus de repos!

GULNARE, à Seid.

Oh! prends pitié de ma douleur extrême!
Je dois faire cesser ses pleurs.

OSMIN.

Faudra-t-il perdre ce que j'aime!
C'est le plus grand de mes malheurs.

OSMIN, GULNARE.

ENSEMBLE.

Seid, daigne exaucer mes vœux,
Ah! c'est moi que tu dois entendre;
Qu'elle soit libre et toujours tendre!
Qu'il soit tranquille et toujours tendre!

SEID.

Calmez-vous, amans généreux;
Non, non, je ne puis m'en défendre,
Vous l'emportez sur un cœur tendre,
Et... je vous vendrai tous les deux.

SEID.

A présent; parlons raison... Tenez, mes amis, je ne veux pas vous tromper, ni vous voir perdre le fruit de votre voyage et de votre sacrifice : dans une jeune femme, une jolie femme! on trouve toujours ce qu'il faut pour séduire les yeux, toucher un cœur, enflammer l'imagination, avec cela on va loin; on charme les connaisseurs; on ferait même des dupes si cela était nécessaire... (A Osmin.) Mais pour vous, qui êtes un bon fils! un amant tendre, délicat, un savant, un homme d'esprit... Ah! mon cher Osmin, je vous l'ai dit, comment diable voulez-vous que dans une ville comme celle-ci je trouve le débit d'une pareille marchandise?

GULNARE.

C'est donc moi qui aurai le bonheur...

OSMIN.

Quoi! je souffrirais?...

GULNARE, à Osmin.

Il faut se soumettre, il le faut... c'est un devoir

sacré!... l'amour devait bien s'immoler une fois à la reconnaissance.

SEID, se parlant.

De mieux en mieux! une expression dans les traits! une grâce, un son de voix!.... (Avec joie, à Osmin.) Mon cher Osmin, soyez tranquille.

OSMIN.

Comment?

SEID.

Elle ne vous restera pas, j'en réponds.

OSMIN.

Ah ciel!

SEID.

Et puis, s'il vous rentre des fonds dans un mois, dans deux, nous pourrons...

OSMIN.

Tu me déchires... laisser un mois, un jour, celle que j'adore au pouvoir d'un autre!... cet homme n'est pas fait pour sentir.

SEID.

Non, mais pour vendre... et je vais tâcher de m'en acquitter de mon mieux.

OSMIN, à Seid.

Mais peut-être en m'offrant à un de vos confrères... essayez au moins, essayez.

SEID.

Je le veux bien; Omar, il faut le satisfaire. Tu pourrais le conduire d'abord chez l'Arménien, notre voisin, ensuite chez...

OSMIN, à Gulnare.

Gulnare, je te quitte, tu sais par quel motif.

ROMANCE.

Pour mieux te prouver mon amour,
O! ma fidèle amie;
Je voudrais même en ce jour,
Donner jusqu'à ma vie.

Quand pour toi je vais m'immoler,
Dans ma douleur affreuse,
Ce qui peut seul me consoler,
C'est de te rendre heureuse.

Sans prévoir le sort qui m'attend,
En ce moment funeste...
O! ma Gulnare, en te quittant.
Au moins, ton cœur me reste.

SCÈNE V.

GULNARE, OSMIN, SEID, OMAR.

OMAR.

Ibrahim vient.

SEID, à Gulnare.

Bon, c'est un acheteur... remettez votre voile; je le connais, il est riche, vieux.

GULNARE.

Vieux?

OMAR.

Et laid, pour vous servir.

GULNARE.

Généreux?

OMAR.

Le moins qu'il lui est possible.

GULNARE.

Ah! ce n'est pas celui-là qui peut faire réussir

mes espérances. (A Omar.) J'ai un projet qui fait toute ma consolation ; mais un vieillard aura-t-il l'âme assez sensible ?...

OMAR.

Ah ! je vous entends.

GULNARE.

Non, tu ne m'entends pas.

OMAR.

Peut-êtrem ieux que vous ne le croyez, je sens combien votre position va devenir affligeante, surtout vis-à-vis d'un pareil homme ; combien même elle pourrait paraître pénible à ceux qui en seraient les témoins ; mais tels sont les usages de nos climats, et malheureusement nous ne pouvons pas les changer.

OSMIN, voyant de loin Ibrahim.

Mais la laisser avec cet Ibrahim !

SEID.

C'est vous qui voulez nous quitter... Et puis ! regardez-le donc, elle sera avec lui... comme avec un père.

GULNARE.

Il est donc bon ?...

SEID.

A cela...

GULNARE, bas à Omar.

Omar, ne va rien conclure.

OSMIN, bas à Seid.

Seid, ne termine rien.

OMAR.

Non, non ; mais partons.

(Omar et Osmin sortent.)

SCÈNE VI.

SEID, GULNARE, IBRAHIM, vieux libertin, tourmenté de la goutte ; deux muets le soutiennent ; un troisième porte un coussin ; un quatrième porte un tabouret pour poser sa jambe ; un cinquième sa pipe ; un sixième une petite soucoupe où sont des pastilles odoriférantes ; tous ont les yeux sur lui, et obéissent au moindre geste.

IBRAHIM.

Aie, aie, prenez donc garde ; vite un siége, ma maudite goutte ; qu'on me donne... (Les muets lui présentent successivement tout ce qu'ils portent.) Non... (Il refuse.) Non, dépêchez donc, je veux qu'on devine, où je... (Il prend sa pipe.) Bonjour, Seid. (Il fume.)

SEID.

Bonjour, Seigneur... toujours gai et gaillard...

IBRAHIM.

Mais oui, comme tu vois... (Mettant ses lunettes.) Eh bien !... cette esclave qu'Omar m'a tant vantée...

SEID.

Avancez, Gulnare ; et vous, Seigneur, remarquez un peu, je vous prie ; (Ibrahim fait de l'œil et de la tête, la description du contour.) la tête bien placée, l'œil vif, la bouche vermeille, la taille élégante, le pied et la main dans les proportions, tout ce qui séduit dans une maîtresse, attache dans une femme, réveille les vieillards, enivre les jeunes gens ; enfin ce qui est incroyable, impayable, introuvable dans les quatre parties du monde ! une femme, jeune, jolie, sincère et fidèle.

IBRAHIM.

Discours de marchand.

SEID.

Estimé...

IBRAHIM.

De juif!

SEID.

Je suis de votre pays.

IBRAHIM.

Tu as beau feindre de te mettre en colère, je ne suis plus dupe, sur les bonnes qualités d'une femme, et sur les promesses d'un courtier; il faut d'abord en rabattre la moitié, et disputer après sur le reste.

GULNARE.

Quel homme!

IBRAHIM.

Écoutez ceci, monsieur le marchand estimé.

COUPLETS.

Je trouve une femme jolie,
Mais je n'en suis point amoureux.
Et jamais pour les plus beaux yeux
Je ne ferais une folie. (*bis.*)
Quand j'ai fait mes quatre repas,
Et que j'ai dormi d'un bon somme,
Il ne m'importe guère comme
Chacun de moi pense ici bas. } (*bis.*)
Là, là, là, là, là,
Là, là, là, là, là,
Il ne m'importe guère comme
De moi chacun pense ici bas.

Cet avis n'est-il pas le vôtre?
D'amours je change tous les mois,

Avant de m'ennuyer d'un choix
J'ai toujours soin d'en faire un autre.
Quand j'ai fait mes quatre repas, etc.
Là, là, là, là, là.

Du bon vin et de la tendresse
Il faut user, mais sobrement;
Un peu, donne de l'enjouement,
Et trop, nous plonge (*bis.*) dans l'ivresse!
Quand j'ai fait mes quatre repas, etc.

SEID, à Ibrahim.

Avec une pareille philosophie, on doit vivre long-temps.

IBRAHIM.

C'est bien ce que j'espère : pourquoi n'approche-t-elle point? a-t-elle peur?... mais qu'elle vienne? qu'elle essaie de me plaire, je ne l'en empêche pas.

SEID.

C'est bien engageant, assurément, et elle doit être très empressée de profiter de la permission que vous voulez bien lui donner... (A Gulnare.) Allez plaire à Monsieur.

GULNARE, à Seid.

Quelle humiliation!

IBRAHIM.

Hein!... Elle parle, je crois...

SEID.

Elle se félicite du sort qui lui est réservé.

IBRAHIM.

Elle a pourtant l'air bien triste.

SEID.

Vous l'égaierez, Seigneur, vous êtes bien fait pour cela. (Bas à Gulnare.) Allons donc, prenez sur vous.

GULNARE.

J'ai beau faire, le ton de cet homme me révolte.

SEID.

Tout dépend de la somme... vous savez que le père d'Osmin...

GULNARE.

Ah! oui, oui, je ne devais pas l'oublier.

IBRAHIM.

Seid, vient-elle?... ah! la voilà qui se décide. (Il met ses lunettes; Gulnare, timide, découragée, a la démarche lente et embarrassée.) Elle est gentille, il faut l'avouer; mais elle est un peu gauche... elle n'a pas l'air, là... cet air qui... qui fait... tu sais bien, Seid.

SEID.

Tout cela peut venir, quand on se connaît plus particulièrement; c'est la première fois qu'elle est mise en vente.

IBRAHIM, en colère.

La première fois! c'est toujours la première fois; (Aux muets) cela mérite pourtant attention!... (Il remet ses lunettes.) Seid, dis-lui qu'elle ne soit pas si sauvage. (Il lui prend les mains, et la regarde.) La petite friponne!... regardez-moi donc, la belle enfant. Hé, hé, hé, hé, hé, hé!

SEID.

Hé, hé, hé, vous y prenez plaisir, Seigneur; mais ce n'est rien que cela, son esprit...

IBRAHIM.

Je n'aime pas l'esprit, moi.

SEID, à part.

Je m'en doutais. (Haut.) Elle possède plusieurs sciences.

IBRAHIM.

Je ne lui demande que celle de me plaire.

SEID.

Au moins le cœur, les talens.

IBRAHIM.

Je ne crois pas à l'un, et les autres m'ennuient.

GULNARE, bas, et s'éloignant.

Dès lors, je suis perdue...

SEID.

L'aimable seigneur.

IBRAHIM.

Allons, allons, revenez, la jolie boudeuse. (Elle se rapproche, se met en face d'Ibrahim, et le considère.) Eh bien! tu ne me dis rien?

GULNARE.

J'ai été tentée de vous répondre... votre âge m'a retenue.

SEID, à Ibrahim, et bas.

Le respect!

IBRAHIM.

Tu crois qu'elle me respecte? (A Gulnare.) Est-ce vrai?

GULNARE.

Autant... que je vous estime.

SEID, à Ibrahim.

C'est joli, ça!

IBRAHIM.

Pas mal, pas mal! (A Gulnare.) Et m'aimeras-tu?

GULNARE, s'efforçant de contenir son mépris.

Ah! sublime Ibrahim! un homme qui, comme vous, fait tous les jours ses quatre repas! dort toutes les nuits d'un bon somme, se moque de l'opinion de tout le monde... peut-il bien s'abaisser à demander de la tendresse à une femme. (Avec dignité.) Quand il ne croit pas à son cœur.

SEID, à Ibrahim.

Elle est piquée.

IBRAHIM, à Seid.

Romanesque! romanesque! elle parle comme une française.

GULNARE.

Ah! si je l'étais!

IBRAHIM, sans l'entendre.

Au fait, combien cette jeune esclave?

SEID.

Sans vous surfaire d'une obole... mille sequins.

IBRAHIM.

Mille sequins! une esclave... pour ce que j'en fais.

SEID.

Ou pour ce que vous n'en faites pas... Elle est de cela.

IBRAHIM, aux muets.

(Les muets entourent Gulnare, et l'examinent, mais sans trop d'affectation.)

Qu'en dites-vous, vous autres? (Ils font des signes.) L'âge? — seize ans. — La fraîcheur? — naturelle. — La taille? — parfaite. — Le prix? — trop cher. (Ils disent que non, par signes.) Trop cher, vous dis-je. (Il se fâche, et ils s'éloignent.) Allons, cinq cents sequins, et pas un denier avec.

SEID.

J'en ai refusé six cents tout-à-l'heure, n'en parlons plus. (A Gulnare.) Le seigneur Ibrahim plaisante... Il n'a pas envie d'acheter.

IBRAHIM.

Je n'ai pas envie d'acheter, quand j'offre... Adieu, Seid, adieu, la belle silencieuse. (Quand il est près de sortir.) Que je la revoie! que je la revoie encore. (Il échappe aux muets, et court vers Gulnare; les muets effrayés le suivent avec tout le bagage, le coussin, la pipe, le tabouret.) Mais, en vérité, c'est que sa vue me fait une impression.

SEID.

Vous vous imaginez cela, seigneur Ibrahim.

IBRAHIM.

Comment! je m'imagine! je sens bien, peut-être.

SEID.

Si cela était, vous ne regarderiez pas à quelques centaines de sequins.

IBRAHIM.

Des centaines! il croit qu'on donne cela.

SEID.

Comme on les gagne... c'est tout simple! un pourvoyeur du Mogol!

IBRAHIM.

Ta, ta, ta... parce qu'on a fait quelques petites affaires, on croit! Oh! je ne suis pas homme à me laisser attraper; j'ai promis cinq cents sequins, et je reviendrai savoir... (Aux muets.) Sa figure annonce qu'elle est née pour être heureuse; elle me restera; oh! oui, je suis sûr qu'elle me restera. (Tous les muets approuvent. Il sort.)

SEID, le suivant, et à part.

Elle ne te restera pas; oh, je suis sûr qu'elle ne te restera pas.

SCÈNE VII.

SEID, GULNARE.

SEID.

Gulnare, y pensez-vous?... il aurait offert bien davantage... mais vous avez un air si froid, si dédaigneux.

GULNARE.

Je te l'avoue, la vue de cet homme m'a glacée, Osmin ne m'a pas accoutumée à cette figure ni à ces propos-là.

SEID.

J'entends bien; et puis cette somme, à la rigueur, ferait sortir de prison le père d'Osmin...

GULNARE.

Oui, mais que resterait-il à ce vieillard, à son

fils?... Omar et Osmin reviennent, que vont-ils nous apprendre.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, OMAR, OSMIN.

OMAR.

Nous avons joué de malheur ; plusieurs acheteurs se sont présentés, mais l'un voulait un laboureur, celui-ci un ouvrier, l'autre un fleuriste... aucun n'offrait rien de mon savant ; on en donnait pourtant jusqu'à deux cents pièces d'or, lorsque tout-à-coup on apporte un petit sapajou... charmant ! l'animal saute, gambade, fait mille tours ; alors tout a été dit ; on n'a plus rien offert du philosophe ; et, grâce au bon goût de nos modernes Crésus, le gentil sapajou a eu la préférence.

OSMIN.

Toute espérance m'est ôtée.

SEID.

Eh ! non, puisque Gulnare se dévoue.

OSMIN.

C'est là ce qui me désole. (Un esclave vient parler bas à Omar.)

OMAR.

Attendez... j'ai votre affaire à tous deux ; (Bas à Osmin.) riche, généreux, aimant les femmes à la fureur ; (Bas à Gulnare.) jeune, aimable, sensible, et fait comme il faut être pour plaire... et pour aimer.

SEID.

C'est sans doute Dély !

OSMIN.

Ce prince si magnifique!...

OMAR.

Oui, lui-même.

OSMIN.

Dieux!

GULNARE, avec joie, sans prendre garde à la douleur d'Osmin.

Et dis-moi, courtier, ce Dély passe donc pour avoir une belle âme?

SEID.

La plus noble de tout Ispaham.

GULNARE, à Omar.

Capable de traits?...

OMAR, à Gulnare.

Il en a fait mille dans sa vie, (Bas.) et surtout avec les dames.

GULNARE, avec joie, sans l'écouter, à Seid.

Ah! si je pouvais!...

OMAR.

J'en suis sûr.

GULNARE, à part.

Le ciel m'inspire!

OSMIN, à Seid.

Il va lui plaire?

SEID.

Je le parierais.

OSMIN.

Ce serait un supplice que je ne pourrais supporter.

GULNARE.

Vient-il donc ce Dély?

OMAR.

Il ne tardera pas ; nous serons instruits de son arrivée ; il ne marche jamais sans un train considérable d'esclaves, d'instrumens qui le précèdent.

GULNARE.

Il aime les talens !

SEID.

Autant que la beauté.

GULNARE.

Quel bonheur ! as-tu ici ?

SEID.

Je vous entends, tout ce que vous demanderez, forte-piano, harpe... d'un coup d'œil, d'un signe...

GULNARE.

Ah ! je brûle d'éprouver si son âme...

OSMIN.

Cruelle ! attends du moins que je ne sois plus présent...

GULNARE.

Osmin, tu ne sais pas... tu ne dois pas encore savoir... l'événement peut seul me justifier.

(On entend un bruit d'instrumens.)

SEID.

Entendez-vous?... c'est lui ; (A Osmin.) il faudrait peut-être qu'Osmin...

OSMIN.

Non, je veux rester.

GULNARE.

Il passera pour celui qui m'a amenée.

OMAR.

Un moment! ne serait-il pas à propos?... oui... un peu plus de parure!... les cheveux mieux rangés... (A Gulnare.) Le motif qui vous anime est si intéressant, qu'il nous engage à ne rien négliger de tout ce qui peut le faire réussir.

SEID.

Omar a raison... venez.

OSMIN.

Entre un père chéri et une maîtresse adorée, prononcer est impossible ; il est plus aisé de mourir.

SCÈNE IX.

OMAR, DÉLY.

DÉLY.

Bonjour, Omar ; eh bien, cette esclave?

OMAR.

Elle viendra, Seigneur, mais modérez votre impatience ; bientôt vous verrez que ses charmes, ses grâces, sa douceur... enfin je vais la chercher, et la conduire ici.

SCÈNE X.

DÉLY.

Je ne me laisserai point séduire par les éloges que ces hommes intéressés donnent si facilement ; eh! combien de fois ai-je été forcé de reconnaître la fausseté de leurs récits! mais aussi, quelle bar-

barie d'assujétir à de pareilles humiliations un sexe faible et rempli d'appas, un sexe qui fait le bonheur de nos jeunes années, la consolation de nos vieux jours ; ah ! combien sont plus sages, ou plus heureux, les peuples de l'Europe, qui ne rougissent point de tomber aux genoux de ces êtres enchanteurs, qui savent les vaincre sans jamais leur commander, se disent leurs esclaves, et finissent bientôt par leur dicter les lois, les douces lois de l'amour et du plaisir... Femmes! femmes! objets séducteurs et dangereux!... ah! je le sens!... je puis vous craindre, mais je ne cesserai jamais de vous aimer.

AIR.

Sexe charmant, j'adore ton empire,
Mon bonheur est de te céder,
L'amour ne peut se commander:
Mais heureux celui qui l'inspire! (*bis.*)
Ah! quel doux momens pour un cœur,
Epris d'une vive tendresse,
De voir l'âme de sa maîtresse
Partager sa brûlante ardeur:
Qui ne connaît pas cette ivresse
N'a jamais connu le bonheur!

Sexe charmant, etc.

S'il faut encore être séduit par toi,
Sexe inconstant, que j'aime à la folie!
Ah! j'y consens, (*bis.*) trompe encor, trompe moi,
Mais fais durer l'erreur toute ma vie.

Sexe charmant, etc.

Elle tarde bien à paraître... Mais la voici.

SCÈNE XI.

GULNARE, *plus richement mise, sort appuyée sur Seid et sur Omar; deux femmes esclaves la suivent. Osmin affligé la suit.*
DÉLY, OSMIN, OMAR, SEID.

DÉLY.

Eh bien! Seid, Omar est venu me dire...

SEID.

Et vous allez juger, Seigneur, de la fidélité de son récit; remarquez, s'il vous plaît, la tête bien placée, les yeux...

DÉLY.

Finis, Seid, ton impertinente énumération, à mon âge on voit tout cela du premier coup d'œil.

GULNARE, *à Dély.*

Je te remercie de m'avoir épargné de nouveaux affronts.

DÉLY.

Tu ne dois jamais en éprouver, et j'ai trop de plaisir à découvrir les perfections d'une jolie femme pour souffrir qu'on me le ravisse en me les indiquant.

GULNARE.

Je dois tout craindre d'un pareil examen.

DÉLY.

Toi, craindre!... J'aperçois des choses qui, en vérité, n'ont pas besoin d'indulgence.

GULNARE, *à Seid.*

Il est galant!

DÉLY, à Seid.

Elle est jolie !

SEID, à tous deux.

Bon !

DÉLY, montrant Osmin.

Quel est cet homme ?

SEID.

Le marchand.

DÉLY.

Le nom de cette esclave ?. . .

SEID.

Gulnare.

DÉLY.

Elle paraît timide.

SEID, bas à Dély.

Encouragez-la.

GULNARE.

Vous me regardez, Seigneur, mon embarras ne peut qu'en augmenter... je n'ai jamais beaucoup compté sur mes charmes; aussi ai-je tâché de joindre aux attraits, qui passent, les talens, les qualités, qui restent toujours; esclave, malheureusement destinée à appartenir au premier à qui je saurai plaire, j'en conviendrai pourtant. . . en vous voyant, je suis tentée d'oublier tout ce que ce moment a de fâcheux, pour ne penser qu'au plaisir de mériter votre suffrage.

DÉLY.

Mon suffrage! peut-on être juste et te le refuser? (A Seid.) Je n'ai jamais entendu d'esclave s'exprimer comme elle.

SEID, à Dély, bas.

Ah! ah! je le savais bien; c'est votre fait. (Bas à Gulnare.) Continuez.

GULNARE.

Hélas!

DÉLY, vivement, et lui serrant la main.

Tu soupires!... je t'ai entendu soupirer?

GULNARE.

Tu vois le lieu où nous sommes? peux-tu m'en blâmer?

DÉLY.

Ah! quel que soit le maître que le ciel te destine, sois sûre d'être distinguée, sois-en sûre, Gulnare, je m'y connais.

GULNARE.

Ah! Dély, Dély! ne juges pas de tous les hommes par toi, tu leur ferais trop d'honneur.

SEID, bas à Dély.

Seigneur, elle s'y connait aussi, comme vous voyez.

DÉLY, à Gulnare.

Tu me flattes, Gulnare; mais je l'avoue, mon destin est de croire à ton sexe. Je l'adore, je l'idolâtre; je fais plus; trompé par lui, je l'estime encore; si je n'ai pas trouvé de femmes sensibles, délicates, sincères, je m'en console en pensant qu'il est impossible que le ciel, qui créa ce sexe enchanteur, se soit plu à lui accorder tous les charmes, sans y joindre aussi toutes les vertus. Je ne sais s'il en est beaucoup comme

je le désire ; je n'en trouverai peut-être qu'une dans toute ma vie... mais que je la rencontre, je pardonne à toutes les autres, en faveur de celle qui m'aimera de bonne foi.

GULNARE.

Chaque mot, chaque regard redouble ma confiance ; tu rends à mon âme toute son énergie, je m'anime, ma démarche est plus libre, ma voix plus hardie ; il n'y a que mon cœur qui bat encore de façon à me faire craindre, si je n'avais la vanité de croire que le tien n'est pas tout-à-fait tranquille.

DÉLY.

N'en doute pas ; tu portes dans tous mes sens... mais achève, Gulnare, j'aime encore mieux éprouver ton pouvoir que de le peindre.

SEID, bas, et frappant sur l'épaule d'Osmin.

Mahomet ! quelle différence ! comme nous la vendrons bien !

OSMIN, désolé, à part, et se reculant.

Quel horrible tourment !

GULNARE, à Dély.

Je vais te faire entendre un de ces instrumens dont l'Europe a enrichi nos climats.

SEID.

Bon ! (Il frappe dans ses mains, on apporte un piano et une harpe.)

GULNARE.

Mes doigts peu exercés ne répondront peut-être pas au désir que j'ai de te contenter ; mais

j'essayerai au moins ; on profite de tous les avantages quand on a besoin de plaire. . .

DÉLY.

Et tu es bien sûre d'y réussir.

GULNARE.

En vérité, Dély, je l'espère.

OSMIN, bas.

Elle oublie déjà le malheureux Osmin.

(Gulnare va pour se mettre au piano.)

DÉLY, à Seid.

Ne chante-t-elle pas ?

SEID, à Dély.

Sans doute. (A Gulnare, bas.) Il désire vous entendre chanter ; la harpe, si vous m'en croyez ; une tête avantageusement placée, le bras qui s'arrondi, la main qui se développe, les doigts qui se promènent, un bout du pied, un aperçu de la jambe !... la harpe, vous dis-je... il n'y tiendra pas. (A Dély.) Elle va pincer de la harpe. (A Osmin.) Et vous, au lieu de soupirer, accompagnez-la sur cet instrument ; (Il lui met dans les mains une théorbe.) cela fait contenance... le dos tourné... position qui vous sert ; elle en sera plus libre, et vous plus triste ! . . . *Amoroso*... c'est votre genre... *piano*, si vous voulez les écouter, et *forte*, quand il ne faudra plus les entendre.

GULNARE, se mettant à la harpe.

Je crains d'abuser. . .

DÉLY.

Me croirais-tu assez malheureux pour m'ennuyer des talens ?

GULNARE.

Vous êtes grand, Seigneur!...

DÉLY.

Je ne crois pas t'en avoir fait apercevoir.

GULNARE.

Oh! non... pardonne.

DÉLY.

Chante donc. (Gulnare chante.)

ROMANCE.

Rien, tendre amour, ne résiste à tes armes,
Pour mieux tromper, tu les ornes de fleurs.
Mais quand je veux ne chanter que tes charmes,
Amour! pourquoi fais-tu couler mes pleurs? (*bis.*)

Un jour voyant mon amant dans la peine,
Croyant son cœur irrité contre moi...
Ma main cherchant à rencontrer la sienne,
Semblait lui dire : ami, console-toi. (*bis.*)

Mais c'est en vain!... le cruel la retire,
Par son mépris, il accroît ma douleur,
Ma voix gémit... mon cœur bat et soupire,
Il n'entend plus, ni ma voix, ni mon cœur. (*bis.*)

OSMIN, malgré lui, bas, s'oubliant.

Gulnare!

SEID, vite, bas, et lui replaçant le théorbe dans les mains. Osmin accompagne avec l'air troublé.

Que faites-vous?

GULNARE.

Bientôt le temps à l'ingrat vient apprendre
Combien son doute avait dû m'outrager;
Il avait tort... je n'en fus que plus tendre,
Car, c'est ainsi qu'amour sait se venger! (*bis.*)

DÉLY.

Charmante !

OSMIN, bas.

Cruelle !

DÉLY.

Mes transports... mes désirs... je ne puis les cacher.

GULNARE.

Tu m'encourages, Dély, j'aime la louange, et surtout dans ta bouche... Je n'ai point voulu borner mes talens à ceux que tu viens de voir, plusieurs danses me sont familières ; si cela pouvait t'amuser...

DÉLY.

Le ciel t'a accordé pour plaire des ressources bien plus puissantes : l'esprit et le sentiment ! Ah ! Gulnare !... j'ai trouvé dans ma vie tant de femmes qui savaient danser, et si peu qui sussent sentir !

GULNARE.

Je ne t'offrais que pour... Ciel ! c'est encore Ibrahim.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, IBRAHIM, soutenu par deux muets.

SEID.

Oui, un danseur qui vous arrive.

IBRAHIM.

Eh bien ! Seid, as-tu réfléchi ?...

DÉLY, à Seid.

Que veut-il de toi? quel peut être son dessein?

GULNARE, à Seid.

Dély souffrira-t-il que ce vieillard insensible?

SEID, à tous deux.

Soyez tranquilles.

OSMIN, à part.

Elle ne pense qu'à Dély, mais je saurai l'en punir.

SEID, à Ibrahim.

Il n'y a rien à faire ici pour vous, respectable Ibrahim, je suis chargé d'offrir, de cette jeune personne; (Fixant Dély.) six cents... huit cents... douze cents sequins.

IBRAHIM.

Et quel est l'insensé qui les donne?

DÉLY.

Moi.

IBRAHIM.

Pardon, seigneur Dély... si j'avais su...

DÉLY.

Je vous dispense des excuses... vous ne pouvez m'offenser, laissez-nous.

SEID.

Oui, Seigneur, s'il vous plaît, laissez-nous.

GULNARE, à part.

Je brûle de le voir s'éloigner...

OSMIN, arrêtant Ibrahim.

Et moi je veux qu'il reste; cette esclave m'appartient, et c'est à lui que je la vends.

IBRAHIM.

A moi?

ENSEMBLE.

OSMIN, à Ibrahim.

Oui, c'est à toi que je la vends,
A toi; je t'en fais la promesse.

IBRAHIM.

Quoi! c'est à moi que tu la vends?
Pour cinq cents sequins?

OSMIN, lui remettant Gulnare.

Pour cinq cents,
Oui, c'est à toi que je la vends,
A toi... je t'en fais la promesse;
Oui, c'est à toi... oui, pour cinq cents.

IBRAHIM.

Aie... aie... à moi... Bon, je t'entends,
Je t'en fais mes remercîmens...
Mais, mon cher, moins de politesse.
Elle m'appartient, mes enfans,
Je vous ai gagnés de vitesse.

DÉLY, à Seid.

Quoi! c'est à lui que le marchand?...

SEID, bas.

Il veut la punir sûrement!

GULNARE, à part.

Quel prix, hélas! pour ma tendresse!
Cruel Osmin... injuste amant!...

OSMIN, à part.

Je viens de punir la traîtresse.

ENSEMBLE.

DÉLY.

Le sot, l'imbécille marchand,
Il la donne à ce vieux avare.

SEID.

Il me ruine en ce moment,
En la donnant à cet avare.

IBRAHIM.

Le sot, l'imbécille marchand,
Une telle folie est rare.

GULNARE.

Que puis-je faire en ce moment,
Oh! trop malheureuse Gulnare.

OSMIN.

Je cède à mon ressentiment.

ENSEMBLE.

DÉLY.

Non, non, non, je veux Gulnare.

SEID.

Non, non, non, il s'égare.

IBRAHIM.

Bon, bon, la sottise est rare.

OSMIN.

Non, Dély n'aura point Gulnare.

GULNARE.

Le désespoir de moi s'empare.

DÉLY ET SEID, *à Osmin.*

Quoi! c'est à lui que tu la vends.

OSMIN.

Oui, c'est à lui que je la vends.

TOUS.

A ce vieillard, goutteux, bizarre,
A ce brutal, à cet avare.

OSMIN, *en colère.*

A ce vieillard, goutteux, bizarre,
A ce brutal, à cet avare;
Lui seul, lui seul aura Gulnare.

IBRAHIM.

Je te fais mes remercîmens,
Mais laisse-là tes complimens,
Ils ne font rien à notre affaire.

TOUS, à part. — OSMIN.

Ah! cet homme a perdu le sens. — Je suis bien vengé, je le sens.

SEID, bas à Osmin.

Et la prison de votre père?...

OSMIN, bas à Seid.

Voici de quoi sauver mon père,
La mort après finira mes tourmens;
Oui, oui, la mort je la préfère,
A ce qu'en ces lieux je ressens.

DÉLY, bas.

Est-ce délire, est-ce folie?
Je sens que la jalousie...

GULNARE, à part.

Est-ce amour, est-ce jalousie?

TOUS.

Que faire en ces cruels momens?

OSMIN.

C'est l'amour, c'est la jalousie...
Que j'éprouve d'affreux tourmens!

DÉLY, à Seid.

Seid, que faire en ces momens?...
Cher Ibrahim, je t'en conjure...

IBRAHIM, sans écouter, examinant Gulnare.

J'aime beaucoup cette figure...

DÉLY, à Ibrahim.

Si ton cœur peut être touché...

IBRAHIM, sans écouter.

Je suis fort content du marché.

DÉLY.

Il n'est rien que je ne te donne...

IBRAHIM, sans écouter.

Aimable et charmante personne!

DÉLY.

Ces esclaves, ce diamant?
Ce palanquin, tout à l'instant,
Tout est pour toi.

IBRAHIM, devenu plus attentif.

Pour moi! comment,
Ce palanquin, ce diamant?

DÉLY.

Tout est à toi dans l'instant même,
Si tu cèdes en ce moment
Celle qui m'enchante, que j'aime.

IBRAHIM, à lui-même.

Ce palanquin, ce diamant,
Et jusqu'à ces esclaves même!
Vous me touchez infiniment.

(A Dély.)

Je ne veux point, j'en fais serment,
Affliger un homme que j'aime;
Je vous la cède au prix coûtant.

DÉLY.

Elle est à moi! dieux! quel moment!

TOUS.

Elle est à lui! } Dieux! quel moment!
Je suis à lui! }

SEID.

Ah! comment?

IBRAHIM.

Quant aux esclaves, au diamant,
Un refus quelquefois offense.
J'accepte donc votre présent,
Mais, d'honneur, c'est par déférence.

SEID.

Il vous la cède au prix coûtant.

ENSEMBLE.

OSMIN.

Quoi! c'est Dély qui la possède,
Et c'est par moi qu'ils sont unis.

IBRAHIM.

Comme il est dupe! ah! je lui cède
Tout mon sérail à pareil prix.

DELY.

Doux momens! oui, je la possède,
Et tous mes vœux sont accomplis.

GULNARE.

L'espoir à la douleur succède,
Amour, tous mes vœux sont remplis.

SEID.

Malgré lui, Dély la possède,
Il en enrage, et moi j'en ris.

IBRAHIM.

J'ai le palanquin!... Oh! c'est charmant,
Et la bague aussi!... Mais c'est charmant;
Et tous ces messieurs!... Oh! c'est charmant.

(Il va vers le palanquin et s'y assied.)

On est là fort bien, sur ma foi,
Allons, jouez, amusez-moi.

(Ils jouent un air triste.)

Et bien donc! plus gaiement;

(Ils le secouent pour s'amuser à ses dépens.)

Et portez-moi... Plus doucement;
Aie! aie? plus doucement!

ENSEMBLE.

TOUS, excepté Osmin et Gulnare.

Dans le palanquin il est charmant,
Quel air de noblesse! il est charmant.
Bien... encore un tour. Oh! c'est charmant.

GULNARE.

Ce pauvre Osmin! ah! quel tourment.
Hélas! il pleure en ce moment.

OSMIN.

Moi seul je pleure en ce moment,
Je la perds! hélas! quel tourment.
Elle me hait... ah! quel tourment!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté IBRAHIM.

DÉLY, regardant Osmin.

Mais enfin, pourquoi cet homme?... Je ne cherche point à pénétrer le sentiment qui l'agite, mais j'ai offert douze cents sequins, qu'on les lui donne.

OSMIN, sans écouter.

Tout semble tourner contre moi!

SEID, à Osmin en lui montrant la bourse.

En vérité, vous êtes trop heureux!

GULNARE.

Dély, je te remercie; je te l'avouerai j'étais honteuse de valoir si peu à celui à qui j'ai couté si cher.

DÉLY.

Son opiniâtreté!

GULNARE.

Ta générosité à triomphé de tout, elle m'encourage même à attendre de nouveaux bienfaits.

DÉLY.

Toi! que peux-tu désirer? as-tu quelque demande à me faire?

GULNARE.

Une bien importante... puisque mon bonheur en dépend.

DÉLY.

Ton bonheur! ah! Gulnare! pourquoi as-tu retardé jusqu'à présent le plaisir que j'aurais eu à te l'accorder?

GULNARE, baissant la voix et regardant autour d'elle.

J'oserai donc!... ah! je tremble...

DÉLY, croyant qu'elle veut être seule.

Sortez tous.

GULNARE.

Il suffit, si vous le permettez, qu'ils ne puissent pas nous entendre.

DÉLY.

Ordonne, je consens à tout.

GULNARE.

Omar, Seid. (Ils s'approchent.)

OSMIN.

Courons délivrer mon père, et terminer après mon horrible destinée.

GULNARE, bas à Omar et à Seid.

Retenez-le, et veillez sur lui.

DÉLY.

Tu as l'air de plaindre cet homme; ne le trouves tu pas assez payé des bons procédés qu'il peut avoir eus pour toi?

GULNARE.

On ne péche jamais par trop de reconnaissance: cette façon de penser doit te plaire dans celle qui t'a déjà des obligations, et qui va peut être en contracter de nouvelles.

DÉLY.

Ah! c'est moi seul qui...

GULNARE.

Ecoute Dély, je sais que tu passe pour le persan le plus noble et le plus généreux...

DÉEY, très ému.

Ajoute le plus sensible. C'est aujourd'hui surtout que je suis en droit de te l'assurer.

GULNARE, vivement.

Sensible! Ah! que le ciel...

DÉLY.

Tu en doutes?

GULNARE.

Non, non, j'ai trop d'intérêt à le croire; écoute donc, je t'appartiens, c'est-à-dire ma personne... mais mon cœur est à moi... il ne dépend que de moi seule, et il n'est point de pouvoir qui m'empêche d'en disposer.

DÉLY, avec sentiment.

Je le sais; c'est un bien qu'il faut mériter et non pas ravir. (Avec tendresse.) Peut-être que Dély...

GULNARE.

Tout doit te le faire penser.

DÉLY.

Eh bien?...

GULNARE.

Je ne dois pas tromper celui qui en agit si noblement avec moi.

DÉLY.

Tu n'en serais pas capable.

GULNARE.

Non: apprends donc, Dély, que ce cœur, mon seul bien, ce cœur qui mérite ton estime, ce cœur enfin que tu pénètres de respect et d'admiration... est donné depuis long-tems et ne peux t'appartenir.

DÉLY.

Qu'oses-tu dire ?

GULNARE.

Pardonne ma franchise, je te la dois pour prix de tes vertus... j'aime... et puisque tu ne peux me faire changer, juge de la passion qui maîtrise mon cœur.

DÉLY.

Et pourquoi as tu voulu employer tous les prestiges de la séduction ?

GULNARE.

Ils étaient nécessairès... Un mot va t'expliquer ma conduite... et ce qui vaut mieux, la justifier.

DÉLY.

Jamais.

GULNARE.

Daignes m'entendre... La vue de mes faibles attraits a su t'enflammer ; quelques uns de mes talens t'ont séduit ; mon esprit a captivé le tien. Tu ne me connais que depuis un instant, et cependant, conviens-en, Dély, le moment où tu as pensé me perdre t'a semblé affreux à supporter.

DÉLY.

Je l'avoue.

DÉLY.

Eh bien, si dès l'enfance accoutumé à me voir, à m'entendre, à m'aimer, ayant éclairé mon esprit, développé mon cœur... si étant à la fois l'auteur de mes talens, de mes vertus, les dépenses de mon éducatian, le soin de ma félicité, l'envie de satisfaire même mes caprices, avaient dérangé,

anéanti ta fortune. . qu'à ce malheur il s'en joignît un plus grand encore, la prison d'un père chéri, qui, faute d'une somme à laquelle il est condamné, va périr dans les fers... et qu'enfin m'adorant et sûr de mériter mon cœur, le moment arrivât de me voir passer dans les bras d'un autre... d'un autre qui réunit tout pour plaire... Parle, Dély, que ferais-tu?

DÉLY.

Ce tableau?...

GULNARE.

J'en appelle à ta sincérité, que ferais tu? réponds moi, réponds de grâce, réponds...

DÉLY.

Je mourrais de rage et de jalousie.

GULNARE, vivement, montrant Osmin.

Tu viens de prononcer l'arrêt de ce malheureux.

DÉLY.

Comment!

GULNARE, le montrant toujours. Osmin témoigne son envie d'entendre ce qu'elle dit de lui.

Celui que tu crois un marchand, celui qui se désole maintenant et qui m'accuse d'ingratitude... c'est mon ami, mon amant, mon bienfaiteur... c'est à lui que je dois tout ce que je vaux. Il lui fallait cinq cents séquins pour sauver son père, je lui restais seule. « Vends-moi, lui ai-je dit. Que » je sois une fois dans ma vie utile à celui qui a » tout fait pour moi!... » Il résistait; au nom de son père, je l'y ai forcé... ma confiance était toute dans l'amour et dans le ciel qui connaissait mon

cœur ; je me suis dit : dans cette grande ville il se trouvera peut-être un homme sensible et délicat... il semblait que je te devinasse, ô Dély... Ibrahim a paru : j'ai frémi, l'avarice et la dureté étaient peintes sur son visage... je t'ai vu ; l'espérance a lui dans mon cœur... c'est à toi maintenant de m'apprendre si c'est à tort que j'ai osé compter sur toi.

DÉLY.

Ah! Gulnare! qu'exiges-tu?

GULNARE.

Je n'ai rien à exiger... je supplie!... ce n'est point à moi de te prescrire les bornes d'une belle action, ni la manière dont tu pourras l'exécuter ; je t'en laisse tout l'honneur .. Tu balances, Dély, tu balances! tu ne réponds rien!... ah! je le vois, je me suis trompée.

DÉLY, troublé et combattu.

Renoncer à te voir, à t'aimer, à ces preuves si tendres de l'amour!...

GULNARE.

Te flatteraient-elles, si elles n'étaient que le prix du devoir et de l'obéissance ?

DÉLY.

Peut-être le temps!

GULNARE.

Il n'y a point de temps pour moi ; Gulnare ne peut vivre, ni ingrate, ni inconstante... infidèle aujourd'hui, je meurs demain, et Osmin est vengé.

DÉLY.

A ce point tu l'aimes?

GULNARE.

Je te l'ai dit; mon cœur vaut mieux que ma figure.

DÉLY, en pleurs.

Gulnare!

GULNARE, les mains jointes.

Dély, je t'en conjure...

DÉLY.

Elle pleure, comme si elle n'était pas assez belle! talens, vertus, larmes, le ciel ne t'a refusé aucun des moyens de séduire... Jouis de mon désespoir.

GULNARE.

Non, mais de ta générosité, mon bienfaiteur, mon ami!...

DÉLY, s'éloignant.

Ton ami! cruelle!... ce n'est pas à moi que ce nom appartient.

GULNARE, le suivant.

Tu seras toujours cher à Gulnare, je te le jure sur cette main... (Elle s'incline sur la main qu'elle mouille de larmes.)

OSMIN, furieux, et échappant à ceux qui le gardaient.

C'en est trop!... ne la crois pas, Dély... Apprends que cette femme, adroite, ingrate, insensible...

DÉLY.

Tu l'accuses! tombe plutôt à ses genoux...

OSMIN.

Comment?

DÉLY.

Tombes-y, te dis-je, mortel trop fortuné!

GULNARE.

Et surtout trop injuste!

OSMIN.

Moi, pouvez-vous?... explique-toi, expliquez-vous tous deux.

DÉLY.

Ses grâces, ses talens, l'empire même qu'elle a su prendre sur mon cœur... tout a contribué à me faire apprécier la grandeur de la perte que tu allais faire : j'ai jugé de ta douleur par la mienne, et j'ai senti que, puisque Osmin était aimé, Osmin méritait d'être heureux.

OSMIN.

Moi, aimé!

DÉLY.

T'en faut-il d'autres preuves que les larmes qui s'échappent de mes yeux? et la joie qui brille dans les siens?

OSMIN.

Quoi! Gulnare!...

DÉLY.

Est rendue à Osmin.

OSMIN, à genoux.

Mortel généreux!

DÉLY, les unissant.

Oui, elle lui est rendue, et lui présente pour

dot mes trésors... et, ce qui vaut mieux, j'ose le croire, mon estime et mon amitié. Osmin, courez délivrer votre père, aimez-vous, unissez-vous, plaignez-moi... non, ne me plaignez plus; je vous dois un des plus beaux momens de ma vie. Je n'avais encore jamais su me vaincre, et je ne me doutais pas combien on peut avoir de mérite à faire des heureux.

TOUS DEUX.

Cher Dély!

DÉLY.

Jouissez de votre bonheur, cela vaut mieux que de m'en remercier.

SEID, à Gulnare.

Voilà, de part et d'autres, des traits...

DÉLY.

Seid, je te dois aussi de la reconnaissance, et je veux m'acquitter (Il lui donne une bourse que tient une esclave.)

SEID.

Seigneur, c'est trop...

DÉLY, lui en donnant une seconde.

Prends, prends encore; au lieu d'une esclave, tu me procures deux amis, je ne trouverai peut-être jamais dans ma vie l'occasion de faire un aussi bon marché... et vous, couple fortuné, partez pour Ormus.

OSMIN.

Nous vous quitterions!

DÉLY.

Il le faut... délivrez votre père, et venez avec lui, mon palais vous offre un asile contre la méchanceté du visir; ne pensons en ce moment qu'à la joie d'avoir échappé, vous à sa puissance, et moi à celle d'un tyran, plus dangereux encore... le séduisant... le cruel amour!

CHOEUR.

Plus de regrets!
Que de bienfaits?
Célébrons la reconnaissance,
Elle est égale à notre amour;
Que notre bonheur en ce jour,
De Dély soit la récompense!



ALEXIS,

OU

L'ERREUR D'UN BON PÈRE,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 26 JANVIER 1798.

(Musique de DALAYRAC.)

PERSONNAGES.

M. NELCOUR, homme estimable, retiré à la campagne.

ALEXIS, jeune garçon jardinier, et fils de Nelcour, dont il n'est pas connu.

AMBROISE, brave garçon, protecteur d'Alexis, et jardinier de Nelcour.

CAROLINE orpheline, élevée par Nelcour.

DOMESTIQUES.

MUSICIENS.

PLUSIEURS AMIS DE NELCOUR.

La scène se passe en Suisse, dans une campagne près de Genève.

Le théâtre représente un salon qui donne sur des jardins.

ALEXIS,

OU

L'ERREUR D'UN BON PÈRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(On voit d'un côté un piano ouvert, au fond un sopha, et au-dessus l'on aperçoit un portrait de famille.)

ALEXIS, seul, assis devant le forté-piano, et achevant de l'accorder.

Bon!... j'ai réussi... mademoiselle Caroline sera bien étonnée de trouver son piano d'accord, quoique celui qui s'était chargé de l'arranger ne soit pas venu... personne ne soupçonnera le pauvre Alexis, garçon jardinier, d'avoir pu lui rendre ce service... elle désire employer aujourd'hui ses talens à célébrer son bienfaiteur... et ce bienfaiteur... c'est mon père... mon père... quelle situation que la mienne... depuis dix ans, haï, chassé par lui... ou plutôt par une belle-mère méchante, et qui n'est plus... je me retrouve dans la maison paternelle sans être connu de personne... Sous le nom supposé d'Alexis, je jouis tous les jours du bonheur de voir, d'entendre celui à qui je dois la vie... Il me parle avec bonté, parce qu'il ignore qui je suis... ah! qu'il l'ignore toujours, plutôt que de perdre, par mon imprudence, le seul plaisir qui

me reste, celui de vivre chez lui, et de lui consacrer mes soins...

RONDEAU.

Ah! quel tourment, quelle souffrance,
De voir son père à chaque instant,
Et de cacher le sentiment
Que nous inspire sa présence!
Mais enfin je le vois,
Souvent j'entends sa voix;
Témoin sans cesse
Du bien qu'il fait,
Je l'adore en secret,
Et fier de ma tendresse,
Tous les jours je me dis.
« Je suis, je suis son fils!
» Oui, son fils... »
Mais quel tourment, etc.

S'il me nommait son Alexis,
S'il me disait : mon fils, je t'aime;
Ah! quel moment, quel bien suprême!
Tous mes malheurs seraient finis;
Vain espoir! je gémis:
Et je redis :
Ah! quel tourment, etc.

Attendons un instant favorable pour me faire connaître, et cultivons jusque-là les talens qu'on m'a donnés, et qui pourront un jour me faire trouver grâce devant lui... je n'ai mis personne dans ma confidence, pas même le bon Ambroise; voyons si l'on n'a rien dérangé; (Il soulève le portrait de famille, et l'on aperçoit un peu un autre portrait qui est dessous.)

Non, il y est... ce sont ses traits, ses traits chéris; ils sont si bien gravés dans mon cœur, que je n'aurais eu besoin que de le consulter... mais un portrait en miniature qui m'a été laissé dans mon enfance, la facilité que j'ai eu de l'observer plusieurs fois dans le jardin, tout me dit que j'ai réussi à le rendre ressemblant... Reprenons courage... qui sait si ce jour... si Caroline... si la nature, si l'amour même! malheureux Alexis! tu te flattes en vain... reste dans ton obscurité... vois tous les jours ton père, celle que tu aimes, meurs d'amour, de douleur, mais meurs du moins avec ta propre estime et ton fatal secret.

SCÈNE II.

AMBROISE, ALEXIS.

AMBROISE.

Eh bien? toujours dans la maison; je parie que tu étais encore là... à gratter cet ogre... tu crois que tu en sais jouer peut-être?... morgué, au lieu de bêcher le jardin, s'amuser à ces fariboles! c'est bon pour les gens riches d'employer leurs mains à des inutilités... mais le pauvre... il faut qu'il travaille, et dur encore!...

ALEXIS.

Mon cher Ambroise, depuis le lever du soleil, j'arrose...

AMBROISE.

Je le sais, je le sais... aussi je ne te dis pas cela

pour te gronder... tu es un bon petit enfant... il y a même des jours que tu travailles comme quatre ; quand Monsieur te regarde, par exemple.

ALEXIS.

Oh ! oui, cela me donne un courage...

AMBROISE.

Je le voyons ben... c'est pour cela qu'il faut, quand on a fini sa besogne, se reposer d'abord... et puis après, déjeûner, boire un petit coup avec moi... me faire des contes, au lieu de venir passer ton temps sur c'te grande caisse... à faire des tron, tron, des pon, pon, pon... comment ça peut-il t'amuser ? moi, je bâille tant seulement que de penser qu'il y aura encore ce matin un concert où que Mam'zelle doit faire voir à M. Nelcour ses progrès.

ALEXIS.

Elle en a fait beaucoup !...

AMBROISE.

Le biau juge, ma foi !...

ALEXIS, *se reprenant.*

Je l'ai entendu dire. Son maître va arriver, et elle doit chanter avec lui.

AMBROISE.

Chanter ! oui... ils appellent ça chanter... ah, mon dieu ! ils vont si haut, si bas... que je crois toujours qu'ils vont se casser quelque chose dans le tuyau de la voix... et puis tout le monde d'applaudir ; par ma fine ! je le crois ben, c'est pour les féliciter de ce qu'il ne leur est pas arrivé

queuque fâcheux accident. Morgué! je voudrions que par humanité on défendît à tous ces grands chanteux de s'exposer comme ça ; tu le verras, ça finira mal.

ALEXIS.

Peut-on parler ainsi d'un art si précieux, et de ceux qui le perfectionnent?

AMBROISE.

Oui, eh ben... fais comme si je ne t'avais rien dit. Ne te fâche pas, mon garçon. Oh! j'ai ben vu déjà que tu avais pris du goût pour c'te chanterie ; oh, oui! j't'ons entendu dans le jardin, tu faisais aussi tes fredons... prends-y garde, je te le dis, cela te gâtera la voix... Eh, par la sandié, pourquoi donc qu'ils ne chantiont pas à la bonne franquette, comme dans mon jeune temps... Eh, oui, je sis comme ça, moi...

COUPLETS.

J'aimons que l'on chante gaîment,
Quelques couplets, queuqu' chansonnette...
Où l' berger près de sa bergerette,
Lui parl' d'amour ben gentiment.
Eh oui, morguenne,
J'voulons qu'on prenne,
Quelque joli petit refrain,
Qui mette tout le monde en train,
Tout en vidant nos verres,
Comme faisaient nos pères.

J'commençons à m'apercevoir,
Qu'il en est de la musique,

Comme d'la politique;
Dont chacun parle sans savoir:
Eh! mais, morguenne,
Vaut mieux qu'on prenne:
Quelque joli petit refrain, etc.

Je ne voulons pas me vanter*,
Mais si j'sais m'y connaître,
S'tila qui chante, trop haut, peut-être,
S'verra forcé de déchanter:
Eh oui, morguenne,
S'tila qui s'mène,
Si vite dans son phaéton,
Un beau matin changeant de ton,
Pourra r'monter derrière,
Comme faisait son père.

Mais voyez donc où que me v'là allé, moi? je dis aussi mon mot. Tant y a que j's'rons toujours pour les chansons.

ALEXIS.

L'un n'empêche pas l'autre, et ici même, plus d'une fois, et avec un égal plaisir, on a entendu les airs les plus savans et les chants les plus gais.

AMBROISE.

Eh bien! puisque cela te plaît tant, je te ferons entrer dans ce salon, quand Mam'zelle chantera; comme c'est la fête de Monsieur, on permettra à tout le monde d'y assister... Mais, dis-moi,

* Des raisons particulières ayant obligé l'auteur de placer le lieu de la scène en Suisse, ce dernier couplet a dû être supprimé à la représentation.

Monsieur te croit toujours mon neveu... pas vrai?...

ALEXIS.

Oui, sans doute.

AMBROISE.

Pendant l'absence que j'ons faite à Lausane, il n'a pas su que je t'avions rencontré seul, égaré, au désespoir, sans que tu aies jamais voulu me dire qui tu étais, d'où tu venais, et ce qui t'était arrivé.

ALEXIS.

Vous avez eu la bonté de vous en rapporter à ma parole... Je vous ai juré que je ne méritais pas mon infortune, alors vous m'avez conduit ici, vous m'avez placé, et sans ce service, la douleur, la misère...

AMBROISE.

Faut pas se rappeler ça, je t'ai été utile, et tu m'en récompenses ben; d'abord tu m'aimes, et tu serais mon neveu que tu ne m'aimerais pas davantage... ni moi non plus... et d'un... et puis tout le monde te chérit dans la maison; Monsieur tout le premier...

ALEXIS.

Monsieur!...

AMBROISE.

Oui, Monsieur t'a distingué, quoique j'aie craint d'abord que ça ne lui fît du chagrin de voir des jeunes gens de ton âge...

ALEXIS.

Et pourquoi?

AMBROISE.

Ça pouvait lui rappeler un fils qui s'est sauvé de l'endroit où il avait été mis en pension... Un enfant qui promettait pourtant... Mais, Monsieur ne voyait pas ça, lui, on ne voulait pas le voir... Il y avait là des gens... enfin Dieu les a punis, ils ne sont plus... pour le petit bonhomme, aigri par les injustices, les mauvais traitemens qu'il éprouvait, ma fine, il a pris son parti ; on dit qu'il s'est embarqué, on n'a plus entendu parler de lui ; et il y a tout lieu de croire qu'il aura péri dans le voyage.

ALEXIS.

Et Monsieur, lui en veut-il toujours?...

AMBROISE.

Ah!... à présent qu'il est mort... je crois ben...

ALEXIS.

Mais s'il savait au moins que pendant sa vie, ce fils, mal connu...

AMBROISE.

Ah! sans doute... et je pourrais, peut-être mieux qu'un autre... mais à quoi qu'ça lui servirait à présent! ça le rendrait encore plus malheureux.

ALEXIS.

Plus malheureux!... ah! il ne faut jamais le lui dire.

AMBROISE.

Aussi ne saura-t-il pas; mais malgré ça, quoiqu'il fasse, il le regrette.

ALEXIS.

Il le regrette ?...

AMBROISE.

Il le pleure souvent, j'en suis sûr..., je l'ons vu.

ALEXIS.

Ambroise !

AMBROISE.

Ça t'étonne, toi, parce que tu n'es pas père ; mais je vais te parler de tout ça, moi, et ça ne t'intéresse pas beaucoup.

ALEXIS.

Pardonnez-moi, plus que vous ne pouvez croire.

AMBROISE.

Eh ben ?... une autre fois, je te conterai le reste. L'essentiel, c'est que Monsieur prenne de l'amitié pour toi.

ALEXIS.

Oui c'est l'essentiel.

AMBROISE

Et que mam'zelle Caroline...

ALEXIS, inquiet.

Mademoiselle Caroline...

AMBROISE.

Il faut ben qu'elle t'aime aussi...

ALEXIS.

Moi !...

AMBROISE.

Oh ! elle t'aimera, sais-tu ben qu'elle ne vient pas de fois au jardin qu'elle ne me demande : Comment se conduit Alexis ? êtes-vous content d'Alexis ! dites à Alexis de m'apporter des fleurs.

Si elle te protège, ça ira ben, car elle aura tout le bien de Monsieur, son fils ne reparaissant plus.

ALEXIS.

Et quand même il reparaîtrait ?

AMBROISE.

Tu ne sais ce que tu dis, mon pauvre garçon. S'il revenait, il faudrait ben alors que mam'zelle Caroline lui rendît... Mais il n'est pas question de ça, elle aura le bien de Monsieur, et tu pourrais un jour...

ALEXIS.

Je pourrais ?

AMBROISE.

Sans doute, tu pourrais avoir ma place, après ma mort s'entend ; ça te ferait un joli sort !...

ALEXIS.

Hélas !...

AMBROISE.

Faut pas t'affliger pour ça, je vivrai longtemps, et puis d'ici là, Mam'zelle peut être mariée.

ALEXIS.

Mariée...

AMBROISE.

Tu t'étonnes de tout !... eh oui, mariée, bientôt elle aura seize ans, et alors une fois établie, elle achetera queuq' bell' campagne où elle te placera comme son jardinier ; tout ira ben, mon enfant, sois laborieux et honnête...

ALEXIS, *vivement.*

Tant que je vivrai.

AMBROISE.

V'là ce que c'est, et Dieu te bénira ; faut toujours avoir ça devant les yeux, ça ne peut pas nuire ; et celui qui pense qu'il y a là-haut quelqu'un qui punit les méchans et récompense les bons, à coup sûr, il ne trompera jamais les autres... Adieu, mon ami... (*Il revient.*) A propos, dis-moi donc, que diantre fabriques-tu dans la serre ? tu y es ben souvent... et j'n'ons pas pu y entrer depuis huit jours.

ALEXIS.

Je vous en ai demandé la permission, c'est une surprise pour Monsieur, pour mademoiselle Caroline, et vous verrez aujourd'hui même ce qui m'a tant occupé.

AMBROISE.

A la bonne heure. Je m'en rapporte à toi, arrange ben tout ça, tâche que ça soit gentil, et que ça fasse honneur au neveu de ton oncle ; motus, v'là Mam'zelle.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, CAROLINE.

CAROLINE.

Ambroise, n'est-il venu personne pour accorder mon piano ?

AMBROISE.

Non, Mam'zelle, personne encore...

CAROLINE.

O ciel ! je ne pourrai donc pas m'accompagner...

Hier il était d'un faux... (Elle essaye.) et jamais... Ah! ah! (Elle essaye encore) mais, quel prodige! il n'y a rien à y faire... non; qui donc a pu?...

AMBROISE.

Ah! c'est pas moi toujours, car si j'y avais mis la main tant seulement... ah! ma fine, vous pourriez ben lui dire adieu pour tout-à-fait.

CAROLINE.

Mais enfin, il ne peut pas tout seul... Alexis, sauriez-vous?...

ALEXIS.

Personne n'est entré ici que nous, Mademoiselle.

CAROLINE.

Eh bien? c'est donc... mais je n'y puis rien concevoir...

AMBROISE.

Ni moi, s'tapendant, il faut être vrai, mam'-zelle Caroline, j'ons trouvé ici Alexis, et il serait drôle que ce fût lui...

ALEXIS.

J'ai essayé, je l'avoue; le hasard m'aurait-il servi?

CAROLINE.

Très bien, cela est fort extraordinaire. (A part.) Le hasard!... Alexis n'est pas ce qu'il paraît. (Haut.) Ambroise, j'oubliais... M. Nelcour vous cherche.

AMBROISE.

J'y cours, (A Alexis.) et toi, au jardin, point de paresse. Mam'zelle, je vous le recommande, c'est

sage, c'est honnête, c'est une bonne souche, et ça ne portera que de bon fruits; (Bas à Alexis.) courage, mon garçon, continue : rends-toi utile, tu seras un jour son jardinier accordeur.

SCÈNE IV.

CAROLINE, ALEXIS, qui veut sortir.

CAROLINE.

Alexis, un mot...

ALEXIS, interdit.

Mademoiselle!...

CAROLINE.

Vous n'êtes guère soigneux, Alexis...

ALEXIS, confus.

Moi, Mademoiselle!

CAROLINE.

Vous lisez dans le jardin!

ALEXIS.

Quelquefois.

CAROLINE.

Et vous oubliez votre livre.

ALEXIS

O ciel! j'aurais laissé!...

CAROLINE.

Ne vous affligez pas, je l'ai trouvé, le voici!... mais il me semble que vous avez choisi là un ouvrage bien au-dessus de votre âge, de votre position; et l'auteur d'Émile... d'après ce que j'ai entendu dire, ne doit pas vous amuser beaucoup?

ALEXIS.

Il m'intéresse, et cela vaut mieux, ah! Mademoiselle, quand vous connaîtrez Rousseau, vous l'aimerez; j'en suis sûr, il est cher à toutes les âmes sensibles; et pour moi, je dois l'avouer...

COUPLETS.

Dès mon enfance, cet auteur
A fait le charme de ma vie;
En le lisant, j'étais meilleur,
Je sentais mon âme agrandie:
Qui chérit, depuis son berceau,
Les enfans, les bois, la verdure,
L'amant enfin de la nature...
Dut être l'ami de Rousseau.

CAROLINE, très étonnée.

Quel langage! ce jeune homme...

ALEXIS.

Je sais que de plus d'une erreur
Maint censeur austère l'accuse;
Mais il avait un si bon cœur!
Et ce doit être son excuse!
Ce cœur seul guida son pinceau,
Pour peindre aussi bien la tendresse;
Qui sait aimer avec ivresse,
Doit être l'ami de Rousseau.

CAROLINE, très surprise.

Comment se peut-il? qu'un jardinier...

ALEXIS.

Sexe charmant, sexe enchanteur!
Vous qui reçûtes en partage,

La bonté jointe à la candeur,
Pourriez-vous blâmer mon hommage?
Plus d'une fois de son tombeau,
Il a dû vous entendre dire :
« Si quelqu'amant peut nous séduire,
» Ce n'est qu'un ami de Rousseau. »

CAROLINE.

Ma surprise est extrême, comment dans votre métier... à dix-huit ans!... cette façon de sentir... de s'exprimer... Alexis!...

ALEXIS.

Abandonné de mes parens, des personnes généreuses ont daigné prendre soin de mon éducation ; j'ai tâché de répondre à leurs bontés ; mais la mort me les ayant enlevées, je me suis vu contraint de travailler pour vivre ; et la lecture et l'étude ont souvent contribué à me faire supporter mes malheurs.

CAROLINE.

Vous avez été malheureux?

ALEXIS.

Et je le serai toujours.

CAROLINE.

Toujours!... vous, Alexis!

ALEXIS.

C'est par les peines mêmes que j'ai éprouvées, que mon âme s'est élevée au-dessus de sa situation.

CAROLINE.

En effet, j'avais cru remarquer en vous une raison... une sensibilité... Ah! lorsque M. Nelcour va savoir...

ALEXIS.

Je vous supplie, qu'il ignore à jamais... il croirait peut-être que je néglige son jardin...

CAROLINE.

Vous voulez donc rester jardinier?

ALEXIS.

Le sien! et toute ma vie...

CAROLINE.

Le sien! au moins... nous nous verrons toujours...

ALEXIS.

C'est mon vœu le plus ardent, et je voudrais bien ne jamais quitter ce que j'aime... ce que je révère.

CAROLINE.

Ne jamais quitter, vous avez raison, et je ne conçois pas, lorsqu'on est bien ensemble, comment on peut... Viendrez-vous ici, quand je chanterai ce matin?...

ALEXIS.

Oh! sûrement! je viendrai, puisque Mademoiselle veut bien me le permettre.

CAROLINE.

Je serai fort aise, si cela peut... (Soupirant.) Si cela peut plaire à mon bienfaiteur; j'espère enfin obtenir de lui une grâce que j'ai sollicitée en vain jusqu'ici.

ALEXIS.

Son portrait... on me l'a dit.

CAROLINE.

Vous savez tout.

ALEXIS.

Tout... oh non!... il est des choses que je ne saurai jamais.

CAROLINE.

Pourquoi?

ALEXIS.

C'est que je n'oserai jamais les demander.

CAROLINE.

Alexis, cessons cet entretien; vous avez des bouquets à finir pour la fête, je le sais, et je vous ferais perdre votre temps.

ALEXIS.

Si je puis perdre ici quelque chose, ce n'est pas...

CAROLINE, l'interrompant.

(Sévèrement.) Alexis, je vous prie de me laisser. (Plus tendrement.) Adieu, Alexis. (Alexis la regarde, veut parler, et s'enfuit.)

SCÈNE V.

CAROLINE.

Ce jeune homme! qui peut-il être? qui peut l'avoir réduit à cet état? et n'a-t-il pas voulu me faire entendre que son cœur... non, non, je me suis trompée, il n'aurait pas osé; cependant dans ses yeux, il y avait une expression; et moi-même j'éprouvais... de la pitié, de l'intérêt, pour un jeune homme malheureux, et bien élevé; voilà tout, absolument tout. Alexis, simple garçon jardinier, ne peut pas être mon époux; et je serais

bien à plaindre, si j'avais pris du goût pour Alexis.

RONDEAU.

Ah! conservons ma liberté,
C'est le vrai bonheur de la vie,
Mais je crains fort, en vérité,
Que ce jour ne me l'ait ravie.

Il est pourtant doux de charmer
Celui qu'on aime, qu'on estime;
Eh! comment donc pouvoir blâmer
Un sentiment si légitime!...
Oh! oui, si légitime; mais...

Mais! conservons ma liberté, etc.

Prenant un époux, je voudrais,
Je voudrais, s'il était possible,
Que d'Alexis il eût les traits,
Et surtout son âme sensible.

Ah! perdre alors sa liberté,
Serait le bonheur de la vie,
Et je veux bien, en vérité,
Qu'elle me soit ainsi ravie,

SCÈNE VI.

M. NELCOUR, CAROLINE.

M. NELCOUR.

Bon jour, mon enfant, je sais que l'on a des projets pour aujourd'hui; ou plutôt je ne veux rien savoir, mais si je gêne, j'ordonne qu'on me le dise.

CAROLINE.

J'avais eu quelques idées qui n'ont pu réussir,

et tous mes projets, je vous le jure, se bornent à vous faire hommage de mes faibles talens.

NELCOUR.

Eh! je ne veux rien de plus, tu sais combien ils m'enchantent! tu es ma consolation, la fille de mon meilleur ami; je t'ai adoptée, et tous les jours je m'en félicite; mais voici Ambroise, je lui ai dit de venir me trouver, et si nous ne dérangeons rien en causant ici...

CAROLINE.

Vous pouvez rester... j'attends mon maître de musique, dès qu'il sera arrivé, j'aurai soin de vous en avertir.

SCÈNE VII.

NELCOUR, AMBROISE.

NELCOUR.

Nous voilà seuls, Ambroise, tu sais combien, avant ton départ pour le voyage que tu viens de faire par mon ordre, j'étais triste, affligé.

AMBROISE.

Eh! mon dieu oui, et je me disais : A quoi donc qu'il sert d'être riche, d'être bon, d'être chéri de tout le monde, puisque cet honnête homme est si malheureux!

NELCOUR.

Tu connais bien la cause de mon chagrin.

AMBROISE.

Sans doute, le fils de votre première femme;

que celle que vous avez épousée ensuite paraissait aimer un peu d'abord, et puis qu'elle n'aima plus du tout par après, dès qu'elle en eut à elle ; ça se voit souvent, et voilà pourquoi je prie le ciel de me conserver notre ménagère, afin que je ne soyons jamais tenté de me marier deux fois.

NELCOUR.

Surtout quand on a déjà des enfans ; enfin je voulais donner une mère à mon fils, mais bientôt celui-ci, par son caractère insensible, indomptable...

AMBROISE.

On le disait, du moins, et vous l'avez cru.

NELCOUR.

Ce n'était que trop sûr, j'en ai eu toutes les preuves... indocilité! ingratitude! pas une lettre de lui pendant une année entière.

AMBROISE.

Eh! Monsieur, qui sait si...

NELCOUR.

Ne cherche point à l'excuser, Ambroise, et juge de ses torts ; puisque j'éprouvai... faut-il le dire... oui, j'éprouvai presque de la joie quand on m'apprit qu'il s'était échappé, et que j'étais débarrassé de lui.

AMBROISE.

Oui, mais ensuite... le cœur... c'est tout simple, il y a toujours là quelque chose.

NELCOUR.

Je l'avoue, sa jeunesse, c'est à onze ans que

le malheureux a disparu (plus de dix-huit mois après que je l'avais éloigné), les maux qu'il a pu souffrir, sa mort, qui paraît certaine, le repentir qui l'a peut-être accompagnée, me sont revenus cent fois à la pensée ; depuis sa fuite, j'ai perdu ma femme, les enfans que j'avais eus d'elle.

AMBROISE, se contenant à peine.

Oui, ça n'a pas profité à Madame, d'avoir tant haï votre fils aîné ; dans l'espoir que les siens un jour...

NELCOUR.

Tu la juges mal : elle partageait ma juste colère ; mais ne l'excitait pas.

AMBROISE.

Une belle-mère... oui, croyez ça.

NELCOUR.

Enfin je suis resté seul, et je pense quelquefois que si mon fils eût vécu, s'il eût pu se corriger... je vais même jusqu'à imaginer qu'il existe peut-être ; mais je me dis bientôt que puisque c'était un enfant dénaturé, ingrat, je suis trop heureux que le ciel l'ait retiré de ce monde, il m'eût déshonoré sans doute. Écoute à présent ce qu'il me reste à t'apprendre, et juge de ma faiblesse : la vue des jeunes gens qui sont à peu près de l'âge de ce coupable enfant, m'est devenue insupportable, c'est un supplice affreux ; l'aspect de ton neveu même, de cet intéressant Alexis, produit un effet sur moi que je ne puis t'expliquer ; je

le cherche, je l'évite, je reviens à lui, et je le fuis encore : l'idée que je devrais avoir là... près de moi... ce fils... Enfin c'est une injustice, mon ami, je le sens ; mais il faut l'éloigner, si tu veux que je retrouve un peu de tranquillité.

AMBROISE.

Vous êtes le maître, Monsieur, et si c'est votre fantaisie, j'y obéirons, toute cruelle qu'elle me paraisse.

NELCOUR.

Je lui ferai du bien, puisqu'il est ton neveu.

AMBROISE.

Et quand il ne le serait pas, il est brave garçon, v'là tout ce qu'il faut pour qu'il reste à votre service.

NELCOUR.

J'aime ta franchise, et je réparerai envers toi...

AMBROISE.

Envers moi ! est-ce qu'on peut me consoler du mal qu'on fait à un autre ?

NELCOUR.

Je te le répète, le voir est au-dessus de mes forces, cela renouvelle, cela augmente toutes mes peines.

AMBROISE.

Allons, ce pauvre Alexis, moi qui tout-à-l'heure encore me réjouissais de ce qu'il... (Montrant le piano.) c'est fini ; au moins ne lui en dites rien aujourd'hui, Monsieur, c'est votre fête... il est là... au jardin... tout content, à arranger des fleurs, et

s'il savait ça, il ne pourrait plus... c'est que malheureusement il vous aime, cet enfant!

NELCOUR.

Il m'aime?

AMBROISE.

Pardine! c'est si naïf! si affectueux; mais je l'y dirai qu'il a tort, et que...

NELCOUR.

Pourquoi donc?

AMBROISE.

Eh dam! accoutez donc, puisqu'il ne vous verra plus, voulez-vous qu'il se désole toujours? et puis, l'on n'est pas obligé d'aimer ceux-là qui ne veulent plus de nous.

NELCOUR, piqué.

Ambroise!

AMBROISE.

Monsieur!

NELCOUR.

Tu es cruel.

AMBROISE.

C'est le jour...

NELCOUR.

En voilà assez, Ambroise, comme tu ne lui en parleras que demain, d'ici-là, nous verrons...

AMBROISE.

Oh! c'est tout vu, je sommes fiers, et surtout pour mes amis; il ne restera pas, je saurons bien le placer queuq' part, allez; et c'est un présent que j'ferai à ceux à qui je le donnerons.

NELCOUR.

Ambroise, tu n'as point de fils coupable,

toi!... le ciel t'a accordé un neveu, que tu aimes avec tendresse... un neveu qui le mérite.... et moi, je suis bien à plaindre avec tant de chagrin, d'en causer encore à ceux que j'estime et que je chéris.

SCÈNE VIII.

AMBROISE, ALEXIS.

AMBROISE.

Tout ça est bel et bon, mais ce n'est pas une raison pour le renvoyer; sarpédié, je suis d'une humeur.

ALEXIS, accourant avec une corbeille de fleurs.

Me voilà!... je guettais la sortie de Monsieur.

AMBROISE.

Eh bien! quoi? l'as-tu entendu? voyons, dis...

ALEXIS.

Non, il causait avec vous, je n'ai eu garde d'écouter...

AMBROISE.

T'as ben fait, t'as très ben fait, parce que... et que me veux-tu... que tu accourais?

ALEXIS.

Si l'idée que j'ai eue pouvait réussir, ce serait à vous, mon cher Ambroise, mon seul ami, car vous l'êtes.

AMBROISE.

Sûrement, mais tu n'as pas besoin de me dire ces choses-là... à présent... ça m'attendrit... et je ne veux pas m'attendrir aujourd'hui, moi.

ALEXIS.

Non, c'est de la joie.

AMBROISE.

Eh ben? je ne veux pas avoir de joie, non pus? c'est clair, ça.

ALEXIS.

Vous voulez bien au moins m'aider à arranger ces guirlandes, pour les placer sur ce tableau.

AMBROISE.

Sans doute... où sont-elles, ces guirlandes?... (Se parlant.) parce que, quand on me contrarie...

ALEXIS.

Personne n'en a l'intention...

AMBROISE.

Cela ne te regarde pas... où faut-il les attacher? (Se parlant.) et quand on est injuste surtout... (Il lie les guirlandes ensemble, sans penser à ce qu'il fait.)

ALEXIS.

Qu'avez-vous donc?...

AMBROISE.

Rien, rien, te dis-je!... je me parle à moi... (Arrangeant toujours les fleurs, et puis tout de suite laissant tomber tout ce qu'il tient, et lui prenant la tête dans les deux mains.) pauvre enfant!... vas, tu seras mon fils, on n'empêchera pas ça; je t'adopterai, et je ne te chasserai jamais, moi... (Il l'embrasse, et accroche les fleurs.) Continuons.

ALEXIS.

Que veut dire?...

AMBROISE.

Paix, paix, je ne t'ai rien dit... souviens-toi bien que je ne t'ai rien dit.

ALEXIS.

Je le sais, mais quelque chose vous agite?...

AMBROISE.

Parce que je t'embrasse... ce n'est pas la première fois, peut-être?

ALEXIS.

Ni la dernière.

AMBROISE.

La dernière!... non, pargué!... j'irais plutôt à dix lieues...

ALEXIS.

Comment, à dix lieues.

AMBROISE.

Pas de questions, approchons c'te banquette. (Ils la placent.) Le canapé...

ALEXIS.

Il doit rester là... et puis au moment... tous les gens de la maison, les habitans du lieu avec leurs bouquets... vous à la tête... et alors vous verrez que vous ne serez pas fâché que je sois resté si long-temps dans la serre...

AMBROISE.

Fâché! je voudrais que tu y restasses un an, dans la serre... V'là qu'on vient... soyons gai, bien gai; mais songe que ton ami Ambroise... non, ne songe pas à tout cela... aime-moi, compte sur moi, et ne t'afflige de rien.

ALEXIS.

Je ne puis concevoir... qu'a-t-il donc?...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, CAROLINE, portant de la musique.

CAROLINE.

Mon maître n'est pas encore ici? il ne peut tarder. Les bouquets sont préparés, tous les gens prévenus; mais, grand dieu! que signifie? pourquoi ces fleurs sur ce vieux tableau?

AMBROISE.

C'est Alexis qui a une idée... je ne savons ce que c'est... mais je sis tranquille, faites de même, Mamz'elle, et ne grondez pas. (Bas.) Allez, il est déjà si à plaindre!...

CAROLINE.

Si à plaindre... lui!...

AMBROISE, bas.

Chut! vous saurez ça assez tôt, (Haut.) Plaçons seulement Monsieur de façon qu'il ne preniont pas garde tout de suite à cet arrangement... (Bas.) Faites que ça réussisse, mamz'elle Caroline, il serait si content!... le pauvre jeune homme... mais il n'a pas de bonheur aujourd'hui!...

CAROLINE.

Mon cher Ambroise! puisque vous croyez que cela peut être utile à Alexis, je ne m'oppose à rien, je ferai même des vœux...

AMBROISE.

V'là qu'est parler ça, et il n'y a plus à s'en dédire, car M. Nelcour vient avec sa compagnie!... en place!...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, M. NELCOUR, suivi de quelques amis, les domestiques sont assis sur la banquette, Alexis est près d'Ambroise.

NELCOUR.

Que tout le monde s'asseoie, écoute... mais, Caroline, je ne vois pas ton maître...

(Un domestique entre et remet un billet.)

CAROLINE.

O ciel! une indisposition subite l'empêche de venir et de chanter avec moi le duo que je désirais tant vous faire entendre.

NELCOUR.

Je conçois ta peine, ma Caroline, mais enfin un autre morceau.

CAROLINE.

Un autre, ça sera bien différent, celui-ci était fait pour votre fête, c'était l'expression de ma tendresse pour vous...

ALEXIS, à part.

De sa tendresse pour lui; (Il se contient à peine.) qu'elle est heureuse!

CAROLINE

Et je suis désolée.

ALEXIS, à part, et s'agitant sur son siége

Elle est désolée; ah! dieux.

AMBROISE, à Alexis, qui se remue et s'agite.

Eh bien, qu'est-ce que tu as donc, que tu trépignes là, tu me marches sur les pieds; mais tiens-toi donc.

ALEXIS, sans écouter, et tout à son idée.

(Bas et à part.) Ah! si j'osais... si j'osais...

AMBROISE.

Encore! mais qu'est-ce que tu as? est-ce que tu veux aller chanter le duo, toi?

ALEXIS, vivement et haut.

Et pourquoi pas? (Tous les domestiques partent d'un éclat de rire.)

AMBROISE, bas à Alexis.

Ah! mon dieu, qu'est-ce que tu as été dire là.

NELCOUR.

Qu'y a-t-il donc?

AMBROISE.

Rien, Monsieur, rien; (A part.) et aujourd'hui encore, si ce n'est pas un sort.

NELCOUR.

Je veux savoir...

AMBROISE.

C'est cet enfant qui disait en badinant: mon dieu! il ne faut pas prendre garde à ça, Monsieur.

NELCOUR.

Que disait-il, cet enfant? j'exige...

AMBROISE.

Il disait une sottise, Monsieur, il disait qu'il chanterait peut-être bien; c'est le désir qu'il en a, à cause que Mam'zelle paraissait si fâchée.

NELCOUR, se levant.

Eh bien! Alexis, avancez.

AMBROISE, l'arrêtant.

Non, Monsieur.. (Tous les domestiques le poussent en lui disant.) Vas donc, vas donc...

AMBROISE, en colere, aux gens.

La jalousie! la jalousie, (A Alexis.) tu vois à quoi mène de parler, c'est le diable qui s'en mêle. (Alexis, timide et tremblant, mais pourtant avec grâce et noblessse, s'avance vers le piano.)

NELCOUR.

Approche, et fais-nous voir ta science, (A ses amis.) cela doit être curieux; (Bas.) Caroline, prète-toi à cette plaisanterie, cela nous amusera. (Alexis entend, et l'on voit son embarras et son désir de réussir.)

AMBROISE, à part.

Je voudrais être à cent lieues d'ici...

CAROLINE, à part.

Ah! combien je suis troublée! quelle humiliation pour le pauvre Alexis! (Bas à Alexis.) qu'allez-vous faire? vous n'avez pas réfléchi...

ALEXIS, bas.

Mademoiselle, n'ayez pas peur, cela ira bien.

NELCOUR, à ses amis, et se rassayant.

Le voilà un peu embarrassé.

CAROLINE, bas.

Mais il faut savoir la musique...

ALEXIS.

J'en saurai assez, Mademoiselle, n'ayez pas peur.

CAROLINE, bas, et avec impatience.

Il faut monter jusqu'au si, et....

AMBROISE, entendant cela, et se retournant; il est appuyé sur l'épaule de son voisin.

Ah, mon dieu, monter jusqu'au si... s'il ne faut pas être fou!... jamais il ne s'en tirera.

ALEXIS, souriant, et bas.

Je crois que j'irai jusqu'au si...

CAROLINE.

Eh bien, puisque vous vous obstinez, voilà votre partie...

ALEXIS.

Ah! voyons (Il se met à solfier, et fait un trait fort brillant.)

AMBROISE, riant, et pleurant presque.

Tiens, ce petit drôle, comme il tape ça!...

CAROLINE, se remet vite au piano, et avec transport.

C'est cela, c'est cela, Messieurs, l'entendez-vous?...

NELCOUR.

Très bien, et je suis d'un étonnement...

AMBROISE, se relevant.

Courage, mon garçon, cour... (Il l'applaudit en frappant des mains, et, tout honteux, va se mettre à sa place, ensuite ôtant son chapeau.) Pardon, la compagnie!...

ALEXIS, à Caroline.

Allons, Mademoiselle, quand vous voudrez...

CAROLINE.

Allons, monsieur Alexis, je suis à vos ordres.

DUO.

CAROLINE.

Doux momens, plaisir enchanteur!
Je puis donc peindre ma tendresse.

ALEXIS répète avec chaleur.

Doux momens, etc.

CAROLINE.

Je puis dire à mon bienfaiteur
Tout ce que j'éprouve sans cesse!...

ALEXIS.

Je puis dire, etc.

ENSEMBLE.

Ciel, veille sur les destinées
De ce mortel que je chéris,
Puisse-t-il vivre autant d'années
Qu'on pourrait lui compter d'amis!

CAROLINE.

Et vous dont j'entends le ramage,
Hôtes charmans de nos bois,
Mêlez vos accens à nos voix;
A notre ami rendez hommage.

(Alexis répète ces quatre vers alternativement.)

NELCOUR.

C'est surprenant! Alexis! Caroline! je ne sais lequel des deux?...

AMBROISE.

Il a joliment travaillé, faut en convenir... j'en pleure, moi... que j'en pleure comme un enfant. (Il embrasse tous ses camarades.) Sans rancune; vous ne vous attendiez pas à ça... vous autres, mais je ne vous en veux pas, et je reçois les complimens. (En effet, tous les domestiques le félicitent, et il salue avec l'air d'importance, en passant le long des banquettes.)

NELCOUR, s'avançant, dit à Caroline et à Alexis.

Mes chers amis!... je vous remercie, et des choses tendres que vous m'avez dites, et de la manière aimable. (En se retournant il voit le portrait de son bisaïeul chargé de fleurs.) Mais, que vois-je?... ces fleurs! serait-ce aussi la fête de mon bisaïeul?...

AMBROISE, à part.

V'là le moment! on n'a pas le temps de respirer.

NELCOUR.

Qui a pu lui faire cette galanterie? serait-ce encore Alexis?...

ALEXIS.

Oui, Monsieur, c'est moi qui ai imaginé... mais si vous voulez... il n'y a rien de si aisé que de défaire... Mademoiselle Caroline, voudrez-vous bien m'aider... (Il commence à défaire les guirlandes d'en bas.)

CAROLINE.

Moi.

ALEXIS.

Oui, vous... vous seule... je vous en prie... Tenez, montez sur ce siége... pendant que de mon côté je vais...

AMBROISE, donnant des bouquets aux gens.

Attention, mes amis!...

(Caroline monte pour ôter les guirlandes; à l'instant même, Alexis fait tomber le tableau du bisaïeul de Nelcour, et l'on aperçoit à la place le portrait de Nelcour lui-même; la guirlande que voulait détacher Caroline se trouve une couronne de fleurs; Alexis, un genou en terre, offre la guirlande qui se trouve au bas du tableau; tous les domestiques, Ambroise à leur tête, avec des bouquets à la main, semblent les offrir à leur maître.)

NELCOUR.

Mon portrait !...

CAROLINE, voulant descendre.

Quel prodige !...

AMBROISE, à Caroline.

N'allez pas vous déranger, Mam'zelle, ça ne nuit pas au tableau, demandez plutôt à tout le monde.

ENSEMBLE.

ALEXIS, à Nelcour.

Reçois un hommage bien dû,
Que t'offre la reconnaissance;
C'était de droit, à la vertu
De couronner la bienfaisance.

CAROLINE, descendant.

Non, non, c'est la reconnaissance
Qui couronne ici la vertu.

(Elle offre la couronne à Nelcour.)

NELCOUR.

Caroline, par quel mystère...
Par quel miracle a-t-on pu faire,
Sans qu'on le sache, mon portrait?
Caroline est bien du secret.

CAROLINE.

Non, je vous jure,
J'ai cru que c'était vous,
Qui, comblant mes vœux les plus doux...

NELCOUR.

Non, ce n'est pas moi, je l'assure...
Ambroise, expliquez-nous...

AMBROISE.

La trouvez-vous ben, c'te peinture?
La trouvez-vous ben, dit'-le nous ?...

TOUS.

C'est frappant! oui, c'est la nature!

AMBROISE.

Eh ben? j'n'en savons pas plus qu' vous,
Mais Alexis l' saura peut-être;
Je l' croyons, car il a rougi;
Puisqu'il chante, il peut peindre aussi.

ALEXIS.

Le cœur est un bon maître?

TOUS.

Quoi! vous auriez fait ce portrait?

ALEXIS.

Le cœur est un bon maître,
Et le cœur a tout fait.

NELCOUR.

Il m'étonne, il m'enchante;
Que de talens il a!...

AMBROISE.

Il lui plaît!... il l'enchante!...
Il restera... il restera!...
J'éprouve une joie, une allégresse...
J' crois qu' j'ons perdu la raison...
Partagez tretous mon ivresse,
Chantez avec moi sans façon...

(Chant de ronde.)

Quand après la peine
On goûte du plaisir;
Le plaisir alors fait plus d' plaisir,
Que le plaisir ferait d' plaisir,
Si l'on n'avait pas eu de peine.

C'est-il pas joli, ça... Eh bien? répétez avec moi.

(On reprend la ronde en dansant.)

AMBROISE, bas à Nelcour.

Vous ne le renverrez pas, à présent?...

NELCOUR, bas.

Tais-toi.

AMBROISE, bas.

Je veux ben... (A Alexis.) et voilà donc pourquoi tu t'enfermais... sarpédié, t'as ben gentiment arrangé tout ça... tu feras ton chemin, c'est moi qui te le dis...

NELCOUR.

A présent, sachons comment il se peut que ton neveu ait tous les talens?...

AMBROISE.

Ah, ah! comment il se peut? qui est-ce que cela fait à présent?... pourvu qu'il les ait, et que cela vous amuse...

NELCOUR.

Cela n'empêche pas que je sache de toi...

AMBROISE.

De moi!... non, ma fine... tenez, c'est lui qui vous contera tout ça, s'il veut; il sait tant de choses ce neveu-là, que moi je trouve que je n'sais plus rien...

NELCOUR.

Alexis, parlez donc, puisque votre oncle...

ALEXIS.

Permettez, Monsieur, que je ne réponde pas en ce moment sur cet article, j'ai des raisons essentielles, et que vous approuverez... j'en suis sûr; mon secret est mon bien, il est aussi celui d'une personne qui ne me pardonnerait peut-être pas d'avoir parlé.

NELCOUR.

J'aime cette réponse, sa petite fierté me plaît...

Alexis a des secrets, allons, j'attendrai de sa confiance...

ALEXIS.

Tout... tout... pour M. Nelcour.

NELCOUR.

Mesdames, j'en suis bien fâché, mais c'est moi seul qui serai son confident...

ALEXIS.

Oh oui, et tant que je respirerai...

NELCOUR.

Je t'en aime davantage ; viens m'embrasser.

ALEXIS.

Monsieur !...

NELCOUR.

Viens donc, point de timidité... (Il se jette dans ses bras.)

ALEXIS, à part, après.

C'est le neveu d'Ambroise qu'il embrasse... et non pas son fils !...

NELCOUR.

Je n'oublie point que je dois payer le portrait, et je vais chercher...

ALEXIS.

Ah ! Monsieur, vous venez de m'accorder tout-à-l'heure le prix le plus flatteur !...

NELCOUR, l'embrassant une seconde fois.

Et je recommence... mais c'est pour toi ça, et je veux que ta famille se ressente de la satisfaction que j'éprouve... O mes amis ! .. que cette journée... que cette journée serait douce, si elle ne me rappelait en même temps une époque de

ma vie bien cruelle ; oui, c'est à pareil jour... il y a sept ans, que mon indigne fils se sauvant du lieu...

AMBROISE.

Eh, morgué ! pourquoi se rappeler ça, eh ! ne sommes-nous pas tous vos enfans? v'là-il pas mamz'elle Caroline, que vous aimez, et qui en est ben digne.

NELCOUR.

Oui, oui, oublions l'ingratitude, et récompensons l'amitié et la reconnaissance. Je reviens à l'instant..

SCÈNE XI.

ALEXIS, très triste; CAROLINE, AMBROISE, LES DOMESTIQUES, très gais.

CAROLINE.

Alexis, nous sommes tous d'une joie...

AMBROISE.

Oh, oui ! moi je sis... mais qu'as-tu donc?... tu me sembles tout triste...

ALEXIS.

Ambroise, Mademoiselle, je vous remercie, je sens tout le prix de l'affection que vous me témoignez... mais si vous saviez... Je vais me trouver avec M. Nelcour... être forcé peut-être de lui apprendre qui je suis... ce moment est bien important pour moi...

AMBROISE.

Tu ne nous quitteras pas toujours, c'est arrangé...

ALEXIS.

Cela dépend de l'entretien que je vais avoir avec lui... oui, peut-être aujourd'hui même, faudra-t-il sortir de cette maison, pour n'y rentrer jamais.

CAROLINE.

O ciel !...

AMBROISE.

Eh, que diantre vas-tu donc lui dire ?

ALEXIS.

La vérité !

AMBROISE.

Tiens, moi qui me réjouissais... qui ne craignais plus rien pour lui... v'là qu'il faut encore que je me rinquiette... Ah çà, tâche de finir tout ça, entends-tu ?... parce que je ne vis pas, moi... ça me tourmente... c'est que quand j'aime, j'aime bien...

ALEXIS, regardant Caroline.

Et moi aussi...

CAROLINE, regardant Alexis.

Et moi aussi...

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, NELCOUR, tenant un rouleau de louis.

NELCOUR.

Tiens, voilà vingt-cinq louis pour envoyer à ta famille, à ton père...

ALEXIS.

A mon père !...

NELCOUR.

Oui.

ALEXIS.

Eh bien, Monsieur, daignez me les garder jusqu'à ce qu'il se trouve une occasion...

NELCOUR.

Tu chercheras, prends toujours, prends.

ALEXIS.

Je vais donc les donner à Ambroise... et je suis bien sûr que mon père... s'il était là... approuverait l'usage que je fais de vos dons...

NELCOUR.

Comme tu voudras.

ALEXIS.

Ambroise, les voilà!... les voilà! Ambroise, je vous les remets, et gardez-les jusqu'à ce que mon père vous le redemande.

AMBROISE, le prenant.

Soit... et je vais les serrer.

NELCOUR.

Alexis, je serais bien aise de causer seul avec toi.

AMBROISE.

Nous nous en allons, Monsieur. (Bas à Alexis.) Ecoute-moi, ne l'y mens pas... mais ne l'y dis pas ce qui pourrait te faire renvoyer... je t'en prie.

CAROLINE, qui a entendu Ambroise, se rapproche d'Alexis, lui dit bas tendrement.

Je vous en prie, Alexis...

SCÈNE XIII.

NELCOUR, ALEXIS.

NELCOUR.

Alexis, je t'ai dit que j'attendrais du temps, et de ton amitié le récit des faits très singuliers sans doute, qui t'ont réduit à l'état obscur que tu as embrassé... mais je l'avouerai, je désire que ce soit bientôt.

ALEXIS.

Vous saurez tout, Monsieur; mais en cette journée, mon cœur... le vôtre... remplis d'une douce joie, doivent craindre de la troubler.

NELCOUR.

J'en ai éprouvé une bien vive tantôt; oui, je puis te le dire à présent que nous sommes seuls. Le son de ta voix faisait sur moi une impression, que je ne saurais définir, et malgré tout le plaisir que j'ai toujours à entendre Caroline... j'éprouvais une espèce de contrariété quand vous chantiez ensemble; j'aurais voulu ne pas perdre un seul de tes accens : enfin n'entendre que toi.

ALEXIS.

Il ne tiendra qu'à vous.

NELCOUR.

Oh! c'est un plaisir que je me procurerai souvent.

ALEXIS.

En ce moment même, si vous vouliez...

NELCOUR.

Je ne refuse pas, je jouirai du moins de tes talens, puisque je ne puis encore savoir comment tu les as acquis... (Alexis paraît rêver.) Eh bien ?

ALEXIS.

C'est que je voudrais trouver un air touchant ; de ces airs qui vont au cœur... oui, c'est un de ceux-là que je voudrais vous chanter... par exemple, la romance du jeune Urbain ; la connaissez vous, Monsieur ?

NELCOUR.

Non.

ALEXIS.

C'est celle que je sais le mieux...

NELCOUR.

Eh bien ! chante-moi la romance du jeune Urbain ; mais après tu m'apprendras...

ALEXIS.

Oui ; daignez d'abord m'écouter.

ROMANCE.

On nous raconte qu'au village,
Urbain sensible et malheureux,
Eut à souffrir dès son bas âge,
Et de ceux qu'il aimait le mieux :
On l'accuse, on le désespère,
Quand son cœur était innocent...
Hélas ! plaignez le pauvre enfant...
Il fut chassé de chez son père.

A sa douleur bientôt il cède,
Il erre partout, il gémit ;
Si quelqu'un ne vient à son aide,

Bientôt le jeune Urbain périt :
Mourant de chagrin, de misère,
Le sort le conduit tout tremblant...
Ah! plaignez bien le pauvre enfant,
Car le voilà devant son père.

NELCOUR.

Eh bien ! après? ce père... que fit-il? il y a sans doute un troisième couplet?...

ALEXIS.

Je ne sais pas le troisième couplet, je pourrai peut-être quelque jour l'apprendre, et alors je vous le dirai... si vous voulez me le permettre...

NELCOUR.

Cette romance... m'a fait mal!... j'aurais voulu du moins savoir la fin... au reste, on la devine, le père se repent et dit qu'il a eu tort...

ALEXIS.

Un père dit-il cela quelquefois?

NELCOUR.

C'est son devoir, dès qu'il connaît sa faute.

ALEXIS.

Ah! vous me remettez sur la voie, et je commence à espérer que je pourrai vous dire un jour le troisième couplet.

NELCOUR.

Parlons de choses moins affligeantes... de toi...

ALEXIS.

Ce n'est donc plus du pauvre enfant?...

NELCOUR.

Non, c'est d'un enfant qui, j'espère... ne sera jamais pauvre, car je veux lui faire tant de bien...

ALEXIS.

Ce sera l'heureux enfant alors...

NELCOUR.

Oui, c'est ainsi que je veux qu'on le nomme : d'abord, sans te demander précisément qui sont tes parens... je suis persuadé qu'ils sont honnêtes...

ALEXIS.

Comme vous... je ne puis en faire mieux l'éloge...

NELCOUR.

Bien !... et pourtant tu les as quittés... c'est ton oncle, Ambroise...

ALEXIS.

Ambroise... n'est pas mon oncle...

NELCOUR.

Ambroise n'est pas... pourquoi ce mensonge?...

ALEXIS.

Il était nécessaire pour faire recevoir chez vous un infortuné qui allait périr de douleur et de besoin.

NELCOUR.

De besoin, à cet âge : (*A part.*) ah! quelle idée importune! (*Haut.*) enfin tu as quitté tes parens?

ALEXIS.

Bien malgré moi, je vous assure...

NELCOUR.

Je devine, une folie de jeunesse :... allons, je suis indulgent, avoue, il y a de l'amour sur jeu.

ALEXIS.

J'aime, il est vrai;... mais croyez que ce n'est pas là...

NELCOUR.

Et tu veux épouser.

ALEXIS.

Ah! si cela se pouvait!...

NELCOUR.

T'aime-t-elle?

ALEXIS.

Quelquefois j'ai osé l'espérer.

NELCOUR.

Eh bien! c'est une affaire très aisée à arranger, il n'y a peut-être qu'une dot à donner, et je m'en charge.

ALEXIS.

Ah! il se trouve un obstacle bien plus terrible.

NELCOUR.

Lequel?

ALEXIS.

Je vous ai dit que j'avais un père.

NELCOUR.

Tant mieux! nous le ferons venir ici, et alors s'il se montre difficile...

ALEXIS.

Faut-il vous l'avouer? ce père est bon, vertueux, tendre même... tout le monde le dit; mais il ne peut souffrir son fils.

NELCOUR.

Son fils! toi, il te hait; ah! cela n'est pas possible.

ALEXIS.

Hélas! je n'en suis que trop certain;... mais je ne lui en veux pas...

NELCOUR.

C'est bien, très bien, mais il n'en est pas moins coupable.

ALEXIS.

Ne l'accusez pas; il a peut-être des raisons...

NELCOUR.

Des raisons! tu as donc fait des fautes?

ALEXIS.

S'il le croit.

NELCOUR.

Cela ne suffit pas.

ALEXIS.

S'il les pardonne, cela revient au même.

NELCOUR.

Non, l'équité exige... il faut le faire venir... je lui dirai... il verra que malgré les justes motifs que j'avais, moi, sans la mort de celui...

ALEXIS.

Les justes motifs... ah!

NELCOUR.

Va le chercher, te dis-je, prends ma voiture, mes chevaux, pars à l'instant...

ALEXIS.

Il m'a fait défendre de paraître devant lui.

NELCOUR.

C'est donc un homme bien... écris-lui.

ALEXIS.

Il ne lit pas mes lettres, et jamais il n'y a répondu.

NELCOUR.

Jamais! le barbare; (A part.) il ne m'écrivait pas, lui; (Haut.) eh bien, si tu veux j'écrirai à ton père pour toi.

ALEXIS.

Que de bontés!

NELCOUR.

Dicte-moi ce qu'il faut que je lui marque.

ALEXIS.

Moi, vous dicter!

NELCOUR.

Eh oui, tu sais mieux qu'un autre ce qui peut le toucher.

ALEXIS.

Le toucher; ah! si vous voulez m'aider... je sens...

NELCOUR.

De tout mon cœur! mais commence. (Il se met à la table, il écrit, Alexis est derrière lui.)

ALEXIS.

« Mon père!... mon père!... » (Il prononce la seconde fois avec un accent plus expressif.)

NELCOUR, se retournant.

Tu te trompes, c'est moi qui lui écris.

ALEXIS.

Ah! oui, j'ai cru que c'était à lui. (Il dicte.) « Monsieur, si votre fils a été coupable... »

NELCOUR, s'arrêtant.

Tu ne l'as pas été, m'as-tu dit?

ALEXIS.

N'importe, laissons-le lui croire, il serait trop à plaindre s'il savait la vérité...

NELCOUR, lui prenant la main.

Très bien pensé! voilà une délicatesse dont, s'il est sensible, il doit un jour te savoir gré.

ALEXIS.

Je l'espère.

NELCOUR.

Poursuis.

ALEXIS.

« Croyez aussi qu'il était près de vous une per-
» sonne trop intéressée à lui nuire... »

NELCOUR.

Une personne!... il faut la nommer... point de ménagement avec les méchans...

ALEXIS.

Cette personne n'est plus, et je dois respecter jusqu'à la mémoire de ce qu'il a aimé...

NELCOUR.

Quelle âme! à merveille! dicte toujours.

ALEXIS.

« Il a bien souffert... »

NELCOUR, à part.

Il a peut-être bien souffert aussi, lui... avant de mourir.

ALEXIS, répétant exprès, et d'une voix émue.

« Il a bien souffert!... »

NELCOUR.

J'ai entendu... « Bien souffert... »

ALEXIS.

« Daignez lui pardonner... »

NELCOUR, répétant.

« Lui pardonner... »

ALEXIS.

« Je m'intéresse à lui... » N'est-ce pas, Monsieur, que vous vous intéressez?...

NELCOUR, écrivant.

Sans doute.

ALEXIS.

« Comme si c'était... » c'est beaucoup dire peut-être...

NELCOUR, écrivant vite.

Non, non, dicte toujours...

ALEXIS.

« Comme si c'était mon propre fils... »

NELCOUR.

Je l'avais déjà mis... vois...

ALEXIS.

Ah! oui, oui, c'est bien vrai.

NELCOUR.

J'attends... y a-t-il encore?... (A part.) Comme il est ému!

ALEXIS.

Voilà tout!... S'il me pardonne, je n'ai plus rien à désirer...

NELCOUR.

L'adresse?...

ALEXIS.

L'adresse!... je la porterai moi-même...

NELCOUR.

Et tu dis qu'il ne veut pas te voir?...

ALEXIS.

Je m'enhardis. . .

NELCOUR, à part.

Quel soupçon!... oh non! je m'abuse. (Haut.) La voilà. (Alexis tremble.) Qu'as-tu donc? la voilà!. . . (Il tremble aussi.) va, va la porter... est-ce loin?. . .

ALEXIS.

Non, non, pas loin. . .

NELCOUR.

Eh bien... (Haut.) tu restes!. . .

ALEXIS.

Non, je m'approche. . .

NELCOUR, à part.

Serait-il possible? dieux!

ALEXIS.

Je la lui présenterai... à genoux. . .

NELCOUR.

Tu t'y mets!. . .

ALEXIS.

Cela l'attendrira peut-être, et là, les larmes aux yeux. . .

NELCOUR.

Tu les as déjà!

ALEXIS.

Je lui dirai : Alexis vous présente. . . (Il lui présente la lettre.

NELCOUR.

Dieux! quel sentiment j'éprouve!. . .

ALEXIS.

Alexis vous présente... croyez-vous qu'il la prenne, Monsieur?

NELCOUR.

Mais oui... je crois... je ne sais. . .

ALEXIS, douloureusement, et se traînant à genoux.

Il ne la prend pas pourtant!...

NELCOUR.

Alexis, parles, je le veux, qui es-tu?

ALEXIS.

Mon... mon... Monsieur...

NELCOUR.

Eh! dis donc *mon père*... si je le suis...

ALEXIS, se prosternant.

Eh! dites donc *mon fils!* si vous daignez me reconnaître...

NELCOUR.

Mon fils!... toi!... toi!... tu es mon fils! mais... puis-je... tes torts... Ah! je n'écoute que mon cœur... oui, tu es toujours mon fils. (Il se jette sur lui.)

ALEXIS, le couvrant de baisers.

Que ce mot est doux à entendre!

NELCOUR.

Et à répéter... mon fils! mon cher fils... venez tous... je suis le père d'Alexis, mon fils est retrouvé.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, CAROLINE, AMBROISE, AMIS, DOMESTIQUES.

AMBROISE.

Comment! c'est Alexis qui est... le garçon jardinier était le maître... et moi, qui étais son oncle... je ne suis que... ah! mon dieu, j'en mourrai, je crois.

(Il s'assied.) Je vous demandons ben pardon, mais c'est que de ma vie je n'ai éprouvé une joie pareille.

ALEXIS.

Mon pauvre Ambroise, je suis toujours ton neveu.

NELCOUR.

Oui, mon cher ami, toujours; mais reviens à toi.

AMBROISE.

Ça va ben... ça va mieux. (Tout le monde félicite Alexis, et l'embrasse.) Ah çà! quand vous l'aurez assez embrassé... passez-le moi un peu, je vous en prie, pour que j'en fasse autant. (Alexis se jette dans ses bras.) Mais, monsieur Alexis, pourquoi donc que vous ne m'avez pas dit...

ALEXIS.

Je craignais que tu ne trahisses mon secret... et surtout que tu ne partageasses l'opinion cruelle que mon père...

NELCOUR, à Alexis.

N'en parlons plus? j'oublie tout, et je te pardonne.

AMBROISE.

Lui pardonner!... Monsieur, sachez qu'on a toujours calomnié votre malheureux enfant; vous l'accusiez de ne pas vous aimer, de ne jamais vous écrire, eh bien, voilà toutes ses lettres qu'on a trouvées après la mort de votre femme dans son secrétaire : elle avait eu le soin d'empêcher qu'elles ne vous parvinssent : mais le ciel n'a pas voulu

lui laisser le temps de les anéantir, les v'là ; tous les jours je les prenons pour vous les rendre, et si jusqu'à ce moment je ne l'ons pas fait, c'était dans la crainte de vous livrer à des regrets inutiles, et peut-être à des remords!...

NELCOUR.

Qu'entends-je, ces lettres?

ALEXIS.

Eh oui! mon père, cent fois je vous ai adressé mes plaintes, les expressions de ma tendresse, les suffrages de mes maîtres ; votre silence m'a désespéré...

NELCOUR.

Ah! quelle idée tu as dû avoir de ton père .. que j'étais injuste sans le savoir!... mais cette chère Caroline... cet événement va lui ravir un état.

CAROLINE.

Que puis-je regretter? ne serai-je pas témoin de votre bonheur ; ne pourrai-je pas concourir avec lui à embellir votre vie ; car, sans doute, il ne sera pas assez cruel pour me priver de cette satisfaction.

ALEXIS.

Ah! mon père, si vous vouliez, il serait un moyen...

NELCOUR.

Je sais ce que tu veux dire? je me rappelle ta confidence! Alexis! Caroline! mes chers enfans, je vous unis, et j'espère que vous ne me dédirez pas.

ALEXIS.

Mon père ! Caroline ! nous ne nous quitterons plus.

AMBROISE.

Ça sera plus commode, quand vous voudrez chanter des petits duos, par exemple.

NELCOUR.

Tu pourrais bien à présent me dire le troisième couplet.

ALEXIS.

Oh oui ! oui.

Le jeune Urbain n'a plus d'alarmes,
Son père enfin lui rend son cœur,
Désormais s'il verse des larmes,
Ce sont des larmes de bonheur.
(Au public.)
Si par son zèle il peut vous plaire,
Rien ne lui manque en ce moment ;
Aimez aussi le pauvre enfant,
Qu'il trouve en vous encore un père.

(Le cœur répète ces quatre vers.)



ADOLPHE ET CLARA,

OU

LES DEUX PRISONNIERS,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 10 FÉVRIER 1799.

(Musique de DALAYRAC.)

PERSONNAGES.

ADOLPHE DE RUMBERG, jeune officier prussien.

CLARA, sa femme.

M. DE LIMBOURG.

GASPARD, garde-chasse, ancien militaire, et maintenant concierge du château de Limbourg.

UN EXEMPT.

PLUSIEURS DOMESTIQUES DÉGUISÉS.

La scène se passe en Prusse, dans le château de Limbourg, à quelques lieues de Berlin.

Le théâtre représente un salon du château de Limbourg ; à droite, est une fenêtre qui est censée donner sur les fossés ; dans le fond, de chaque côté, on aperçoit un escalier qui conduit aux appartemens.

ADOLPHE ET CLARA,

OU

LES DEUX PRISONNIERS.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE LIMBOURG, GASPARD.

M. DE LIMBOURG, *en redingotte d'uniforme.*

Voici donc mon vieux château, jusqu'à ce moment le séjour paisible de l'amitié, le rendez-vous de chasse de mes voisins, l'asile de l'innocence et de la pauvreté, transformé, grâce à la fantaisie d'un ministre, en une forteresse, en une prison d'état; mais les raisons qu'il me donne, le motif honnête qui le fait agir, mon cœur qu'il intéresse, me décident à remplir ses intentions; tu m'aideras aussi, mon cher Gaspard.

GASPARD.

Moi, Monsieur!... et comment ça?

DE LIMBOURG.

J'ai besoin de toi, mon vieux camarade (car nous avons servi ensemble); je ne puis rien faire sans ton secours... Ce matin encore tu étais mon garde-chasse; eh bien! en ce moment, de ma pleine autorité, je t'érige, je te constitue, je te nomme... geôlier de la prison dont je suis commandant.

GASPARD.

Ce n'est pas pour de bon, au moins; car ni vous, ni moi ne sommes nés pour. . .

DE LIMBOURG.

Non, non; je t'ai dit aussi que c'était un badinage, et dont le but me plaît, parce qu'il est moral, parce qu'il tend à rapprocher deux jeunes époux légers, inconsidérés, honnêtes pourtant, que les plaisirs de la capitale, de mauvais conseils, quelques faux amis ont déjà égarés, et qui auraient fini par les perdre tout-à-fait.

GASPARD.

Pour un pareil motif, je me chargerai de tous les personnages qu'on voudra; le nom, l'habit. . . qu'importe? quand c'est pour faire une bonne action!. . .

DE LIMBOURG.

Je te reconnais bien là;... mais prends garde, mon ami, tremble que, sous le maintien sévère que tu vas adopter, on ne devine le bon cœur, l'âme sensible de Gaspard.

GASPARD.

Je me piéterai.

DE LIMBOURG.

Et puis, cette figure honnête... qu'il faudra rendre dure, farouche. . .

GASPARD.

Ah, diantre!... c'est difficile, ça... Je leur parlerai sans les regarder... parce que si je les voyais tristes, effrayés, j'aurais eu beau vous le promet-

tre d'abord, j'enverrais le rôle à tous les diables, et je leur sauterais au cou... Eh! qu'attend-on de nous pour contribuer à leur raccommodement?

DE LIMBOURG.

Tu vas le savoir; écoute la lettre du ministre, je l'ai reçue il y a environ huit jours: depuis ce moment, je me suis occupé de chercher les moyens les plus propres à faire réussir ses projets; voici donc ce qu'il m'écrit:

Berlin, ce 2...

« Mon ami,

» Vous m'avez souvent entendu parler de Clara, » ma nièce, charmante petite folle que j'ai ma- » riée, à dix-sept ans, au jeune Adolphe de Rum- » berg, qui à peine en avait vingt-deux; tous deux » s'aimaient, et je me félicitais de mon choix. Une » vie trop dissipée, des conseils pernicieux, quel- » ques oppositions dans le caractère, de vrais en- » fantillages, ont produit entre eux mille petites » querelles, qui enfin ont amené une rupture sé- » rieuse, sans qu'aucun pût reprocher à l'autre » un tort réel... Ils sont venus séparément me » porter leurs plaintes, et me prier de les déli- » vrer de la cause de leurs peines; le mari de- » mandait que je fisse mettre sa femme dans un » couvent; la femme voulait aussi s'éloigner de » son mari, qui la contrariait sans cesse... Aucun » des deux ne désirait peut-être au fond de son » cœur, ce qu'il demandait avec tant d'instances;

» j'ai voulu leur donner une leçon. J'ai feint de » les excuser l'un et l'autre, espérant que, loin » de la ville et des causes de leur désunion, sous » les yeux d'un ami sage, éclairé, leur tête pour- » rait se calmer, et leur cœur se réchauffer en- » core... Ils partiront à une heure de distance, et » arriveront le dix chez vous (c'est aujourd'hui). » Je laisse à votre prudence le soin de les guider, » de les rendre à la raison et au bonheur. Vous » déciderez de leur sort, et vous m'écrirez, dans » quelque temps, si je dois conserver de l'espé- » rance, ou s'il faut les abandonner tout-à-fait à » leur triste destinée. »

GASPARD.

Ils vont être bien étonnés d'avoir fait tant de chemin pour se retrouver ensemble... Je voudrais qu'ils arrivassent. . .

DE LIMBOURG.

Ils ne peuvent tarder. J'ai ordonné à un piqueur de se tenir sur la vieille tour pour m'avertir, en donnant du cor, dès qu'il les apercevrait; mes autres domestiques, instruits de mes intentions, feront les sentinelles, les porte-clefs.

GASPARD.

Ah!... nous en sommes tous.

DE LIMBOURG.

Il n'y a pas jusqu'à mes deux petits canons. . . qui, Dieu merci! n'ont jamais servi, et qui pourront jouer leur rôle. . .

GASPARD.

Oui, en avant... aux deux côtés du pont-levis ;... fort bien !... et moi ?...

DE LIMBOURG.

Toi, tu es l'homme de confiance, le concierge... Tu seras chargé de veiller nos prisonniers, de les observer, de me rendre un compte fidèle de tout ce qui pourra se passer entre eux... mais il faut aller te préparer, et moi-même, bientôt... Tu trouveras dans mon cabinet plusieurs habits, avec lesquels nous jouyons jadis la comédie...

GASPARD.

Et nous allons la jouer encore... et de notre mieux. Ça serait drôle, pourtant, si j'allais bien m'en tirer.

(On entend une fanfare de cors.)

DUO.

GASPARD, en regardant par la fenêtre.

Bon... J'aperçois une voiture...
Qui s'avance rapidement.

DE LIMBOURG.

C'est l'un des deux, la chose est sûre :
Est-ce la dame?

GASPARD.

Oh! sûrement ;
Car je vois une caisse énorme...

DE LIMBOURG, regardant.

C'est sa harpe dans son étui.

GASPARD.

Des cartons de plus d'une forme...

DE LIMBOURG.

Tous les chiffons que l'on porte aujourd'hui.

GASPARD.

Vous verrez, monsieur, qu'elle espère
Nous séduire par sa beauté...

DE LIMBOURG.

Des frais pour nous!... en vérité!
C'est avoir trop de bonté.

ENSEMBLE.

Sexe charmant on a beau faire,
Contre vous un ordre porté,
Peut vous ôter la liberté;
Mais jamais le désir de plaire.

DE LIMBOURG.

Peux-tu distinguer son visage?

GASPARD.

Un voile cache ses attraits...

DE LIMBOURG.

Elle descend... joli corsage...

GASPARD.

Nous allons voir ça de plus près;
Mais, bon Dieu!... Mais quel assemblage
Et de livres... et de paquets!...

ENSEMBLE.

Sexe charmant, etc.

GASPARD.

On va la faire entrer dans la salle... du conseil; moi je passe les guichets, je me renferme dans mes fonctions, je fais jouer mes verroux, et je parais quand M. le commandant me fera l'honneur de m'appeler.

DE LIMBOURG.

On la conduit ici; éloignons-nous un peu, pour observer l'impression que lui fera ce séjour, et juger du ton que je dois prendre avec elle.

SCÈNE II.

CLARA ; un exempt la précède, deux sentinelles sont placées en dehors.

CLARA, à l'exempt.

Comment, Monsieur, on me sépare de ma femme de chambre... mais faites-moi donc parler au commandant... En vérité, on n'a jamais traité une femme avec cette cruauté... (Aux sentinelles.) Si le commandant n'y est pas, qu'on fasse venir le major de la place.

UN SOLDAT.

On est allé les avertir.

CLARA.

Ce lieu est horrible, et mon aventure incroyable... (Les domestiques sont censés débarrasser sa voiture ; on apporte tout, et on le dépose dans la salle.) Comment, lorsque je sollicite, de mon parent, un ordre contre... contre un tyran. (Aux domestiques.) Placez là ma harpe. (Se parlant.) C'est moi qui suis... (Aux domestiques.) Prenez garde... Ma musique... Mes romans anglais. (A elle-même.) Enfermée!... à mon âge!... Que je suis malheureuse! (En regardant un carton.) Ah, mon dieu! mes plumes seront toutes abîmées. (A elle.) Oh! oui, bien malheureuse! (Elle reste seule.) Aussi quelle rage ont les parens de marier une jeune personne... à un étourdi... aimable... à la bonne heure ; mais dont le caractère... la conduite, les procédés... Eh! que ne s'est-il trouvé là une âme

charitable, une bonne amie qui m'ait dit alors... ce qu'à présent je me répète tous les jours!

RONDEAU.

Jeunes filles, qu'on marie,
Que votre sort est affreux!
Que de peines dans la vie,
Pour quelques momens heureux!

Ce mari d'abord si tendre,
Toujours soumis à l'entendre,
Devient bientôt près de vous,
Infidèle, ingrat, jaloux;
Car voilà comme ils sont tous.
Mon exemple peut l'apprendre;
N'écoutez pas leurs discours,
Et répétez-vous toujours...

Jeunes filles, qu'on marie, etc.

Voyez leur orgueil extrême,
Il faut toujours leur céder.
Un époux veut commander,
A l'amour, au plaisir même;
Et puis, l'on nous vantera
Les charmes du mariage:
Non, ce n'est qu'un esclavage;
Qui le connaîtra,
Avec moi dira...

Jeunes filles, qu'on marie, etc.

SCÈNE III.

M. DE LIMBOURG, en habit d'officier; CLARA, L'EXEMPT.

L'EXEMPT, à Clara.

Voici M. le commandant. (Il s'en va.)

DE LIMBOURG.

Soyez la bien-arrivée, Madame ; j'avais recommandé qu'on vînt m'avertir dès que vous seriez descendue de voiture ; mais les détails de cette maison, le nombre des prisonniers dont je suis chargé.,. pardon... Me voici à vos ordres.

CLARA.

Il me semble, Monsieur, que c'est moi qui suis aux vôtres ; car j'attends...

DE LIMBOURG.

C'est fini... je suis à présent tout à vous... qu'on monte les effets de Madame à la troisième chambre de la seconde tour, au-dessus de la poterne, celle dont la fenêtre donne sur les fossés, n° 107 : (A Clara.) elle est assez commode.

CLARA.

Mais, Monsieur, ma femme de chambre...

DE LIMBOURG.

On en aura grand soin ; l'ordre porte qu'elle sera séparée de vous, et qu'on la renverra de suite à Berlin. Il paraît qu'on a quelques reproches à lui faire, et que l'on craint que ses conseils... Madame est mariée ?

CLARA.

Hélas ! oui, Monsieur.

DE LIMBOURG.

Un mari jeune... aimable, sans doute ?

CLARA.

Un monstre, Monsieur.

DE LIMBOURG.

Madame était donc malheureuse?

CLARA.

Vous ne pouvez pas vous figurer à quel point...

DE LIMBOURG.

Il était infidèle peut-être?... C'est difficile à croire en vous voyant... joueur... dérangé?...

CLARA.

Tout, Monsieur, tout ce qu'on peut être!...

DE LIMBOURG.

Honnête pourtant.

CLARA.

Oh! oui! oh! pour ça... loyal, brave... il n'a jamais eu de torts qu'envers sa femme.

DE LIMBOURG.

C'est toujours quelque chose, mais il n'en est pas moins impardonnable.

CLARA.

N'est-ce pas, Monsieur?

DE LIMBOURG.

D'autant plus que, d'après ce que vous me dites, et ce qu'on m'a écrit, tout porte à croire que c'est à sa requête, sur ses pressantes sollicitations que le ministre a délivré l'ordre fatal...

CLARA.

Quoi! c'est mon mari qui a... oui, oui, c'est lui, j'en suis sûre... je le reconnais bien là : je le détestais déjà... mais à présent.

DE LIMBOURG.

Il me semble que vous ne pouvez guère faire

plus pour lui... Je vous plains bien sincèrement ; déjà je m'intéresse à vous... on m'avait trompé : on vous avait peinte à moi comme une femme légère, évaporée... et je vois que vous êtes une victime de l'injustice...

CLARA.

Oui, Monsieur, une victime... c'est le mot! Ah! quelle indignité! il faut bien prendre son parti pourtant... Et dites-moi, à quoi passe-t-on le temps ici? je crains d'y périr d'ennui...

DE LIMBOURG.

Nous ferons tout ce qu'il nous sera possible pour vous distraire de vos chagrins ; d'abord, nous avons la promenade.

CLARA.

On se promène?

DE LIMBOURG.

Deux fois par jour.

CLARA, montrant le jardin.

Dans le...

DE LIMBOURG.

Dans la cour.

CLARA.

Dans la cour!...

DE LIMBOURG.

En long et en large... au choix du prisonnier.

CLARA.

C'est bien agréable. Et quel autre plaisir encore?...

DE LIMBOURG.

On remonte dans sa chambre : là, on se tranquillise ; on peut lire ou dormir.

CLARA.

Comment, on permet tout cela! mais c'est un lieu de délices... et voilà la vie qu'on mène dans le château dont Monsieur est le commandant?

DE LIMBOURG.

Tout le monde n'est pas encore aussi bien traité; nous avons, pour ceux qui refusent d'obéir... mais... avec les dames...

CLARA, avec humeur.

Monsieur, voulez-vous bien me faire conduire dans ma chambre?

DE LIMBOURG, tirant sa montre.

J'y consens... vous avez pourtant la permission de causer encore un quart-d'heure avec moi, si cela peut vous être agréable.

CLARA, ironiquement.

Sûrement... ce serait... mais je craindrais de m'amuser trop dès le premier jour, et je veux ménager mes plaisirs...

DE LIMBOURG.

A votre aise... il faut alors que je fasse appeler le porte-clefs, le geôlier, les sentinelles... (Il fait signe à un soldat qui approche.) Les passages sont-ils bien gardés? la garnison sous les armes, le pont-levis, les canons?...

CLARA.

Est-ce pour moi qu'on fait tout cela?... Eh, mon dieu! Monsieur, traitez-moi avec moins de cérémonie... et, si c'est pour m'effrayer, je vous

assure... (Avec une politesse ironique.) que la figure d'un de ces Messieurs suffit bien.

DE LIMBOURG, au soldat.

Remerciez Madame. . et conduisez-la.

(On entend le cor.)

CLARA.

Qu'est-ce ceci ?

DE LIMBOURG.

C'est un prisonnier que j'attends... et qui arrivera d'ici à un quart-d'heure, ce signal me l'annonce.

CLARA.

Un prisonnier !... j'aurais mieux aimé que ce fût une compagne.

DE LIMBOURG.

Je le trouve bien à plaindre, si ce que l'on m'a écrit est vrai.

CLARA.

Il est malheureux !... vous m'intéressez en sa faveur... peut-on savoir son nom ?

DE LIMBOURG.

Il vous le dira lui-même ; vous pourrez vous trouver quelquefois avec lui... aux heures du repas, par exemple ; vous mangerez à la table du commandant ; si le prisonnier mérite cette grâce, dès ce soir je l'inviterai. . .

CLARA.

Dès ce soir !... mais... puis-je me montrer ? . . . je suis si horriblement fatiguée du voyage !... ma figure doit être....

DE LIMBOURG.

Elle est fort bien, je vous assure... d'ailleurs, (Souriant.) vous n'avez pas ici la prétention...

CLARA.

Oh! non... non, je vous le proteste... tous les hommes à présent... mais... (Gaîment.) on ne veut pas faire peur... et je pense bien qu'en quittant cette robe, et mettant un autre chapeau...

DE LIMBOURG, aussi gaîment.

Un autre chapeau... soit.

CLARA.

J'en ai un délicieux!... A quelle heure soupe-t-on?

DE LIMBOURG.

Dans deux heures.

CLARA.

Oh! bon!... j'ai le temps de faire un peu de toilette...

DE LIMBOURG.

En deux heures... oui.

CLARA.

Mais, qui me servira?...

DE LIMBOURG, appelant.

Sentinelle!

CLARA.

Comment, Monsieur!...

DE LIMBOURG, sérieux.

Avertissez la femme qu'on a retenue, pour servir Madame... (A Clara.) Vous en serez contente, et croyez que tout ce qui tient aux égards

qu'on doit à votre sexe, vous sera accordé avec le plus grand plaisir.

CLARA.

Vous êtes un homme charmant; vous prenez part à mes malheurs... je vole à ma toilette. Je vous salue, Monsieur le commandant... (Près de l'escalier.) Comment! c'est par là?...

DE LIMBOURG.

Oui, Madame.

CLARA.

Quel escalier!... ah! l'horreur! jamais je ne monterai...

DE LIMBOURG.

C'est le seul qui puisse mener à votre appartement.

CLARA.

Le seul! allons... (Ironiquement.) Si tout répond ici à ce que je vois en ce moment... vous pouvez vous vanter, Monsieur le commandant, d'avoir là une bien jolie habitation.

SCÈNE IV.

M. DE LIMBOURG, et après GASPARD, en geôlier.

DE LIMBOURG.

Que d'inconséquences!... quelle tête!... oh! je ne m'étonne plus si son mari...

GASPARD, le tirant par la manche.

Êtes-vous content?

DE LIMBOURG.

Très fort... tu as même passé mon attente, mon ami; il faut te rendre justice. (Souriant.) Tu es épouvantable.

GASPARD, riant.

Vous me flattez... mais, sans vanité, je suis assez effrayant comme ça; je n'ai pas encore pris la voix... je garde ça pour les occasions... je ne veux pas me blaser... Quant au nom.

DE LIMBOURG.

Il le faut joli, et assorti au costume... (Il cherche.) *Hac-ting-tir-koff.*

GASPARD, épelant.

Hac...ting...tir...koff; je l'étudierai... L'époux est arrivé... on l'a fait descendre au corps-de-garde... chez le jardinier, et là, il attend... Il est fort beau garçon... c'est un joli couple, et ce serait dommage de les séparer.

DE LIMBOURG.

Je vais au-devant de lui, et je l'amènerai ici...

SCÈNE V.

GASPARD, seul.

Ah! ah! ah! ça va nous amuser... je me réjouis d'avance de voir leur surprise, leur colère. Allons, Monsieur Hac...ting...tir...koff... pensez à votre nouveau personnage, et méritez la confiance qu'on veut bien vous accorder... Cependant, je ne sais pas... mais j'ai beau avoir l'habit, je ne

me sens pas les dispositions nécessaires... cet air farouche... ce ton dur... ce qu'on appelle les grâces de l'état... oh!... tout bien considéré... Allons, allons, ne nous décourageons pas, avec un peu de travail, nous parviendrons peut-être à approcher du talent de nos dignes confrères.

COUPLETS.

Prenons d'abord l'air bien méchant;
Qu'à ma voix chacun obéisse!
Rien qu'à me voir, au même instant,
Qu'un prisonnier tremble et pâlisse!
Allons, faisons de notre mieux,
Tout ce que mon maître désire...
Mais je sens qu'on est bien heureux,
De n'être qu'un geôlier pour rire. (*bis.*)

Pour raccommoder deux époux,
Qui, dit-on, vivent mal ensemble,
C'est en prison, sous mes verroux,
Qu'un même ordre ici les rassemble:
Si le remède était certain,
Prenant pour exemple le nôtre,
Une moitié du genre humain
Ferait bientôt enfermer l'autre.

Si l'on parvient à réunir
Ces époux qu'on met sous ma garde,
Tout aussitôt avec plaisir,
Je quitterai la hallebarde;
Je ferais trop mal mon métier;
Car, pressé qu'un malheureux sorte,
Je ne voudrais être geôlier
Que pour ouvrir plutôt la porte.

Voilà le commandant et le prisonnier; il me

semble que dans l'ordre des convenances, le geôlier doit attendre qu'on le fasse avertir.

SCÈNE VI.

ADOLPHE, DE LIMBOURG.

ADOLPHE.

Oui, Monsieur, j'aime à croire que ce n'est qu'une méprise... une erreur de nom... Et bientôt vous saurez...

DE LIMBOURG.

Non ; vous êtes bien désigné, Adolphe de Rumberg. Mais, réfléchissez, n'y a-t-il pas quelques motifs secrets?... des dettes, par exemple?

ADOLPHE.

Des dettes!... j'en ai fait beaucoup... mais je les ai toutes payées.

DE LIMBOURG.

Une affaire d'honneur?...

ADOLPHE.

Dix... Dans notre état!... Mais j'ai eu le bonheur de les terminer toutes sans mériter un reproche.

DE LIMBOURG.

C'est donc quelques parens de mauvaise humeur?

ADOLPHE.

Je viens d'hériter du dernier. Il ne pourrait y avoir qu'un oncle de ma femme... ministre estimé, respectable, et qui aurait pu... Mais c'est impossible. Il faisait grand cas de moi, c'est à lui

que je confiais mes chagrins ; il me plaignait, il m'avait même promis un ordre pour que ma chère moitié...

DE LIMBOURG.

Vous étiez mal avec Madame ?

ADOLPHE.

On n'a pas d'idée de ça.

DE LIMBOURG.

Sa figure n'est peut-être pas ?...

ADOLPHE.

La plus jolie femme de Berlin... On nous a mariés, je ne sais pourquoi ; nous nous aimions pourtant, nous nous adorions même, cela a duré six mois ; cela aurait duré toute la vie : mais bientôt je trouvai un caractère...

DE LIMBOURG.

Altier... dur ?...

ADOLPHE.

Non, non ; c'était un assez joli caractère ; mais singulier... bizarre... Et puis une humeur...

DE LIMBOURG.

Revêche... acariâtre...

ADOLPHE.

Non pas, non pas... mais maligne, pétulante... qui variait à chaque instant, et qui... lorsque je lui parlais raison...

DE LIMBOURG.

Ah ! vous lui parliez raison !

ADOLPHE, *étonné un peu.*

Quelquefois... Vous avez l'air de rire ?

DE LIMBOURG.

Je n'ai garde ; mais je pensais qu'à l'âge que vous aviez tous deux, elle trouvait peut-être extraordinaire que vous lui parlassiez raison, quand elle n'aurait voulu parler que d'amour...

ADOLPHE.

Non, Monsieur, elle ne m'aimait pas... elle ne m'écoutait pas... elle me contrariait sans cesse... Occupée, à chaque instant, de bals, de fêtes, de parure, elle me laissait souvent des jours entiers sans que je pusse la rejoindre ; elle me grondait si je parlais à une jolie femme ; elle me boudait si je la louais devant elle ; elle avait l'air d'écouter, avec plaisir, les sots propos des jeunes étourdis qui l'entouraient... Enfin, Monsieur, le croiriez-vous? elle a fini par vouloir un appartement séparé... Oui, Monsieur, séparé ; et depuis ce moment là... (Il lui parle à l'oreille.) Ce que je vous dis est l'exacte vérité...

DE LIMBOURG.

Mais voilà des choses affreuses... Dès-lors c'est une femme à ne pas regretter ; je vois qu'elle est, à la fois, coquette, méchante, et peut-être encore...

ADOLPHE.

Non : oh! non!... Il faut lui rendre justice, jamais rien dans sa conduite...

DE LIMBOURG.

A la bonne heure. Mais, malgré cela, c'est une femme avec laquelle vous ne pouvez plus vivre,

et c'est toujours un grand avantage pour vous que d'en être séparé.

ADOLPHE.

Oui, c'est même une espèce de consolation. (Riant.) Il aurait mieux valu pourtant que ce fût elle qu'on eût amenée ici.

DE LIMBOURG.

J'entends bien ; mais, consolez-vous... J'écrirai au ministre, et je lui ferai ouvrir les yeux.

ADOLPHE, avec affection.

Bien obligé!...

DE LIMBOURG.

Je ne désespère pas même que votre femme ne vienne prendre ici votre place.

ADOLPHE.

Ah! ce serait bien heureux!

DE LIMBOURG.

En attendant, vous jouirez d'une honnête liberté; le jardin est grand, les ombrages frais... Un peu de société dans l'intérieur; entre autre une très jeune, très douce personne, arrivée aujourd'hui.

ADOLPHE.

Une jeune femme, vous dites?... jolie, sans doute!...

DE LIMBOURG.

Très bonne, très sensible.

ADOLPHE.

Ah! c'est charmant cela : cette pauvre petite femme!... Un mari jaloux...

DE LIMBOURG.

Oui, quelque chose comme cela. Vous pourrez la voir... Elle va descendre.

ADOLPHE.

Tout-à-l'heure?... Je serais bien flatté de... de faire sa connaissance.

DE LIMBOURG.

Mais j'espère que vous vous conduirez avec elle... et puis, vous êtes si chagrin, si malheureux, si raisonnable...

ADOLPHE.

Oh! trop, trop pour mon âge... Elle ne descend pas. (Se remettant.) Ce n'est pas que je sois pressé...

DE LIMBOURG.

Je le vois bien; mais il faut que j'aille vaquer à mes nombreuses occupations, je vous laisse; et, si cette dame vient, vous voudrez bien, jusqu'au souper, lui tenir compagnie.

ADOLPHE.

De tout mon cœur...

SCÈNE VII.

ADOLPHE.

Une jolie femme! allons, voilà de quoi adoucir ma captivité... Je me sens disposé singulièrement à faire une passion, à filer un roman; oui, je vais devenir tout-à-fait sentimental...

RONDEAU.

Je vais la voir cette femme charmante,
Qui peut calmer tous mes chagrins;
Dont l'amitié douce, tendre, indulgente,
Va rendre encor mes jours sereins.
Il est bien heureux, cependant,
Oui, très heureux, sur ma parole,
Lorsqu'une femme nous désole,
Qu'un Dieu juste et compatissant,
Nous en envoie au même instant,
Une bonne qui nous console!
Oh! c'est touchant!
Intéressant,
Quel doux moment!...
Je vais la voir cette femme charmante, etc.

Je ferais son portrait, je crois,
Taille leste et très élégante...
L'air noble, et fier, tout à la fois,
Un esprit qui séduit, enchante...
C'est cela,
Je le sens là,
Oui, là...
(Montrant son cœur.)
Je vais la voir cette femme charmante, etc.

J'entends le bruit de sa robe... cela me fait déjà un plaisir... (Il va près de l'escalier.) Elle a le dos tourné... pas très grande... non... mais elle est bien faite... et ce bras qu'elle avance pour donner un ordre... Ce bras est très blanc... très rond... vraiment, je suis déjà si touché de ses malheurs, que j'en... mais qu'elle vienne donc, qu'elle vienne donc... La voici...

SCÈNE VIII.

ADOLPHE, CLARA.

CLARA.

Nous allons voir si ce prisonnier... Ah! ciel!...

ADOLPHE.

Est-il possible!

CLARA.

C'est lui!

ADOLPHE.

C'est elle!

CLARA.

Comment, Monsieur, c'est vous...

ADOLPHE.

Eh! mon dieu, oui, Madame.

CLARA.

Vous êtes venu ici, sans doute, pour jouir de ma douleur; pour insulter à ma peine.

ADOLPHE.

J'y viens, parce que j'y suis arrêté, et que...

CLARA, *gaîment.*

Arrêté!... Ah! contez-moi donc ça.

ADOLPHE.

Par une lettre de cachet.

CLARA.

On m'a traitée comme vous. C'est qu'on a pensé que tout devait être commun dans un bon ménage, même les lettres de cachet.

ADOLPHE, *avec humeur.*

Mais je voudrais bien savoir à qui j'ai l'obligation !...

CLARA, *sérieusement d'abord.*

Ah ! je vais vous le dire. C'est à moi, Monsieur. (*Elle rit, et lui fait la révérence.*)

ADOLPHE.

A vous ! je vous remercie...

CLARA.

Vous êtes bien honnête : pour moi, je n'ai pas besoin de vous demander quelle est l'aimable personne qui a bien voulu...

ADOLPHE.

Vous me faites rougir... Eh ! mon dieu, oui, c'est moi qui ai bien voulu vous procurer une petite surprise...

CLARA.

Vous riez !... mais savez-vous que c'est un procédé indigne...

ADOLPHE.

Vous parlez du vôtre, sans doute ?

CLARA.

Et que je suis d'une fureur... Je ne plaisante pas, Monsieur, je suis outrée ; et pour vous en donner une preuve, je vous avouerai que le seul adoucissement que je trouvais dans mon malheur, c'était de ne plus...

ADOLPHE.

De ne plus être avec moi ?

CLARA.

Pardonnez si j'en conviens, mais nous ne sommes pas ici pour nous flatter.

ADOLPHE.

Ne vous gênez pas. Ce que vous avez pensé, moi, je l'ai dit, tout en arrivant, au commandant... Ah! du moins, me suis-je écrié, je vivrai plus tranquille, je ne la verrai plus.

CLARA.

Eh bien! en deux mots, vous lui avez fait là mon éloge.

ADOLPHE.

Quand on est éloigné des personnes qu'on aime, c'est une douceur que de s'entretenir d'elles...

CLARA.

Je l'ai éprouvé... car je lui ai dit un... un bien de vous...

ADOLPHE.

J'étais entre bonnes mains... Si vous sortez d'ici, comptez-vous voir ce petit colonel?

CLARA.

Retournerez-vous chez cette femme de la cour?

ADOLPHE.

Tout aussitôt que je serai libre.

CLARA.

Je le recevrai tous les jours.

ADOLPHE.

Mais votre colonel est un imbécille.

CLARA.

Mais votre femme de la cour est une impertinente.

ADOLPHE.

J'aime beaucoup les impertinentes.

CLARA.

Moi, j'adore les imbécilles.

ADOLPHE, à part.

On ne peut pas vivre avec cette femme-là!

CLARA.

Il est tout aussi désagréable qu'à Berlin.

ADOLPHE.

Et cette femme de chambre que je ne puis souffrir...

CLARA.

Un sujet charmant!... je la garde! et votre équipage de chasse... vos vingt chevaux...

ADOLPHE.

J'en achèterai quarante.

CLARA, à part.

Qu'il est maussade!

ADOLPHE, à part.

Quelle est contrariante! laissons-la.

CLARA.

Sortons!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, GASPARD.

GASPARD, lui barrant le chemin.

On ne sort pas.

CLARA.

Quelle horrible figure! Comment! on ne peut pas monter chez soi?

GASPARD.

Ce n'est pas l'heure.

ADOLPHE.

Mais, monsieur le geôlier, je puis bien...

GASPARD.

Je ne répète pas. Vous resterez ici jusqu'à ce que monsieur le commandant...

CLARA, pleurant de dépit.

Il est bien cruel de ne pouvoir...

ADOLPHE, à part.

C'est pour m'achever... (Haut.) Allons, allons, je parie que vous n'êtes pas si méchant que vous le paraissez.

GASPARD, à part.

On dirait qu'il me connaît...

ADOLPHE.

Et vous me permettrez de retourner...

(Il tire sa bourse.)

GASPARD.

Incorruptible.

CLARA, d'un ton carressant.

Je vous prierai... tant, que vous me laisserez...

GASPARD.

Inexorable.

ADOLPHE.

Il n'y a donc rien à faire avec vous?

GASPARD.

Que m'obéir... et me haïr... si ça peut vous amuser...

ADOLPHE.

Je vous remercie de la permission ; j'en userai.

CLARA.

Ce qu'il y a de bon, c'est que je ne me le suis pas fait dire, moi ; dès que j'ai vu Monsieur...

GASPARD.

Tant mieux.

ADOLPHE.

Monsieur le geôlier?...

GASPARD.

Je ne réponds plus.

CLARA.

Au moins nous gagnerons ça.

GASPARD.

Et je retourne à mon poste.

ADOLPHE.

Le voilà qui devient aimable ; il s'en va... Le détestable personnage!...

SCÈNE X.

ADOLPHE, CLARA.

ADOLPHE.

Eh bien! c'est agréable, nous voilà forcés de rester...

CLARA.

Cela vous contrarie!... (Riant.) C'est ce qui me console.

ADOLPHE.

Quel caractère!

CLARA, contrefaisant Gaspard, d'une grosse voix.

Je ne réponds plus.

ADOLPHE.

Comment peut-on supporter?...

CLARA, de même.

Et je retourne à mon poste. (Elle va près de sa harpe, à un des bouts de la chambre.)

ADOLPHE, de l'autre.

Heureusement, j'ai un livre.

CLARA, ouvrant les crochets de l'étui.

Voilà une belle occasion pour devenir savant... vous êtes jeune, et vous avez bien des choses à apprendre.

ADOLPHE.

Ce ne sera pas vous...

CLARA.

Écoutez donc... si je voulais en prendre la peine... (Riant.) Ah! bon, j'ai perdu la clef...

ADOLPHE.

Quand on a une bonne tête...

CLARA.

Ah! ne parlons pas de tête, Monsieur... car, sans compliment, ce n'est pas ici que j'en trouverai une meilleure que la mienne. — Ah! voilà une chanson nouvelle, très nouvelle, (A part.) Il n'a pas l'air d'entendre. (Haut.) qu'une femme bien affligée chantait pour se consoler des chagrins que son mari... (A part.) Il me regarde en dessous. (Haut.) lui avait causés... (A part.) Il lève la tête. (Haut.) toute sa vie. (A part.) Il a frappé du pied.

CHANSON.

D'un époux chéri, la tendresse
Rendit long-temps mes jours sereins:
Mais l'ingrat, par mille chagrins,
Aujourd'hui m'afflige et me blesse :
Hommes cruels, sans loyauté,
Ah ! que vous nous causez d'alarmes !...
Quand le meilleur, en vérité, (*bis.*)
Ne vaut pas une de nos larmes. (*bis.*)

Il écoute, car il n'a pas tourné le feuillet : continuons.

La douceur et la patience,
Un cœur sensible et généreux,
Sont les dons que reçut des dieux
Un sexe faible, sans défense ;
A vous, Messieurs, assurément,
La raison échut en partage...
C'est, sans doute, un bien beau présent,
Si vous vouliez en faire usage.

ADOLPHE, blessé, sans lever les yeux de dessus son livre.

Vous verrez qu'il n'y a pas un mari...

CLARA.

Pas un!... Je n'excepte personne.

ADOLPHE.

C'est honnête.

CLARA.

Et vrai.

ADOLPHE.

Lisons.

CLARA.

Chantons. (D'un air sérieux.) Ah, mon dieu! est-ce que je l'aurais offensé?... réparons ma faute.

On pardonne à l'amour, à l'âge,
Et la malice et la gaîté;
Mais il faut plus de gravité
Dans les saints nœuds du mariage.
Le cœur contrit et repentant,
Je veux vous obéir, vous plaire...
(Elle s'approche. Adolphe tourne un peu la tête de son côté.)
Ordonnez donc, et dans l'instant
(Changeant de ton.)
Je fais, Monsieur, tout le contraire.

ADOLPHE, à part.

C'est trop fort... (Haut.) Madame... non. (A lui-même.) Ne lui donnons pas la satisfaction de voir combien elle m'a piqué.

CLARA.

J'ai cru que vous m'aviez appelée.

ADOLPHE.

Non, Madame... je lis... Mais je remarquais seulement que vous aviez cessé de chanter...

CLARA, souriant, et comme flattée.

Et cela vous faisait...

ADOLPHE.

Oui, cela me faisait espérer... que je pourrais continuer plus tranquillement ma lecture. (Il tourne les feuillets sans lire, mais avec affectation.)

CLARA.

C'est très galant.

ADOLPHE.

C'est... c'est... Mais enfin, Madame, je voudrais bien savoir comment vous vous y êtes prise pour obtenir l'ordre qui m'a...

CLARA.

Je voudrais bien, à mon tour, Monsieur, connaître le moyen dont vous vous êtes servi...

ADOLPHE.

Un... très simple ; j'ai été trouver mon oncle...

CLARA.

C'est à lui que je me suis adressée...

ADOLPHE.

Nous sommes si loin, qu'il faut crier...

CLARA.

Eh bien !... approchez-vous.

ADOLPHE.

Vous avez raison... Vous disiez donc...

CLARA.

Ah !... vous avez repris vos cheveux ?...

ADOLPHE.

Oui ; trouvez-vous que cela m'aille ?...

CLARA.

Beaucoup mieux.

ADOLPHE.

Ce chapeau vous sied aussi à ravir...

CLARA.

Vraiment !... Vous avez donc été chez mon oncle ? Et vous lui avez dit ?...

ADOLPHE.

Un mal horrible de vous...

CLARA.

Que vous ne pensiez pas ?

ADOLPHE.

Pardonnez-moi, je ne mens jamais... Et vous, que lui avez-vous dit sur mon compte ?

CLARA.

Que vous étiez un homme détestable... qui faisiez le malheur de ma vie.

ADOLPHE.

Vous exagériez.

CLARA.

Au contraire, je suis aussi franche que vous, comme vous voyez ; j'ai même été jusqu'à l'assurer (j'étais furieuse ce jour-là), que je ressentais pour vous une haine...

ADOLPHE.

Haine !... c'est fort !... Moi, je n'ai parlé que d'antipathie.

CLARA.

Et cela n'a pas changé ?

ADOLPHE.

Voilà ce qu'il y a de bon.

CLARA.

Adieu, Monsieur.

ADOLPHE.

Adieu, Madame... Avec tout cela, nous voilà condamnés à nous voir tous les jours !....

CLARA.

Hélas ! oui...

ADOLPHE.

Et cela peut durer...

CLARA.

Toute la vie.

ADOLPHE.

Ainsi, quand nous irions nous quereller.

CLARA.

Cela ne servirait qu'à rendre notre sort plus triste.

ADOLPHE.

Je le sens bien... Nous pourrons... vivre... politiquement.

CLARA.

Oui, politiquement.

ADOLPHE.

Nous nous verrons...

CLARA.

Rarement... aux momens des repas.

ADOLPHE.

A la promenade.

CLARA.

Encore!... mais rien de plus... Bonjour... bonsoir...

ADOLPHE.

Sans doute... Seulement, si vous étiez indisposée...

CLARA.

Ah! oui, s'il vous arrivait quelque chose de fâcheux...

ADOLPHE.

Alors...

CLARA.

Alors...

ADOLPHE.

On se rapproche...

CLARA.

On ne se quitte pas...

ADOLPHE.

On se raconte ses maux.

CLARA.

On les adoucit... Mais... voilà tout, et on en reste là...

ADOLPHE.

Oui, on en reste là... C'est dommage pourtant... Au fait, on est libre, et on ne peut pas forcer les gens à vous aimer malgré eux.

CLARA.

C'est convenu. Ainsi, Monsieur...

ADOLPHE.

Ainsi, Madame.

DUO.

ADOLPHE.

Jamais d'amour;

CLARA.

Jamais d'amour.

ADOLPHE.

Je l'ai juré!

CLARA.

Je le jure à mon tour :

TOUS DEUX.

Jamais, jamais d'amour.

ADOLPHE.

Des égards, de la complaisance.

CLARA.

Des égards, de la complaisance.

ADOLPHE.

Quelquefois de la confiance.

CLARA,

Quelquefois de la confiance.

ADOLPHE.

Que l'on doit payer de retour...

CLARA.

Que l'on doit payer de retour...

TOUS DEUX.

Je signe le traité, je le signe d'avance.

ADOLPHE.

Un baiser.

CLARA.

Hein, Monsieur.

ADOLPHE.

Sur la main seulement!

C'est preuve... de respect.

CLARA.

Ou bien d'indifférence.

ADOLPHE.

De respect... d'amitié.

CLARA, retirant sa main.

Doucement, doucement;
Dans nos projets plus de persévérance.
Jamais d'amour.

ADOLPHE.

Jamais d'amour.

CLARA.

Vous l'avez dit, je le dis à mon tour.

ADOLPHE.

Et quoi! jamais d'amour!

ENSEMBLE.

Mon cœur est agité,
Quel moment! que de charmes!
Sans une juste fierté,
D'honneur, je serais tenté
De lui rendre les armes.

CLARA.

Son cœur est agité,
Quel moment! que de charmes!
Sans une juste fierté,
D'honneur, on serait tenté
De lui rendre les armes.

ADOLPHE.

J'ai vraiment du plaisir à causer avec toi.

CLARA.

Me tutoyer...

ADOLPHE.

C'est l'ancienne habitude.

CLARA.

Je te pardonne...

ADOLPHE.

Eh! mais...

Me tutoyer...

CLARA.

C'est l'ancienne habitude.

TOUS DEUX.

Mais calme-toi, je te promets
De ne te... de ne vous... de ne t... t... tutoyer jamais.
Ce sera mon unique étude,
Calme-toi, je te le promets.

ADOLPHE.

Quoi! plus d'amour!

CLARA.

C'est toi.

(A part.)

Son cœur est agité.

ENSEMBLE.

ADOLPHE.

Mon cœur est agité,
Que d'attraits! que de charmes!
Ah! faisons taire la fierté,
Que l'amour seul soit écouté,
Et rendons-lui les armes.

CLARA.

Son cœur est agité,
Que ce jour a de charmes!
L'amour seul doit être écouté,
Oui, sans une juste fierté,
Je le sens bien, je lui rendrais les armes.

ADOLPHE.

Écoute, ma chère Clara, expliquons-nous; désormais...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, DE LIMBOURG, de loin.

DE LIMBOURG, entrant au moment où Adolphe a le bras passé autour de Clara.

Je viens vous chercher... Ah! pour des gens qui

ne se sont jamais vus, vous paraissez en bonne intelligence.

CLARA.

Monsieur, apprenez la plus singulière aventure... C'est mon mari!...

ADOLPHE.

C'est ma femme!...

DE LIMBOURG.

Cessez de grâce cette plaisanterie, très déplacée dans une maison où la décence...

CLARA.

Mais c'est très vrai, Monsieur.

DE LIMBOURG.

Vous insistez, Madame... En vérité, je n'aurais pas cru qu'une personne que j'estime, que je considère... Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit tantôt de votre mari... et comment voulez-vous, au portrait que vous m'en avez fait, que je le reconnaisse dans ce jeune homme doux, aimable, honnête?... Et vous, Monsieur, la manière dont vous m'avez dépeint votre femme, peut-elle se concilier?....

CLARA.

Il est pourtant certain que c'est lui...

ADOLPHE.

Je vous jure que c'est elle...

DE LIMBOURG.

Je vois ce que c'est : vous vous êtes trouvés aimables, et vous avez imaginé que je serais assez crédule... Non, Monsieur... non, Madame... non,

non, je n'entends pas cela... et je ne souffrirai jamais que dans une maison respectable...

ADOLPHE.

Mais écoutez...

DE LIMBOURG.

Je n'écoute rien...

CLARA.

Sachez...

DE LIMBOURG.

Je sais tout...

CLARA, bas.

Ah! comme il est entêté!

ADOLPHE, à part.

Il radote... laissons-le dire.

QUATUOR.

DE LIMBOURG.

Jeunesse aveugle et souvent téméraire,
Retenez bien cet avis important :
On vit toujours vertu, décence austère,
Dans le château dont je suis commandant.

ADOLPHE ET CLARA.

Ne craignez rien, monsieur le commandant;
On retiendra cet avis important.

DE LIMBOURG.

Ici, c'est la règle ordinaire,
On se parle, mais sans mystère.

ADOLPHE ET CLARA.

Oui, l'on se parle... (Bas.) avec mystère.

DE LIMBOURG.

Le matin on se dit bonjour.

LES ÉPOUX.

Le matin on se dit bonjour.

DE LIMBOURG.

Et le soir...

LES ÉPOUX.

Le soir...

DE LIMBOURG.

Sans lumière!...

CLARA.

Sans lumière!...

DE LIMBOURG.

On vous enferme à double tour.

ADOLPHE.

Ensemble?

DE LIMBOURG.

Non, chacun dans une tour.

TOUS DEUX.

Dans une tour!

DE LIMBOURG.

Jeunesse aveugle, etc.

ADOLPHE ET CLARA se donnent la main par derrière; Adolphe baise celle de Clara. Ils se la serrent. Le commandant les observe, sans le faire apercevoir.

Nous profitons de l'avis important
Que donne ici monsieur le commandant.

ENSEMBLE.

ADOLPHE ET CLARA.

Dissimulons avec finesse,
Cachons-lui { combien il / qu'elle } m'intéresse.
Ménageons-nous avec adresse
Quelque moyen pour nous revoir.

DE LIMBOURG.

Bon! bon! je vois tout, c'est charmant.
Est-ce dépit, est-ce tendresse?
Dissimulons avec finesse;
Combattons encor leur espoir.
Pour augmenter, par cette adresse,
Le plaisir qu'ils ont de se voir.

DE LIMBOURG.

Je vous l'ai dit, toujours décence austère,
Dans le château dont je suis le commandant.

ADOLPHE ET CLARA se disent :

Vous entendez, toujours décence austère,
Dans le château dont il est commandant.

DE LIMBOURG, les suivant des yeux, et voyant qu'Adolphe veut embrasser Clara, il les prend sur le fait, et s'écrie :

Que vois-je!... ô ciel! et quelle audace!

ADOLPHE.

Eh! vous voyez que son époux l'embrasse.

DE LIMBOURG.

Oser commettre un délit aussi grand,
Dans le château dont je suis commandant.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, GASPARD, paraît avec sa hallebarde.

DE LIMBOURG, à Gaspard.

Holà! qu'on les sépare.
(A Clara.)
Et vous, qu'on m'obéisse.

LES ÉPOUX.

Quelle injustice!
Ah! quel supplice!
Vouloir séparer deux époux!

DE LIMBOURG, à Clara.

Votre conduite enfin m'éclaire,
En voyant les regards si doux...
Vous me trompiez, la chose est claire;
Vous êtes deux amans, et non pas deux époux.

ADOLPHE ET CLARA s'écrient :

Quelle injustice!
Ah! quel supplice!

DE LIMBOURG.

Sortez... rentrez chacun chez vous...

ADOLPHE.

Oui, Clara, je te reverrai.

CLARA.

Adolphe, moi, je t'écrirai

ADOLPHE.

Adieu, Clara, ma chère amie!

CLARA.

Adolphe, Adolphe, pense à moi.

ENSEMBLE.

ENSEMBLE.

Toujours à toi!
Et pour la vie!...
Adieu! adieu! pense à moi!

DE LIMBOURG.

Il l'aime, il l'aime, sur ma foi,
Et Clara, Clara, s'est trahie;
Et tout va fort bien, je le voi.
Partez : (Haut.) telle est ma loi.

GASPARD.

Ils s'aiment, sur ma foi.
Tout va bien, je le voi.

ADOLPHE, furieux.

Et toi, dont l'ordre ici m'arrête, (*bis.*)
Qu'on se garde de l'offenser;
Tu m'en répondras sur ta tête.

DE LIMBOURG.

Quoi! vous osez me menacer?
(A part.)
Si j'osais, j'irais l'embrasser.

CLARA.

Adolphe, crains de l'offenser.

GASPARD, bas.

Obéissez sans balancer...

DE LIMBOURG, à part.

Si j'osais, j'irais l'embrasser...
(Haut.)
Séparez-les, qu'on m'obéisse!

ADOLPHE ET CLARA.

(Gaspard se place entre eux deux, et se laisse tromper.)

Ah! quel supplice!
Quelle injustice!

ENSEMBLE.

ADOLPHE.

Adieu, Clara, ma chère amie.

CLARA.

Adolphe, Adolphe, pense à moi.

DE LIMBOURG ET GASPARD.

Ils s'aiment, sur ma foi.

(On emmène Adolphe et Clara; ils se disent adieu de loin, et s'envoient des baisers.)

SCÈNE XIII.

GASPARD, DE LIMBOURG.

DE LIMBOURG.

Eh bien, Gaspard?

GASPARD.

Eh bien, Monsieur?...

DE LIMBOURG.

Tu les as entendus?

GASPARD.

Et avec grand plaisir.

DE LIMBOURG.

Voilà bien le cœur humain! il suffit qu'on veuille les séparer, pour qu'ils meurent d'envie d'être ensemble.

GASPARD.

Oui; mais ce sentiment sera-t-il durable? N'est-ce pas l'effet de la contrariété?...

DE LIMBOURG.

C'est ce qu'il est important de savoir... Je leur

prépare une épreuve qui doit me convaincre si c'est une sensibilité réelle, une véritable tendresse qui les inspire en ce moment...

GASPARD.

Ça y ressemble bien, toujours.

DE LIMBOURG.

Je le pense aussi, mon cher Gaspard; je les ai pénétrés; il sont bons, sensibles. La tête a eu tort, j'attaquerai le cœur, et je verrai s'il saura m'entendre. Je présume que bientôt Clara tentera de te parler.

GASPARD.

De me séduire, peut-être?

DE LIMBOURG.

Je te permets de te laisser séduire, mais peu à peu, sans que cela nuise au projet.

GASPARD.

Sans doute, Adolphe, de son côté, ne manquera pas de vouloir me corrompre.

DE LIMBOURG.

Eh bien! tu te laisseras corrompre par Adolphe, mais en observant de ne les réunir que lorsque je...

GASPARD.

J'entends. (Bas.) La voilà! la voilà près de la porte; elle n'ose pas entrer; elle me fait signe; elle est toute tremblante...

DE LIMBOURG, bas.

Je me retire. (Haut, d'une voix terrible.) Vous m'entendez, Hac-ting-tir-koff; pas la moindre communication entre les deux prisonniers, pas la moindre communication.

SCÈNE XIV.

CLARA, GASPARD.

CLARA, qui l'a entendu.

Le barbare. (A Gaspard) J'ai trouvé le moyen de m'échapper de ma chambre.

GASPARD, à part.

Je le crois bien ; on avait laissé la porte ouverte tout exprès.

CLARA.

Monsieur le geôlier, de grâce, ne me refusez pas ; voici une bague...

GASPARD.

Une bague...

CLARA.

C'est une bien légère marque de ma reconnaissance... Écoutez-moi, mon cher ami, vous pouvez me rendre un service essentiel... Ce jeune homme, il est bien à plaindre, et je vous assure qu'il mérite qu'on s'intéresse à lui... Il faut absolument... je vous en aurai la plus grande obligation, si vous vouliez lui remettre une lettre.

GASPARD.

Une lettre !... une lettre !...

CLARA.

Un petit billet tout ouvert.

GASPARD.

Dès que ce n'est qu'un petit billet... tout ouvert... Mais si pourtant cela allait me compromettre...

CLARA.

On ne saura jamais... prenez donc... prenez (Elle lui présente la bague et la lettre.)

GASPARD, tenant les deux objets.

Non... tout bien considéré, je ne garde que la... (Il regarde la bague.)

CLARA, à part.

O ciel!... il me refuse!

GASPARD, s'amusant.

Que la lettre... et je vous rends la bague.

CLARA.

Quoi! vous ne voulez!...

GASPARD.

Que vous rendre service, et c'est là ce qui... (A part, riant.) Je crois que j'oublie le rôle; je redeviens Gaspard sans m'en apercevoir, remettons-nous. (Haut.) Allons, je veux bien porter le billet, parce que je crois qu'il ne renferme rien contre la sûreté de l'État... Allez donc, il sera remis.

CLARA.

Ah! Monsieur le geôlier... croyez qu'un jour... Je ne puis pas le voir... n'est-ce pas?

GASPARD.

Impossible! remontez.

CLARA.

Oui, Monsieur; oui, Monsieur. (Elle va derriere lui, vers la tourelle où est son mari.)

GASPARD.

Où allez-vous donc?

CLARA.

Chez... chez moi, Monsieur.

GASPARD.

De ce côté?

CLARA.

J'allais chez celui que j'ai repoussé tant de fois... et que je voudrais revoir aujourd'hui... dût-il m'en coûter la vie.

GASPARD.

Bah! bah!

CLARA.

Vous ne me croyez pas? mais voyez mon trouble, mes pleurs.

GASPARD.

Tout ça, tout ça... Partez.

CLARA.

De grâce, n'oubliez pas ma petite lettre.

GASPARD.

Ah! quand j'ai promis...

CLARA.

Ne vous fâchez pas, mon bon petit Monsieur le geôlier, ne vous fâchez pas; mais tout de suite, je vous en conjure. (A part.) Il aura ma lettre; je suis plus tranquille.

SCÈNE XV.

GASPARD.

Comme elle est gentille! Voici l'autre dans l'escalier... Comme il descend vite!... il saute les marches quatre à quatre.

SCÈNE XVI.

GASPARD, ADOLPHE.

ADOLPHE, à part.

Il est seul!... bon... (A Gaspard.) Mon ami!... je ne puis pas rester là-haut d'abord; sa fenêtre est du côté opposé à la mienne; je viens de monter sur le toît, pour tâcher seulement de l'apercevoir... Impossible... dans la même tour du moins... c'est tout ce que je vous demande.

GASPARD, pendant qu'Adolphe va regarder par la fenêtre, du côté où est celle de Clara.

Le pauvre jeune homme!... monter sur le toît, risquer de se casser le cou... pour apercevoir seulement sa femme... tandis qu'à Berlin... dans la même maison... il n'avait qu'à... Ah! mon Dieu!

ADOLPHE, à part.

Je ne la vois pas. (Haut.) Eh bien! répondez donc... pouvez-vous...

GASPARD.

Patience!... avant de vous donner une autre chambre, que diriez-vous... (Il regarde de tous côtés.) si j'avais là... Prenons garde... un petit billet...

ADOLPHE.

D'elle!... ah!... mon ami! mon sauveur... donne... donne...

GASPARD.

Doucement, je serais perdu si monsieur le commandant...

ADOLPHE.

Ne crains rien... (Il prend la lettre, et lit.)

« Cher Adolphe,

» J'ai été singulièrement sensible à l'intérêt que vous venez de me témoigner...

— C'était si naturel.

» Il m'a fait sentir plus vivement mes torts en-
» vers vous...

» J'ose espérer qu'un jour je pourrai les répa-
» rer...

— Cette pauvre petite!...

» Je pourrai les réparer... Je crains bien de
» n'en avoir de long-temps l'occasion...

— Je le crains bien aussi!...

» Croyez que ma tête seule...

— Eh! c'est la mienne! c'est la mienne!...

» a été coupable, et que mon cœur... »

— Le mien est gonflé... J'étouffe! je ne puis plus lire... il m'est impossible d'achever. (Il baise la lettre, et la met dans son sein.) Je la relirai cent fois, quand je serai là-haut. Mon ami, ce que vous avez déjà fait pour moi m'autorise... Mon ami, je vais devenir fou, furieux, capable de tout... Il faut la sauver de cette prison, me réunir à elle... Cent mille francs, si vous m'aidez dans ce projet.

GASPARD.

Cent mille francs!... Ah!...

ADOLPHE.

Deux cents! si vous voulez, et je signe.

GASPARD.

Mais mon devoir... la punition... si on découvre...

ADOLPHE.

Vous viendrez avec nous; vous ne nous quitterez jamais.

GASPARD.

Ma conscience.... car enfin, c'est une femme mariée.

ADOLPHE.

A moi!

GASPARD, continuant, sans l'écouter en apparence.

Son mari, je l'avoue, est un jeune insensé... qui s'est conduit assez mal... Mais...

ADOLPHE.

Eh! c'est moi! moi... moi, qui la rendais malheureuse, et qui veux désormais consacrer mes jours à son bonheur.

GASPARD.

C'est votre femme! est-ce bien sûr?

ADOLPHE.

J'en atteste le ciel... Promettez-moi donc... vous êtes ému!...

GASPARD, feignant d'être touché, et s'amusant.

Non, non, Monsieur...

ADOLPHE.

Vous vous attendrissez!...

GASPARD, se retournant pour rire.

Ça... ça n'est pas vrai.

ADOLPHE.

Vous versez des larmes...

GASPARD, à part, et riant.

Je ne croyais pas si bien faire.

ADOLPHE.

Eh bien!...

GASPARD.

Eh bien! il faut en convenir, je ne puis vous résister, et je risquerai tout pour vous servir.

ADOLPHE, l'embrassant.

Ah! mon cher ami!...

GASPARD.

Écoutez-moi;... mais voyons avant...

ADOLPHE. (Il regarde de tous côtés.)

Oui, voyons... personne.

GASPARD.

Il n'y a donc d'autre moyen pour vous sauver, que cette fenêtre qui donne sur les fossés, et qui est à peu près à vingt pieds du sol.

ADOLPHE.

Je les sauterai.

GASPARD.

Oui; mais ni elle, ni moi, nous ne les sauterons pas...

ADOLPHE.

C'est vrai! comment donc faire?

GASPARD.

Il faut une longue échelle... j'en ai une là... nous descendrons, et nous arriverons au parapet.

ADOLPHE.

Nous voilà au parapet!

GASPARD.

Nous ne sommes pas encore au parapet, mais

nous y serons ;... nous trouverons alors une petite porte secrète... j'en ai la clef...

ADOLPHE.

Nous ouvrons la porte secrète.

GASPARD.

Il y a là trois sentinelles.

ADOLPHE.

Nous les tuons.

GASPARD.

Non, non... nous ne les tuons pas. . .

ADOLPHE.

Eh bien ! nous ne les tuons pas. . .

GASPARD.

Mais nous les payons bien.

ADOLPHE.

Tout ce qu'ils demanderont.

GASPARD.

Je vous mène chez mon fils ; des chevaux sont préparés, un pour vous deux, l'autre pour moi, et nous voilà...

ADOLPHE.

En Espagne.

GASPARD.

En Espagne !... Alors, nous sommes en sûreté. Ne perdons pas un instant... La nuit commence à être noire, tous les prisonniers doivent être retirés.

ADOLPHE.

Et Clara.

GASPARD.

Je vais la chercher... restez là. . .

ENSEMBLE.

ADOLPHE.

Oui, mon ami, je reste là.

GASPARD.

Point de bruit, le plus grand silence.

ADOLPHE.

Point de bruit, le plus grand silence.

GASPARD.

N'allez pas faire d'imprudence.

ADOLPHE.

Comment peux-tu craindre cela?
L'amour répond de ma prudence.

GASPARD.

L'amour... Eh! restez toujours là.

ADOLPHE.

Je reste là.
Comme mon cœur bat et palpite
En ce moment cruel et doux!
O nuit! protège notre fuite;
Amour, daigne veiller sur nous.

GASPARD.

Vous êtes là... bon, point de bruit;
A l'instant même elle me suit.

SCÈNE XVII.

ADOLPHE, GASPARD, CLARA, coiffée comme quelqu'un qui allait se coucher, et qui avait commencé à faire sa toilette de nuit; une petite cassette sous le bras, et un bougeoir à la main.

CLARA, s'arrêtant à l'entrée de la salle.

Comme mon cœur bat et palpite.
En ce moment cruel et doux!

ADOLPHE va à elle, la rassure et chante.

Comme mon cœur bat et palpite.

(Elle tombe dans les bras d'Adolphe.)

GASPARD.

Allons, il faut porter l'échelle;
Elle est là...

ADOLPHE, jetant sa redingotte et restant en veste.

Je vais la placer.

CLARA.

Prends bien garde de te blesser.

GASPARD.

Je ferai sentinelle.

(Adolphe revient, portant une longue échelle.)

ADOLPHE.

Ne crains rien.

GASPARD.

Eh bien! va-t-elle?

ADOLPHE.

Très bien.

GASPARD.

C'est qu'en bas le fossé!...
A dix pieds d'eau!...

ADOLPHE.

Que nous importe?

GASPARD.

Et si l'on était renversé...

ADOLPHE.

Dans mes bras, c'est moi qui la porte.

GASPARD.

On aurait tout le corps brisé.

(Voyant la cassette que tient Clara.)

Qu'est-ce ceci?

CLARA.

Des diamans pour vivre
En pays étranger où vous allez nous suivre.

GASPARD.

Et les cartons?

CLARA.

Plus jamais, plus jamais,
Mon amour, mes vertus, pareront seuls mes traits.

GASPARD, à part.

Oh! pour le coup, elle est guérie.

ADOLPHE.

Ah! je l'adore, et pour la vie.

(A Clara, en lui offrant sa redingotte, qui est sur un fauteuil.)

Mets cet habit, car il fait froid.

CLARA.

Froid... près de toi!

(Montrant Gaspard.)

Au plus âgé... c'est lui qui doit...

(Elle met la redingotte sur le corps de Gaspard, qui se laisse faire avec attendrissement.)

Attendez, que je la boutonne.

GASPARD.	ADOLPHE.
Soins touchans!	Ah! comme elle est bonne!...

CLARA, se méprenant sur ce qu'éprouve Gaspard.

J'avais raison... Comme il frissonne!

GASPARD.

Non, je pleure... Oui, je frissonne.
Partons à présent.

ADOLPHE descend le premier.

M'y voici.
A toi... la main... bon!... le pied par ici.

(Il lui pose un pied sur le premier échelon, et là, tous reprennent le premier motif.)

ENSEMBLE.

(Adolphe est sur l'échelle, Clara prête à y monter, et Gaspard en avant.)

ENSEMBLE.

ADOLPHE ET CLARA.

Comme mon cœur bat et palpite
En ce moment cruel et doux!
O nuit! protège notre fuite;
Amour, daigne veiller sur nous.

GASPARD.

Mon cœur aussi bat et palpite;
Mais vraiment ce n'est pas de peur!
O nuit! que l'instant de leur fuite
Soit le signal de leur bonheur?

(On entend un coup de canon.)

GASPARD, feignant.

O ciel! tout est découvert! l'alarme est donnée, les sentinelles averties; nous sommes perdus, et que vais-je devenir!...

(Le tambour bat la générale.)

CLARA.

Mon ami, nous dirons que c'est nous...

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE LIMBOURG, GARDES, DOMESTIQUES avec des flambeaux.

DE LIMBOURG.

Qu'on arrête le perfide geôlier, et qu'à l'instant il soit mis aux fers...

GASPARD, feignant.

Grâce, Monsieur le commandant.

CLARA, retenant Gaspard.

C'est nous seuls... arrêtez, ou nous irons avec lui.

GASPARD, à part.

Comme elle a bon cœur!

DE LIMBOURG.

Écoutez-moi : un courrier qui vient d'arriver à l'instant, m'apprend qu'en effet vous êtes mariés...

CLARA.

Ah! vous voyez! Monsieur.

DE LIMBOURG.

Il m'annonce aussi le motif pour lequel on vous a réunis ici... Votre oncle, persuadé que vous avez tous les deux des torts...

CLARA.

J'en ai eu, cela est vrai.

ADOLPHE.

Et les miens donc? les miens?...

DE LIMBOURG.

A d'abord voulu vous en faire repentir; mais bientôt l'amitié l'emportant sur sa colère, et voulant adoucir l'ordre cruel qui vous retient prisonniers, il s'est décidé à ne punir que l'un de vous deux...

ADOLPHE.

C'est moi...

CLARA.

Attendez, laissez finir Monsieur...

DE LIMBOURG.

Bien convaincu, de plus, que quelque chose qui arrive, vous ne pouvez plus être heureux ensemble.

CLARA.

Ah! par exemple... cela...

ADOLPHE.

Attendez, laissez finir Monsieur...

DE LIMBOURG.

Il m'envoie un acte de séparation... et le premier qui prouvera sa docilité, en le signant, sera libre sur-le-champ...

ADOLPHE.

Une séparation! jamais!... rien au monde ne m'y fera consentir. .

CLARA.

Ni moi... jamais.

ADOLPHE.

Cependant, s'il n'y a que ce seul moyen pour rendre à la société... à sa famille... au bonheur une femme jeune et sensible ; si par-là je l'arrache à une existence affreuse, à un séjour horrible... qui peut-être lui coûterait la vie... alors... je consens à tout, je veux bien qu'elle signe... je l'ordonne même ; mais que sur-le-champ elle soit mise en liberté.

CLARA.

Non, Monsieur, non, Monsieur... je ne signerai point... je ne signerai point... et vous devez bien penser, mon ami, que si je refuse ce n'est pas pour vous désobéir ;... mais, soyez raisonnable, Adolphe... à votre âge... dans la carrière militaire, pouvant vous distinguer, mériter l'estime de vos supérieurs, de tout ce qui vous entoure... Pourrais-je vous voir consentir à perdre ici votre jeunesse et votre réputation? Non, signez et partez... pensez seulement quelquefois à votre Clara,

qui, dans sa retraite, apprendra, comptera vos succès, et se dira, pour se consoler, que vous êtes heureux et que vous l'aimez encore... Partez donc, je ne vous l'ordonne pas, moi... mais je vous en prie à genoux.

ADOLPHE.

Non, non, c'est impossible, je ne signerai pas.

CLARA.

Si, si... il le faut.

ADOLPHE.

Pars, pars, ma bonne amie...

CLARA.

Je ne veux pas, je ne veux pas, mon bon ami...

ADOLPHE.

Eh bien! écoute... oui... tes yeux... les miens... tu m'entends... Clara.

CLARA.

Adolphe!

ADOLPHE.

Point de séparation; jamais de séparation! ici... tous les deux... et pour la vie...

(Il déchire l'acte.)

CLARA, déchirant aussi.

Ici... tous les deux... et pour la vie!

ADOLPHE, donnant l'acte déchiré.

Tenez, Monsieur... vous pouvez à présent envoyer au ministre notre réponse.

DE LIMBOURG, enchanté.

Que je suis ému!... (Haut.) Comment! vous aimez mieux rester ensemble dans une prison...

ADOLPHE.

Ce sera désormais le temple du bonheur. Nous ne vivrons plus que pour nous...

CLARA.

Nous dirons adieu au monde, à ses vains plaisirs.

ADOLPHE.

L'amour... l'amitié... car, vous nous aimerez, j'en suis sûr... (Montrant Gaspard.) la reconnaissance... (vous nous accorderez la grâce de ce brave garçon) vont à jamais embellir cet asile : félicitez-nous, ce n'est que de ce moment que nous sommes heureux.

DE LIMBOURG, avec tendresse.

Eh! trop cruels... trop aimables enfans! Comment! ce n'est que dans cette triste retraite que vous vous apercevez combien vous étiez nécessaires au bonheur l'un de l'autre; tandis que, dans la capitale, libres de vous aimer, de vous le dire, vous empoisonniez mutuellement vos jours par des querelles.

CLARA.

Oh! nous n'en aurons plus, soyez-en sûr.

(Elle embrasse Adolphe.)

DE LIMBOURG, avec bonté.

Je le crois, je le crois; d'après cela, je ne vois nul inconvénient que vous ne retourniez à Berlin.

ADOLPHE, étonné.

Comment!

CLARA.

xpliquez-vous!

DE LIMBOURG.

Eh! oui, vous êtes libres tous deux, vous l'avez toujours été; ce n'est qu'une leçon que la plus tendre amitié a voulu vous donner, et dont vous

saurez profiter. Cette forteresse n'est que le vieux château de Limbourg, de l'ancien ami de votre oncle; ce terrible geôlier... le brave Gaspard... mon garde-chasse, les sentinelles, mes domestiques...

ADOLPHE.

Ah, mon amie! quelle obligation nous avons à ce brave officier!

CLARA.

Sans doute!... ah! mon oncle, quel tour!... revenus à Berlin, nous l'en remercierons, nous fuirons les perfides conseils...

ADOLPHE.

Ces sociétés dangereuses.

CLARA.

Surtout, mon ami, n'oublions jamais le château de Limbourg.

DE LIMBOURG.

Si vous croyez me devoir quelque reconnaissance, revenez tous les ans, à pareil jour, fêter avec moi la délivrance de nos deux aimables prisonniers.

CHŒUR.

Que l'amour et que la gaîté
Règnent dans { votre / notre } heureux ménage,
Et { vous aurez / nous aurons } bien profité
De la leçon et du voyage!

L'IRATO,

OU

L'EMPORTÉ,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 18 FÉVRIER 1801.

(Musique de MÉHUL.)

PERSONNAGES.

PANDOLPHE, vieillard colère, emporté.

LYSANDRE, son neveu, caractère opposé.

ISABELLE, sa nièce, et amante de Lysandre.

NÉRINE, suivante d'Isabelle.

SCAPIN, valet de Lysandre.

LE DOCTEUR BALOUARD, ancien précepteur de Lysandre, et ami de Pandolphe.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

VOISINS ET VOISINES.

La scène se passe dans la maison de campagne de Pandolphe, près de Florence.

Le théâtre représente un jardin et un des côtés de la maison de Pandolphe, avec une fenêtre donnant sur le jardin.

L'IRATO,

OU

L'EMPORTÉ.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYSANDRE, SCAPIN.

(Tous deux entrent en rêvant, et marchent pendant la ritournelle de l'air.)

SCAPIN.

AIR.

Promenerons-nous bien long-temps?
Monsieur!... au moins une parole :
A Scapin contez vos tourmens;
Parler de ses maux en console :
Il vous écoutera,
Vous plaindra,
Gémira,
Pestera,
Jurera...
Et, s'il vous prenait quelqu'envie,
De terminer le cours de votre vie,
A temps il vous arrêtera.
Hein? quoi? rien, votre cœur soupire,
Le mien répond par un soupir...
Promenons-nous donc sans rien dire,
Puisque telle est votre plaisir,
Promenons-nous donc sans rien dire,
Puisque tel est votre bon plaisir.
(Gaîment.)
Promenons-nous donc,
Promenons-nous donc...

LYSANDRE, *noblement et en charge.*

Assez.

SCAPIN.

Votre oncle, le seigneur Pandolphe, vous a envoyé chercher.

LYSANDRE.

Je le sais.

SCAPIN.

Et vous savez aussi que lorsqu'on le fait attendre...

LYSANDRE.

Il attend?

SCAPIN.

C'est incontestable. Mais il peut aussi, dans son impatience, nous...

LYSANDRE.

Ah! de grâce, Scapin, respecte ma douleur! tu la connais, tu la sens, tu la partages! Vingt fois nous en avons pleuré ensemble, et si tu n'as rien de mieux à faire en ce moment, nous confondrons encore nos larmes.

SCAPIN, *tirant son mouchoir.*

Ah, Monsieur! si cela peut vous faire plaisir; me voilà tout prêt, et vous pouvez commencer.

LYSANDRE, *après l'avoir regardé en soupirant.*

Est-il un mortel plus malheureux que moi!

SCAPIN.

Je ne vous ai jamais dit le contraire.

LYSANDRE.

D'abord un oncle qui m'aime, que j'aime!...

SCAPIN.

Que nous aimons!

LYSANDRE.

Mais dont le caractère, bizarre, colère, emporté!...

SCAPIN.

Contraste merveilleusement avec votre calme, votre sang-froid imperturbable.

LYSANDRE.

Qui, à la moindre contrariété, peste, gronde, jure, bat...

SCAPIN.

Il dit que cela est nécessaire à sa santé.

LYSANDRE.

Ah! mon cher Scapin, puisses-tu souvent contribuer à prolonger ses jours!

SCAPIN.

Je vous remercie de la préférence!

LYSANDRE, *reprenant le ton noble.*

De plus, ma maîtresse... la charmante Isabelle...

SCAPIN.

Nous y voilà!

LYSANDRE.

Depuis un mois, je n'ai reçu aucune nouvelle de cette tendre amante.

SCAPIN.

Et un mois, c'est un siècle pour des cœurs tels que les nôtres!

LYSANDRE.

Dans le fond de l'Italie! s'il lui était arrivé quelque malheur! elle était sans fortune!. . .

SCAPIN.

Et par conséquent sans embarras... Les filles

jolies ne manquent jamais absolument de ressources. Il y a toujours le chapitre des événemens.

LYSANDRE, avec indignation, et mettant la main sur son épée.

Scapin!

SCAPIN.

Pardon, Seigneur! Oui, je connais comme vous la vertu de la respectable Isabelle, et je sais...

LYSANDRE.

Elle n'a pas répondu à la lettre la plus passionnée, la plus...

SCAPIN.

Une lettre que j'ai mise moi-même à la poste!

LYSANDRE.

Ah, mon cher Scapin!

SCAPIN.

Ah, mon cher maître! (Voyant que son maître reste appuyé sur lui, il se dégage.) A mon tour, s'il vous plaît. En confident discret, j'ai écouté vos chagrins, qu'il me soit permis à présent d'exiger que vous entendiez le récit lamentable de mon sensible cœur. (Il recule, et marche en acteur tragique.) Ventre! tète! sang! vous souvient-il de la suivante d'Isabelle, compagne et amie de sa maîtresse, plutôt que sa femme de chambre? Elle était la dépositaire de tous ses secrets; c'est dans son sein qu'Isabelle avoua qu'elle vous aimait, et sans doute c'est dans le sein d'Isabelle que Nérine déposa ses tendres sentimens pour l'aimable Scapin. Eh bien! Seigneur, eh bien! le croirez-vous? Depuis un mois séparés, fugitifs, errans, Nérine n'a pas instruit son amant

de son sort ; son amant n'a pas reçu une seule lettre de la belle main de Nérine. Et, pourquoi n'en a-t-il pas reçu ? Pourquoi ? C'est que Nérine sait aimer et ne sait pas écrire.

LYSANDRE.

As-tu tout dit ?

SCAPIN.

Tout.

LYSANDRE.

Tant mieux ! Je reprends : Oui, divine Isabelle, vous m'aimez encore !

SCAPIN.

Je continue : Oui, céleste Nérine, vous... Mais pourquoi nous gêner, Monsieur ? Parlons tous les deux à-la-fois, pour qu'aucun des deux ne soit obligé d'écouter l'autre ?

LYSANDRE.

Je le veux bien. Parlons à-la-fois.

DUO.

ENSEMBLE.

Jurons de les aimer toujours ;
Promettons-leur les plus tendres amours.

LYSANDRE.

Je perdrais mille fois la vie...

SCAPIN.

Le soleil finira son cours...

ENSEMBLE.

O maîtresse chérie !
Avant que je t'oublie.

LYSANDRE.

Puisse le ciel et sa vengeance
Me poursuivre jusqu'au tombeau !

SCAPIN.

Puisse mon maître et sa prudence
Me poursuivre jusqu'au... caveau.

ENSEMBLE.

O maîtresse chérie!
Avant que je t'oublie.

LYSANDRE.

Toutes deux méritent un cœur.

SCAPIN.

C'est peu qu'un cœur!... une couronne!

LYSANDRE.

Bien plus encor!

SCAPIN.

Bien plus, Seigneur?

LYSANDRE.

Oui, bien plus.

SCAPIN.

C'est...

LYSANDRE.

Notre personne!

ENSEMBLE.

Jurons de les aimer toujours;
Promettons-leur les plus tendres amours.

Bonheur et tendresse!
Soupirs et caresse,
Transports, allégresse,
Trop heureuse ivresse,
Doux épanchemens,
Doux ravissemens!
Non, jamais sur terre,
On n'aura goûté
De félicité
Plus extraordinaire.

SCAPIN.

Mais que dites-vous du projet de votre oncle?

On assure qu'il fait venir de je ne sais où, je ne sais quelle parente de sa femme, dont nous n'avons jamais entendu parler.

LYSANDRE.

Ni lui non plus!

SCAPIN.

Et pour la marier à votre ancien précepteur, le docteur Balouard, vénitien de naissance, pédant de profession, sot par nature, rampant par habitude, et qui se laisse quereller et battre, dans l'espoir de vous souffler la succession.

LYSANDRE, *prenant sa tabatière.*

Scapin, sais-tu bien que je crains qu'il n'y réussisse?

SCAPIN.

Quelle tranquillité! peut-on...

LYSANDRE, *prenant du tabac.*

Moi, tranquille! Tu t'y connais! je suis furieux!

SCAPIN.

Il y paraît!

LYSANDRE, *froidement, et tirant sa montre.*

Mais à propos, je crois me rappeler que tu m'as dit que mon cher oncle m'attendait depuis une heure... J'y cours. (*Il reste.*) Je te laisse, Scapin, rêve, imagine, trouve surtout, et souviens-toi que, dans les affaires importantes, rien n'est plus dangereux que de perdre un seul instant.

SCÈNE II.

SCAPIN.

D'après ce que vous dites, et ce que vous faites, (Riant.) je me sens tout disposé à m'asseoir, et à réfléchir tranquillement. Réfléchir, à la bonne heure, mais il faut agir aussi. Si Lysandre est chassé par Pandolphe, je suis chassé par Lysandre, moi... Non, je l'aime trop pour souffrir qu'il perde un aussi bon serviteur que Scapin. Imaginons donc quelque moyen pour me conserver à lui. Ombres de mes prédécesseurs! et vous, dieux protecteurs des Scapins, des Crispins, des Frontins, venez tous m'inspirer! Et toi...

RÉCITATIF.

Mercure! dieu chéri des fripons, des amans!
C'est un de tes sujets, c'est Scapin qui te prie!
Prête l'oreille à ses faibles accens,
Et viens échauffer son génie.

AIR.

Amour! sois de moitié;
Exauce ma prière;
De nos maux prends pitié;
Que ton flambeau m'éclaire!
Oui, fais en ce moment,
Fais passer dans mon âme
Quelque rayon brûlant
De ta céleste flamme.

RÉCITATIF.

Guidé par tes conseils, aidé de ton pouvoir,
Mon courage renaît; il redouble, il s'augmente;

Aucun danger ne m'épouvante;
Tout l'enfer conjuré ne saurait m'émouvoir.

AIR.

En vain la tempête,
La foudre en éclats,
Grondent sur ma tête,
Je ne les crains pas;
Non, je ne les crains pas.

O ciel! c'est Pandolphe! Il est dans son accès. Allons, courage! essuyons bravement le premier feu.

SCÈNE III.

SCAPIN, PANDOLPHE.

(Les domestiques fuient devant Pandolphe.)

UN DOMESTIQUE, en se sauvant.

Gare, gare! c'est lui: sauve-toi, sauvons-nous.

SCAPIN.

Non, parbleu! je veux voir l'ennemi de près.

PANDOLPHE.

Où sont-ils? où sont-ils? je monte? je descends, je cours... Je n'en trouve pas un seul dans toute la maison. (Apercevant Scapin.) Et toi, que fais-tu là? Où est ton maître? Il semble qu'il se fasse un malin plaisir d'allumer ma bile, de me désobéir dans les choses les plus simples. Pourquoi n'est-il pas venu? pourquoi ne vas-tu pas le chercher?

SCAPIN.

J'y vais, et je lui dirai que le seigneur Pandolphe, toujours aussi grâcieux qu'à son ordinaire...

PANDOLPHE, le prenant au collet.

Tu lui diras?

SCAPIN.

Je ne lui dirai pas, Monsieur, je ne lui dirai pas.

PANDOLPHE.

Drôle! risquer de me mettre de mauvaise humeur! de... (Riant.) Je ne t'en veux pas... non. Tu es un coquin, mais tu as de l'esprit au moins, et tu m'amuses.

SCAPIN.

Seigneur, je...

PANDOLPHE.

Tais-toi... Mais, enfin, où sont mes gens? Qui les empêche de venir? Ils me font sans cesse attendre.

SCAPIN.

Vous ne les avez peut-être pas appelés?

PANDOLPHE.

Je veux qu'ils devinent.

SCAPIN.

C'est différent; je cours les en prévenir.

SCÈNE IV.

PANDOLPHE.

Je n'y puis plus tenir!

AIR.

Maudites gens?
Négligens,
Insolens,

Indolens,
Fainéans :
Quelles gens!
L'un va trop vite;
L'autre est trop lent;
L'un insolent,
L'autre hypocrite;
Celui-là ment
Avec audace,
L'autre est gourmand,
Et me menace.

RÉCITATIF.

J'en mourrai, la chose est certaine;
Ils me réduisent aux abois.
Je m'éteins. Mon poulx bat à peine;
Je perds et la force et la voix.

SCÈNE V.

PANDOLPHE, LES DOMESTIQUES.

(Les domestiques arrivent doucement, et s'approchent de Pandolphe pour le secourir. Pandolphe se levant, et d'une voix terrible.)

PANDOLPHE.

Ah! vous voilà, maudites gens!
Tous indolens!
Tous négligens,
Tous fainéans!
Ah! quelles gens!
C'est trop lasser ma patience;
En vain on se répent;
Redoutez ma vengeance :
Plus de pardon, plus de clémence;
Sortez, sortez tous à l'instant.

(Tout finit à-la-fois, la voix et l'orchestre.)

PANDOLPHE, *aux domestiques qui veulent sortir.*

Où allez-vous? Restez. A-t-on tout préparé pour recevoir la jeune personne que j'attends?

TOUS, *s'empressant de répondre.*

Oui, nous avons...

PANDOLPHE.

Voulez-vous bien ne pas parler tous à-la-fois? Son appartement est-il prêt?... (*Tous se font signe de parler, aucun n'osant le faire le premier.*) Aucun ne répondra. (*A un.*) Ah! tu ris toi?... Pourquoi ris-tu? (*Il le secoue.*) Tu pleures à présent? Veux-tu bien ne pas pleurer? (*Il rit.*) Veux-tu bien ne pas rire? Et cet autre imbécille, qu'est-ce qu'il fait là, droit comme une statue? Pourquoi ne m'as-tu pas répondu?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, je...

PANDOLPHE.

Ah! tu parles actuellement, tu parles? Il est bien temps, je ne veux plus t'écouter.

LE DOMESTIQUE.

Mais...

PANDOLPHE.

Encore?

LE DOMESTIQUE.

Si...

PANDOLPHE.

Il ne finira plus, et pour ne dire que des sottises. Rentrez tous dans la maison; je me sens assez calme aujourd'hui, et je veux me tenir dans cet état de tranquillité pour recevoir cette parente qui doit... Et sortez donc, coquins; sortez tous.

SCÈNE VI.

PANDOLPHE, LE DOCTEUR.

PANDOLPHE.

J'entends... Serait-ce enfin?... Non, c'est le docteur. Ah! vous voilà; arrivez. J'ai pensé me fâcher tout-à-l'heure, mais la douceur l'a emporté.

BALOUARD.

En effet, on m'a dit que vous n'en aviez battu que deux ou trois.

PANDOLPHE.

Mais, à la première occasion, je les chasserai tous.

BALOUARD.

On ne peut mieux penser.

PANDOLPHE.

Oui, tous... excepté vous, docteur Balouard, que je veux garder. Vous êtes toujours sage, toujours raisonnable, toujours de mon avis.

BALOUARD.

Je m'en fais gloire.

PANDOLPHE.

Aussi, c'est à vous que je donne pour femme une parente de feue madame Pandolphe, une espèce de nièce qui n'a jamais entendu parler de moi, et dont je ne sais seulement pas le nom, mais à qui je laisse tout mon bien : le tout pour faire enrager mon vrai et légitime neveu. Vous savez combien je l'aimais, vous qui l'avez élevé? Je vou-

lais le marier à une femme riche, lui donner un état lucratif, le fixer près de moi... Mais non, Monsieur aime mieux, dit-il, acquérir de la gloire, cultiver les arts, faire sa cour aux belles, et tout cela d'un air si froid, si lent, si glacé! C'en est fait, je l'abandonne à son malheureux sort, et c'est vous qui serez mon neveu et mon héritier.

BALOUARD.

Ah! ah! Monsieur Pandolphe!... votre neveu! votre héritier!... Que vous êtes bon!

PANDOLPHE.

Et, qui le sait mieux que moi?

BALOUARD.

Personne, assurément.

PANDOLPHE.

Il y a pourtant des gens qui vous diront : Monsieur Pandolphe est méchant?...

BALOUARD.

Mensonge!

PANDOLPHE.

Il est colère?

BALOUARD.

Injustice!

PANDOLPHE.

Il n'aime pas le plaisir?

BALOUARD.

Calomnie!

PANDOLPHE.

Mais on n'a qu'à demander à mes amis; je ne les connais pas, moi.

BALOUARD.

Ni moi non plus.

PANDOLPHE.

Car je me suis brouillé avec tant de monde!

BALOUADD.

C'était leur faute.

PANDOLPHE.

Au fond, j'ai toujours passé pour un homme très aimable en société.

BALOUARD.

Vous en avez de beaux restes.

PANDOLPHE.

Un bout-en-train.

PANDOLPHE.

Je m'en doute!

BALOUARD.

Je chantais fort bien : Là, là, là... du creux.

BALOUARD, *touchant sa tête.*

Beaucoup de creux.

PANDOLPHE.

Je dansais... toutes les danses... excepté... le menuet. Fi des menuets! c'était trop lent, mais les gigues, les tambourins... Les femmes me craignaient, et les hommes ne pouvaient me souffrir.

BALOUARD.

Je n'en suis pas surpris.

PANDOLPHE.

Il me semble y être encore! Je prenais la danseuse par la main, là, là, là. (*Il chante, et fait danser Balouard.*) Là, là, là.

BALOUARD.

Je ne suis pas la danseuse, moi!

PANDOLPHE.

Là, là, là, vite donc! vite donc! légèrement et en mesure. Eh bien! vous êtes à bas?

BALOUARD.

Un peu.

PANDOLPHE.

Aussi, pourquoi ne vous tenez-vous pas sur vos ambes?

BALOUARD.

Je ne m'en plains pas... Ahie!

PANDOLPHE.

Je le crois bien : c'est à moi de me plaindre; parce que j'ai un instant de gaieté, ne faut-il pas que ce drôle-là la trouble en se blessant!

BALOUARD.

Monsieur Pandolphe!...

PANDOLPHE.

Un grand nigaud qui n'a pas de force!

BALOUARD.

Monsieur Pandolphe, de grâce!...

PANDOLPHE.

Un imbécille! qui mériterait qu'on lui mît des lisières!

BALOUARD.

Monsieur Pandolphe, je vous demande bien pardon de ce que vous m'avez jeté par terre.

PANDOLPHE, *s'apaisant.*

A la bonne heure! (*Il lui fait brusquement des questions.*) Tu ne t'en ressens pas, n'est-il pas vrai? Tu ne

souffres plus, tu es gai, tu es content?... Dis donc vite, dis-le donc?

BALOUARD.

Eh! oui, oui; vous le voyez bien.

PANDOLPHE.

Ah! que je suis enchanté! (Le serrant dans ses bras, et le repoussant brusquement lorsqu'il voit Lysandre.) Mais voici mon neveu; va-t-en, laisse-moi lui parler seul.

BALOUARD.

Ah! de tout mon cœur! mon cher Pandolphe, de tout mon cœur! (A part.) M'en voilà quitte pour cette fois.

SCÈNE VII.

PANDOLPHE, LYSANDRE.

PANDOLPHE.

Ah! vous voilà donc enfin, Monsieur, depuis deux heures que je vous attends!... Depuis deux mois que vous ne cessez de m'impatienter par vos refus, votre lenteur et votre prétendu sang-froid.

LYSANDRE.

Il est certain que je ne m'émeus guère.

PANDOLPHE.

Oh! nous verrons, monsieur le philosophe, comment vous allez entendre ce que j'ai à vous dire.

LYSANDRE.

Très distinctement, j'en réponds, mon cher oncle : car vous parlez fort haut.

PANDOLPHE.

Je vous déshérite... Eh bien?

LYSANDRE.

Je ne remue pas.

PANDOLPHE.

Vous n'aurez pas un sou... Eh bien?

LYSANDRE.

Je ne change pas de visage.

PANDOLPHE.

Vous sortirez de ma maison... Eh bien?

LYSANDRE.

Je ne fais pas un signe de dépit.

PANDOLPHE.

Tu ne te fâcheras donc pas?

LYSANDRE.

Jamais.

PANDOLPHE.

Eh bien! je me fâche, moi.

LYSANDRE.

Je le vois.

PANDOLPHE.

Tu crois que je badine : mais apprends que je fais venir une parente de ma femme, et que je la donne au docteur ; et... et... que fais-tu là, avec tes deux yeux ouverts?

LYSANDRE.

C'est assez mon usage lorsque je veux voir.

PANDOLPHE.

Et que veux-tu voir, dis?

LYSANDRE.

Je veux voir jusqu'à quel point l'emportement peut changer une belle figure.

PANDOLPHE.

Qui t'a dit que j'étais emporté ?

LYSANDRE.

Parbleu ! en ce cas-là, vous joueriez donc bien, supérieurement bien la comédie... les rôles de fureur, par exemple... les pères impatiens, les oncles colères... vous seriez impayable !

PANDOLPHE.

Comment, scélérat !

LYSANDRE.

De mieux en mieux ! Tenez, qui dans ce moment ne croirait pas que vous êtes furieux ?

PANDOLPHE.

Mais je le suis en effet, coquin !

LYSANDRE.

C'est-à-dire que vous feignez de l'être... Oh ! ma foi, vous jouez à ravir !... Ce froncement de sourcil, cette bouche ouverte, ces doigts recourbés, cette jambe roidie ! En vérité, c'est à peindre.

PANDOLPHE.

Finiras-tu ?

LYSANDRE.

Et si vous voulez seulement rester un petit quart d'heure dans cette position, mon cher oncle, je ferai la plus belle étude, la plus belle tête de caractère... Eh vite !... mes crayons ! ne remuez pas, je vous en supplie ! (Il tire des tablettes et un crayon, et dessine sur ses genoux.)

PANDOLPHE.

Malheureux! ingrat! monstre!

LYSANDRE.

Ah! la belle colère! la belle colère!... Comme cela a l'air naturel!

PANDOLPHE.

Ne rentre jamais chez moi, ou je te brûlerai la cervelle.

LYSANDRE.

Oh! la belle colère! ô dieux! la belle colère! et je réussirai... (Pandolphe sort furieux.) à lui faire quitter la place; c'est tout ce que je demandais... J'entends Scapin!... oui, c'est lui-même.

SCÈNE VIII.

SCAPIN, LYSANDRE.

SCAPIN.

Tenez, voilà une lettre.

LYSANDRE, prend la lettre, et lit.

Ah, Scapin!

SCAPIN.

Ah, Monsieur!

LYSANDRE.

Cette lettre est...

SCAPIN.

D'Isabelle?

LYSANDRE.

Non, mais de la dame qui l'a élevée. Elle me mande qu'Isabelle va se rendre près de Florence, chez le mari d'une tante...

SCAPIN.

Et Nérine?

LYSANDRE.

Elle vient aussi. De plus, ma maîtresse est toujours constante.

SCAPIN.

Et Nérine?

LYSANDRE.

Elle ne m'en parle pas.

SCAPIN.

Oh! la cruelle aura trouvé quelque prince, quelque héros... quelque valet de chambre, et Scapin sera oublié!... Mais, me trompé-je? Il est trop vrai!... Ah! Monsieur! (Il lui saute au cou.) Ah! mon cher maître!

LYSANDRE.

Et qui diable te transporte ainsi?

SCAPIN.

Les voilà! les voilà! les voilà! regardez bien loin, moins loin, plus près, tout près!

LYSANDRE, lorgnant.

C'est ma chère Isabelle!... chez mon oncle! serait-ce elle qu'il destine au docteur? oh! le fait est incroyable.

SCAPIN.

Touchons, et nous croirons.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ISABELLE, NÉRINE.

ISABELLE.

C'est donc ici!... Dieux! que vois-je?

NÉRINE.

Ah ciel! est-il possible?

ISABELLE.

Vous, Lysandre?

LYSANDRE.

Vous, Isabelle?

NÉRINE.

Toi, Scapin?

SCAPIN.

Toi, Nérine?

SCAPIN, LYSANDRE.

Et comment?

ISABELLE, NÉRINE.

Et par quel hasard?

LYSANDRE.

Je suis chez mon oncle.

ISABELLE.

Je viens chez le mien.

LYSANDRE.

Quoi! vous êtes ma cousine?

ISABELLE.

Quoi! vous êtes mon cousin?

SCAPIN.

Reconnaissance! tableau touchant!

(Tous s'embrassent.)

LYSANDRE.

Mais savez-vous quel malheur vous menace?

ISABELLE.

Comment? parlez! vous me faites trembler!

LYSANDRE.

C'est un autre que moi qui doit vous...

ISABELLE.

N'achevez pas.

LYSANDRE.

Ah, ma chère Isabelle!

ISABELLE.

Ah, mon cher Lysandre!

SCAPIN.

Tendres amans!

NÉRINE.

Scapin, nous y sommes pour notre part.

SCAPIN.

A qui le dis-tu?

ISABELLE.

Et ne pouvez-vous me nommer le barbare rival!... Est-il jeune? est-il riche? est-il beau? Dites-moi son nom, son rang, son âge, son pays, ses vertus, ses défauts? Enfin, pour le haïr, il faut le connaître.

LYSANDRE.

Cela est juste, et je vais vous satisfaire. Son nom, Balouard.— Son pays, Venise.— Son état, précepteur. — Son âge, soixante ans. — Sa figure, laide. — Ses vertus, aucunes. — Ses défauts, tous! — Enfin, c'est un homme à qui l'on serait plus tenté de donner un coup de poing que de dire une politesse.

QUATUOR.

O ciel! que faire!
Je n'en sais rien.
Nous voilà bien!
Destin contraire!

SCAPIN.

Un vieillard épouseur,
Un oncle brutal et grondeur....
Voilà plus d'une affaire.

LYSANDRE.

Scapin! ton génie inventeur....

ISABELLE, lui offrant une bourse.

Et cet argent si séducteur!

NÉRINE, lui présentant sa main à baiser.

Et ce baiser qu'on t'offre pour salaire!...
Allons, Scapin, montre-nous ton esprit.

TOUS LES QUATRE.

De l'argent, un baiser!

SCAPIN, prenant la bourse et baisant la main de Nérine.

Le baiser me suffit.
Ecoutez bien, faites silence.

LES TROIS AUTRES.

Ecoutons bien, faisons silence.

SCAPIN.

Et n'allez pas perdre un seul mot.

LES TROIS AUTRES.

Et n'allons pas perdre un seul mot.

SCAPIN.

L'ordre donné, tout aussitôt
Qu'on m'obéisse en diligence!

LES TROIS AUTRES.

L'ordre donné, tout aussitôt
Qu'on obéisse en diligence!

SCAPIN.

Oui, voilà le moyen.

(Il rêve.)

Très bien, fort bien!
Ecoutez donc, faites silence.

LES TROIS AUTRES.

Ecoutons tous, faisons silence.

Eh bien!
Ce moyen?

SCAPIN.

Ce moyen...
C'est... c'est de prendre patience.

LYSANDRE, tirant son épée à moitié.

Faquin, je vais...

SCAPIN, voyant l'épée.

Le ciel m'inspire, et je commence :
D'abord dégoûter l'épouseur
D'un hymen qui paraît lui plaire...

LES TROIS AUTRES.

D'abord dégoûter l'épouseur
D'un hymen qui paraît lui plaire :
Après!...

SCAPIN.

Après?.... Contre le cher docteur,
De l'oncle exciter la colère.

LES AUTRES.

Bon! contre le cher docteur,
De l'oncle exciter la colère.
Après?...

SCAPIN.

(A Lysandre.)

Après?... Par votre sang-froid ordinaire
En imposer à sa fureur.

LES AUTRES.

Bon! par mon } sang-froid ordinaire,
Bon! par son }
En imposer à sa fureur.

(Avec impatience.)

Après?...

SCAPIN.

Après?.... Bien vite se taire.
Je crois entendre le docteur.

LES AUTRES.

Le docteur !.... Le docteur !

TOUS QUATRE.

Séparons-nous, mais espérons.

SCAPIN, les ramenant.

Avant de nous quitter, jurons....
Jurez-moi, jurez-lui, jurez-vous, jurons-nous...

NERINE.

Jurez-moi, etc.

LYSANDRE.

Jurez-vous, etc.

ISABELLE.

Jurons-nous, etc.

SCAPIN.

Que l'hymen...

LES AUTRES.

Que l'hymen...

LYSANDRE.

Ou la mort...

LES AUTRES.

Ou la mort...

SCAPIN.

Nous réunira tous.

TOUS, répètent.

Que l'hymen.... ou la mort.... nous réunira tous.
Séparons-nous, séparons-nous.

SCÈNE X.

ISABELLE, LE DOCTEUR BALOUARD.

(Le Docteur sort de la maison en lisant, et ne voit pas Isabelle.)

ISABELLE, à part.

Quoi ! c'est là celui qu'on me destine ? . . . Bon dieu ! quelle figure ! . . . Tâchons de le dégoûter de

m'épouser ; affectons une fausse simplicité. Laissons-lui croire, s'il le faut, que je suis... C'est terrible, cependant, pour une fille honnête ! Mais que ne fait-on pas pour se conserver à son amant ! à son époux ! Paraissons donc, aux yeux du docteur, ridicule, inconséquente, coupable même, et le tout par excès de vertu !

LE DOCTEUR, à part.

Une femme en ces lieux ! Quelle est gentille !... Serait-ce déjà... Je le voudrais... Elle s'avance, elle me regarde en souriant... Elle va me parler... Hon ! hon ! hon !

ISABELLE.

Mon bon Monsieur, peut-on vous prier...

BALOUARD, à part.

Me prier ! Quelle voix douce ! et quel air de modestie ! Ah ! ah ! jamais... non, jamais... je n'ai senti... Reprenons notre gravité. (Haut.) Charmante enfant, que demandez-vous ?

ISABELLE.

Mon oncle, le seigneur Pandolphe.

BALOUARD.

Votre oncle ?

ISABELLE.

Oui, Monsieur.

BALOUARD.

Vous êtes donc cette aimable personne...

ISABELLE, niaisement.

Ah, mon dieu ! oui, Monsieur.

BALOUARD.

Eh ! vous venez pour être mariée ?

ISABELLE.

Tout de suite, tout de suite! ah, mon dieu! oui, Monsieur.

BALOUARD, à part.

Comme elle est ingénue? (Haut.) Eh bien! votre oncle, mon meilleur ami, va venir; il vous attend avec impatience, il veut vous rendre bien heureuse!

ISABELLE.

Heureuse! moi, mais comme quoi? mais comment? mais par quel moyen? Hélas! ce n'est pas pour dire, mais il y a si long-temps que je cours après le bonheur, que je devrais bien l'avoir attrapé.

BALOUARD, à part.

Pauvre petite! c'est la candeur, la simplicité même! La jolie petite madame Balouard que ça fera! et que de jolis petits Balouards en procéderont, s'ils ressemblent à leur maman et à leur papa!

ISABELLE.

Je vous ennuie peut-être?

BALOUARD, lui baisant la main avec précaution.

Non, non; bien au contraire... Vous me transportez!... Parlez, je suis tout oreilles et tout yeux; contez-moi vos petites peines.

ISABELLE.

(D'abord soupirant.) Eh! eh! eh! (Changeant subitement de ton.) Monsieur, à peine avais-je quinze ans, qu'il se présenta mille amans, plus aimables les uns que les autres.

BALOUARD.

Vous vous aperceviez de cela ?

ISABELLE.

Sur-le-champ... Ah ! je n'étais pas si novice que je le paraissais !

BALOUARD.

Ah ! ah ! Eh bien ! de ces mille amans, qu'en fîtes-vous ?

ISABELLE.

J'en aimai un, et je me laissai aimer par les autres.

BALOUARD.

Vous en aimâtes un !

ISABELLE.

Ah ! mon dieu, oui, et d'une force !... Mais, Monsieur, je m'en rapporte à vous, pouvais-je faire autrement ? Sans cesse il me vantait son amour, sa fidélité, sa discrétion, et d'un air si tendre, si vrai, ah ! Un jour, entre autres, ou plutôt un soir... car il faut toujours être sincère...

BALOUARD.

Eh bien ! un soir ?

ISABELLE.

L'astre des nuits promenait son disque argenté.

BALOUARD.

Dites tout bonnement qu'il faisait clair de lune.

ISABELLE.

C'est ça, il faisait clair de lune : mon amant me proposa d'entrer avec lui dans un bosquet charmant et très solitaire.

BALOUARD.

Et très solitaire?

ISABELLE.

Je refusai.

BALOUARD.

Bon ! ça.

ISABELLE.

D'abord...

BALOUARD.

Ah!... et ensuite?

ISABELLE.

Ensuite!... Ah, Monsieur, il pleurait avec de si beaux yeux!

BALOUARD.

Et vous aimez les beaux yeux!

ISABELLE.

Prodigieusement!

BALOUARD.

Ah, mon dieu!

ISABELLE.

Il jurait qu'il allait mourir!...

BALOUARD.

Et bien! allâtes-vous dans le bosquet avec lui?

ISABELLE.

Je ne m'en souviens pas précisément; mais tout ce que je sais... c'est qu'il ne mourut pas.

BALOUARD, en colère.

C'est bien heureux! Et enfin, qu'est devenu cet amant qui pleure avec de si beaux yeux, et qui ne mourut pas?

ISABELLE.

Il est parti pour l'armée.

BALOUARD.

Le ciel soit loué! vous êtes donc libre enfin?

ISABELLE.

Ah! ah! libre!... comme ça.

BALOUARD.

Comment! comme ça... Mais votre oncle va vous marier?

ISABELLE.

Je le sais, je le sais bien; et c'est embarrassant, fort embarrassant!

BALOUARD.

Pourquoi?

ISABELLE.

C'est que je lui ai écrit à ce jeune homme si charmant, de venir me trouver; du moins si l'on est malheureux en ménage, on se voit encore avec plaisir: cela console, cela fait une petite société.

BALOUARD.

Une petite société! Ah! il vous faut une petite société?

ISABELLE.

Sans compter que si mon mari faisait le méchant, mon jeune ami prendrait ma défense, et saurait bien le...

(Elle fait le geste de battre.)

BALOUARD.

Ah! il saurait bien le... (A part.) C'est fort honnête, et tout-à-fait engageant! Adieu tous les petits Balouards! Monsieur Pandolphe, vous pouvez garder votre nièce.

ISABELLE.

Mais qu'avez-vous ? Que soupçonnez-vous ? Pourriez-vous craindre que ma vertu, mes principes, mon honneur... Ah ! si je le croyais ! si je le croyais ! Mais non, vous me rendez justice !... Et vous faites bien... Car, mon cher docteur !...

RONDEAU.

J'ai de la raison ;
J'aime la sagesse ;
Et dans la saison
D'une douce ivresse,
Je sens bien qu'il faut
Résister sans cesse ;
Car une faiblesse
Arrive sitôt !
Dans le précipice
Ouvert sous ses pas,
La pauvrette glisse
Et n'en revient pas.
Je crains de me rendre ;
Mais avec un cœur
Qu'amour fit si tendre !...
Contre un séducteur
Qui sait bien s'y prendre,
Comment se défendre ?
Ah ! mon cher docteur !
Comment se défendre ?
C'est un grand tourment.
Vous devez m'entendre !
M'entendre ! Et pourtant

J'ai de la raison, etc.

J'adore les plaisirs ;
Je suis tous mes désirs :

Je chéris la scène lyrique,
Je chante et la nuit et le jour,
Et quand je ne fais pas l'amour,
Je fais au moins de la musique.
Tantôt dans un jour de gaieté
D'un pied léger je marque la cadence;
Rien ne sied mieux à la beauté
Que les mouvemens de la danse.

J'ai de la raison, etc.

BALOUARD, à part.

Voilà une petite effrontée qui mériterait... Et moi, qui voulais l'épouser!... Oh! je vais dire à Pandolphe que jamais... Bon! le voici.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, PANDOLPHE.

PANDOLPHE.

Ah! parbleu! la voilà donc arrivée, cette nièce que j'attends, qui... Bonjour, bonjour, ma nièce, ma chère.... ma chère.... Et comment diantre te nommes-tu donc?

ISABELLE.

Isabelle!... Mais, mon cher oncle, vous paraissez en colère?

PANDOLPHE.

Pas du tout, ce n'est pas de la colère ça, ma chère amie, ce n'est pas de la colère; c'est de la joie, de la tendresse, de la sensibilité: et si je me fâchais, ce serait contre moi, de n'avoir pas deviné plutôt ton arrivée, de n'avoir pas été au-

devant... Embrasse-moi... (*Il donne un grand coup sur l'épaule du docteur.*) Et vous, docteur, que faites-vous là? Parlez-nous; allons, de la gaieté, voilà votre future! De la gaieté donc? fais ton bonheur, baise-lui la main, baise donc?... (*D'une voix terrible.*) Baise donc la main de ta petite femme! Oui, ma nièce, regardez et remerciez: voilà votre mari. (*Il fait faire une pirouette au docteur.*)

ISABELLE, *faisant l'étonnée.*

O ciel! quoi... (*Au docteur.*) C'est vous? (*Elle le retourne.*) Ah, mon cher oncle! voilà mon mari?... Oh! dès que vous l'avez choisi, je n'ai rien à répondre, j'obéirai. (*Bas au docteur.*) Ce que je vous ai dit, c'était pour plaisanter au moins, et jamais...

BALOUARD, *la repoussant.*

Laissez donc!... vous me croyez bien... (*A Pandolphe.*) Mon cher ami, Isabelle, entre nous... ne peut pas me convenir... C'est une demoiselle charmante, à la vérité, mais qui... Enfin, je ne l'épouserai pas.

PANDOLPHE.

Tu ne l'épouseras pas?

ISABELLE.

Il ne m'épousera pas.

LE DOCTEUR.

Non, je ne...

PANDOLPHE.

Voulez-vous bien vous taire tous les deux?

BALOUARD.

Si vous saviez la raison...

PANDOLPHE.

Je ne veux pas la savoir.

BALOUARD.

Vous verriez qu'il faut...

PANDOLPHE, prenant une chaise de jardin.

Que je t'assomme!

BALOUARD, en prenant une autre pour en faire un bouclier.

Isabelle...

PANDOLPHE.

Tu mens...

BALOUARD.

M'a confié sous le secret...

PANDOLPHE.

Garde-le donc.

BALOUARD.

Qu'elle avait...

PANDOLPHE.

C'est trop abuser de ma patience, et... (Il court après lui, le docteur s'enfuit, et pour l'arrêter en fuyant, jette sa chaise qui lui attrape les jambes.) Ciel! ciel! Haie! je crois que j'ai la jambe cassée!

ISABELLE.

Cela vous a-t-il fait mal?

PANDOLPHE.

Grande comme vous êtes, vous faites des questions... (De loin au docteur qui a disparu.) Et toi, je ne te le pardonnerai jamais.

ISABELLE.

Quel bonheur!

PANDOLPHE, de loin, au docteur.

Et si tu reparais ici...

ISABELLE, à part.

A merveille!

SCÈNE XII.

PANDOLPHE, ISABELLE, un DOMESTIQUE.

PANDOLPHE.

Mais l'heure s'avance; on ne songe à rien... Pourquoi ne m'a-t-on pas donné!...

ISABELLE.

Quoi donc?

PANDOLPHE.

Quoi! quoi! Il faut tout dire?

ISABELLE.

C'est le plus sûr.

PANDOLPHE.

Holà donc!

LE DOMESTIQUE, dans la maison.

On y va.

PANDOLPHE.

Je parie que tu n'as pas apporté?...

LE DOMESTIQUE, se montre, un bras encore dans la maison, et sous ce bras il tient une robe de chambre courte, et cache un bonnet de velours derrière lui.

Vous avez perdu... La voilà.

BALOUARD.

Et mon bonnet?

LE DOMESTIQUE, montrant le bonnet.

Le voici.

PANDOLPHE.

Et le dîner?

LE DOMESTIQUE ouvre la porte, et lui fait voir son dîner servi.

Sur la table.

PANDOLPHE, furieux.

Sur la... L'insolent!

LE DOMESTIQUE, à part.

Ça le pique ; il ne peut pas gronder.

PANDOLPHE.

Le coquin! (Le domestique se sauve.)

ISABELLE.

Mon oncle!

PANDOLPHE.

Le traître!

ISABELLE.

Mon cher petit oncle! il faut lui pardonner.

PANDOLPHE.

J'en pardonne comme cela tous les jours; mais c'est décidé, je les chasserai tous, et toi-même, si tu raisonnes.

ISABELLE, avec respect.

On ne peut mieux penser, et quand vous aurez renvoyé tout le monde, il faut espérer que vous ne vous fâcherez plus contre personne.

PANDOLPHE.

Taisez-vous, et rentrons.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LYSANDRE.

LYSANDRE, à part.

Voyons comment Isabelle aura pu se débarrasser?

PANDOLPHE, s'arrêtant, et trouvant Lysandre.

Ah! ah! que faites-vous là, Monsieur, s'il vous plaît?..

LYSANDRE.

J'écoute, Monsieur, s'il vous plaît.

PANDOLPHE.

Ce que je dis, Monsieur.

LYSANDRE.

Justement, Monsieur.

PANDOLPHE.

Pour ?...

LYSANDRE.

L'entendre.

PANDOLPHE.

Je vous avais défendu de paraître devant moi?

LYSANDRE.

Je ne demande pas mieux que de ne pas vous rencontrer.

PANDOLPHE.

Enfin, que viens-tu faire ici?

LYSANDRE.

La civilité, l'honnêté, la curiosité, mille raisons que vous savez, sans celles que vous ne savez pas, me poussent, me pressent, me portent à connaître, regarder, saluer une aimable demoiselle, qui m'est déjà alliée, et que je voudrais qui me touchât encore de plus près.

PANDOLPHE.

Regarde, salue et pars.

LYSANDRE.

Je regarde, je salue et je parle. Mademoiselle, le Balouard qu'on vous destine est un sot, un animal, un ami de mon oncle; mais n'importe. (Pandolphe, qui était de l'autre côté d'Isabelle, passe près de Ly-

sandre, et lui donne des coups par derrière pour qu'il se taise. Lysandre, toujours avec le même sang-froid, sans le regarder, passe de l'autre côté, et continue.) Si vous avez quelque inclination, ce que je ne pourrais blâmer, vous n'avez pas un instant à perdre pour empêcher cette union, car je vous avertis que mon oncle revient très aisément de sa colère... (Pandolphe lève sa canne.) Je vois que votre canne vous gêne, mon cher oncle, et je vais vous en débarrasser. (Il lui enlève poliment sa canne, la passe dans son autre main, et se retournant vers Isabelle, il continue.) Ainsi donc, vous pouvez vous abandonner sans crainte au doux penchant de votre cœur.

PANDOLPHE.

Voyez ce drôle-là, comme il me traite! il se soucie autant de moi...

ISABELLE.

Il est certain que respectueusement il aurait dû se laisser...

PANDOLPHE.

Je te le dis; c'est un neveu dénaturé... Rentrons: et toi...

LYSANDRE.

Comment, cher oncle! me serait-il défendu de vous suivre?

PANDOLPHE.

Me suivre! et qui t'en empêche, mon ami? Viens donc, viens, et sois sûr que pour toi, ma porte sera toujours... (Lysandre avance.) toujours fermée; je te le promets bien. (Il lui ferme la porte au nez.)

LYSANDRE.

Et la nature, donc?... Ah! le barbare!

« Il me ferme à la fois et sa porte et son cœur. »

SCÈNE XIV.

LYSANDRE.

Voilà certainement une belle occasion pour me désespérer. C'est dommage que je n'y sois pas porté d'inclination. Cependant, la décence... la sensibilité exigent que je me livre en ce moment à quelques petites inquiétudes sur le sort qui m'attend, car enfin, s'il arrivait... si le docteur... si ma maîtresse... si tous deux!... Ah! la seule idée m'en fait frémir d'horreur!

COUPLETS.

Si je perdais mon Isabelle,
Hélas! quel serait mon chagrin!
Est-ce du soir au lendemain
Qu'on peut trouver une autre belle?

Oh! mon dieu, non; c'est impossible! Eh bien! dans ces occasions-là, que fait-on? Ce qu'on fait?

On peut percer son tendre cœur,
On peut se noyer ou se pendre...
Ou bien encore on peut attendre,
Afin de mourir de douleur.

On attend! Je le veux bien; mais au bout du compte,

Si de mon oncle la colère,
D'ici me chasse sans retour,

On ne peut pas vivre d'amour,
Et sans argent que vais-je faire?

Faire? Mais il n'y a rien de plus simple, rien de plus naturel.

Je puis percer mon tendre cœur,
Je puis me noyer ou me pendre...
Ou bien je puis encore attendre,
Afin de mourir de douleur.

J'en conviens; mais enfin, mettons les choses au pis. J'épouse Isabelle... oui, mais...

Si l'hymen à ma chère amante
M'unit par les nœuds les plus doux,
Et qu'un jour trompant son époux,
Isabelle soit inconstante!...

Ah! ciel! dieux! grands dieux! j'en frémis! alors il n'y a plus à balancer; je ne ferai ni un ni deux.

J'irai percer mon tendre cœur,
J'irai me noyer ou me pendre,
Ou je pourrai fort bien attendre,
Afin de mourir de douleur.

SCÈNE XV.

LYSANDRE, SCAPIN.

LYSANDRE

Scapin, viens donc : tu me laisses-là me désoler.

SCAPIN.

Je ne perdais pas mon temps, Monsieur; je me désolais de mon côté. La renommée aux cent bouches m'ayant appris...

LYSANDRE.

Fais-moi grâce de ton érudition.

SCAPIN.

Soit. Eh bien! Monsieur, un des domestiques de votre oncle m'ayant raconté qu'au moment de se mettre à table il vous avait prié de ne plus rentrer chez lui, je me suis muni d'un bon pâté et de quelques bouteilles d'un excellent vin : Monsieur, c'est que je mange et bois comme quatre, quand j'ai du chagrin.

LYSANDRE, regardant le pâté, et débouchant la bouteille.

Va, Scapin, ma douleur égale au moins la tienne, et tu verras comme... Mais le docteur... où est-il ?

SCAPIN.

Il rode ici autour; je crois qu'il sé repent bien de sa délicatesse.

LYSANDRE.

En effet, je ne l'ai pas reconnu là.

SCAPIN.

Les grands hommes s'oublient... Ah! je l'aperçois... Il parle seul, il avance! vous le voyez, il veut rentrer chez Pandolphe.

LYSANDRE.

C'est ce qu'il faut empêcher.

SCAPIN.

Je m'en charge.

LYSANDRE.

Que feras-tu pour cela?

SCAPIN.

Que ne ferais-je pas! J'ai cent moyens.

LYSANDRE.

Je suis pour le premier. Quel est-il?

SCAPIN.

D'abord il faut le retenir.

LYSANDRE.

C'est dit.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LE DOCTEUR BALOUARD.

BALOUARD, à part, affligé, rêvant et regardant la maison de Pandolphe.

Que devenir?... où aller?... On dîne, et sans moi! Oh! inconstante fortune!... Au fait, je me suis effrayé trop vite... Oui, oui, tâchons de réparer. (Il va pour entrer.)

LYSANDRE, s'approchant.

Alte-là, docteur : où allez-vous?

BALOUARD, effrayé, et reculant.

Monsieur, je vous prie... je suis un philosophe dans l'infortune... Monsieur, ce n'est pas ma faute si votre oncle exigeait tantôt... que j'acceptasse sa nièce et son bien... C'était, depuis dix ans, le premier cadeau qu'il m'avait fait; mais, si j'avais cru vous fâcher...

LYSANDRE.

Je ne me fâche jamais, et quand je casse les bras et les jambes à quelqu'un, c'est toujours avec un flegme... une réflexion... Je marquerais la place où je veux toucher.

BALOUARD.

Monsieur, je n'en doute pas.

LYSANDRE.

Le barbare Pandolphe! me déshériter, me chasser, passe; mais mon mentor, mon génie, le mettre dehors, et sans dîner!

BALOUARD.

Hélas!

SCAPIN.

Il faut réparer son injustice, docteur; nous ne sommes pas mieux traités que vous; unissons nos malheurs, et noyons-les dans le vin.

BALOUARD.

Dans le vin?

SCAPIN.

Oui : vous voyez... notre cantine est assez bien garnie; Monsieur vous invite. (Bas, à Lysandre.) Empêchez-le de s'en aller.

BALOUARD.

Mais, puis-je?... je crains. . .

LYSANDRE.

Craindre! qu'est-ce que ce mot-là, docteur? douteriez-vous de ma bonne-foi? Morbleu, si je le savais! (Tirant son épée à moitié, puis d'un ton carressant.) J'aimerais mieux vous voir mort qu'ingrat, au moins.

BALOUARD.

Vous êtes trop bon!

LYSANDRE, lui tendant la main.

Touchez là.

BALOUARD, hésitant.

Monsieur. . .

LYSANDRE, d'une voix menaçante.

Touchez-là, vous dis-je.

BALOUARD.

Vous me serrez la main.

LYSANDRE.

Comme je vous aime : jugez, monsieur le docteur!... Asseyez-vous, mon cher ami.

BALOUARD, s'asseyant bien vite. On lui met une serviette au cou.

Asseyez... Me voilà assis, Monsieur : eh quoi! vous daignez...

LYSANDRE.

Oui, je dois vous servir, vous servir à genoux, si je m'en croyais. Il y a tel faquin dans le monde à qui je ne donnerais que des coups de canne; mais vous!... (Il lui frappe sur l'épaule.) Ah! je sais distinguer les gens. Scapin, coupe ses morceaux; prouve-moi ton zèle. De la croûte de pâté, morbleu! donne-lui de la croûte!

BALOUARD, la bouche pleine.

Attendez, attendez.

LYSANDRE.

Qu'est-ce que j'entends? (A Scapin.) Tiens, tu vois bien, c'est qu'il a soif... Emplis son verre.

BALOUARD, la bouche pleine.

Je viens de boire...

LYSANDRE, d'une voix menaçante.

Monsieur le docteur. (Gaiement.) je suis sûr que vous l'accepterez de ma main.

BALOUARD.

Oui, oui. Ouf! ouf! mes bons enfans! mais, grâce!... j'étouffe.

LYSANDRE.

Causons à présent. Et toi, Scapin, aie toujours

l'œil sur l'ami de mon cœur ; devine quand il aura faim, devine quand il aura soif, et fais-le boire et manger avant même qu'il en ait envie.

SCAPIN, lui servant à boire.

Comptez sur moi.

BALOUARD.

Vous êtes un peu singuliers!... mais au fond je vous crois de bons vivans... Parbleu! le vin me met en gaieté. Morbleu! oui, le diable m'emporte si... Cela ne vous scandalise pas, mon pupille!

LYSANDRE.

Non, mon mentor.

BALOUARD.

C'est que le bon vin... Vous croyez peut-être, à cause de mon habit... A présent que vous en savez autant que moi, je puis vous confier cela. Lorsque vous étiez bien jeune, je vous disais toujours que le vin... que l'amour.... que les femmes... Je n'en croyais rien au moins.

LYSANDRE.

Ni moi non plus, allez.

BALOUARD.

Ma foi! c'est qu'il n'y a que cela, mon ami, les femmes et le vin.

SCAPIN.

Eh bien donc! un coup de vin en l'honneur des femmes.

BALOUARD.

Ah! deux plutôt.

(Ils boivent.)

RONDEAU.

Femme jolie et du bon vin,
Voilà les vrais biens de la vie.
Si je pouvais, au gré de mon envie,
Régler les arrêts du destin,
Oui, je voudrais, soir et matin,
Vider un flacon de bon vin,
Auprès de femme bien jolie.

(On répète.)

SCAPIN.

Vous n'êtes pas dégoûté, mon cher ami!

BALOUARD.

Quand on est jeune, on désire, on adore;
Mais quand on est sur le retour,
Si l'on ne peut faire l'amour,
Tout du moins on peut boire encore,
Et dire chaque jour:

EN TRIO.

Femme jolie et du bon vin, etc.

BALOUARD, les autres répètent après lui.

Quand je fais sauter un bouchon,
Quand je vois petit pied mignon,
Je souris, mon âme est contente;
Mais si par hasard court jupon,
Agité par un vent fripon,
Laisse entrevoir jambe charmante,
Ah! ah! je rajeunis comme Eson;
Je sens...

ENSEMBLE.

LES AUTRES.

Il sent!

BALOUARD.

J'éprouve....

LES AUTRES.

Il éprouve!

BALOUARD.

Je chante.

SCAPIN, LYSANDRE.

Il se vante!

EN TRIO.

Femme jolie et du bon vin, etc.

BALOUARD, un peu gris.

Écoutez-moi : vous êtes mes amis... conseillez-moi un peu. Je veux aller trouver M. Pandolphe, et lui apprendre que je me ravise. Eh! eh! eh! Isabelle sera riche, et ma foi!... je me suis décidé à consentir...

LYSANDRE, froidement.

Le mal, c'est que Pandolphe n'y consentira pas.

BALOUARD.

Vous croyez cela? Convenez qu'il faut être bien malheureux!

LYSANDRE.

A votre place je ne me laisserais point abattre, et je...

BALOUARD.

Que feriez-vous?

LYSANDRE.

Vous êtes encore jeune!...

SCAPIN.

Et beau!

LYSANDRE.

Je suis chassé comme vous, et mon oncle ne veut plus me revoir.

BALOUARD.

Bon!

SCAPIN, à part.

Pas si bon!

LYSANDRE.

Je vais partir, et je pourrai vous emmener avec moi à la garnison, où l'on boit, où l'on aime.

BALOUARD.

Où l'on boit, où l'on aime? Allons à la garnison.

SCAPIN.

Les chevaux ne sont pas prêts.

BALOUARD, ivre.

Mais avant, j'ai une grâce à vous demander, mes amis: je ne puis aller au régiment sous ce maussade habit; il m'en faudrait un plus leste, plus gai, un enfin qui relevât ma bonne mine.

LYSANDRE.

Cela est difficile.

BALOUARD, s'appuyant sur lui.

Pourquoi, mon fils?

LYSANDRE.

C'est que, c'est que... je n'en ai point ici.

SCAPIN.

Et si, Monsieur, vous en avez... pour M. le docteur, j'en ferais un plutôt... le casque, le sabre, la cuirasse, la lance même, tout ce qui convient à un chevalier preux et courtois.

BALOUARD.

Preux et courtois! c'est ça, c'est ça! on ne me reconnaîtra plus. Profitons du temps, et allons chercher... Mais... mais... (Il veut passer entre la table et la

chaise.) Je ne sais pas pourquoi je décris une ligne circonflexe. Cependant la ligne droite étant la plus courte, et tout corps tendant vers le centre par les règles de la pesanteur... (Il tombe.) me voilà à-bas : cela est conséquent; le problème est démontré. Profitez, mon pupille, profitez : voilà comme un homme de génie fait des découvertes, et donne des leçons en se jouant. (Scapin le relève.) Allons, mon valet de chambre, venez m'habiller.

SCAPIN, à part.

Et de toutes pièces, je t'en réponds.

LYSANDRE, bas.

Assure-toi de lui de façon...

SCAPIN.

Reposez-vous sur moi.

BALOUARD, se laissant aller sur Scapin.

Avec plaisir, mon ami.

SCAPIN.

Eh bien donc?... soutenez-vous docteur.

BALOUARD, tout-à-fait sur son épaule.

Oui, je soutiens, et je soutiendrai toujours, que les Grecs, les Romains, les Carthaginois...

(Il s'endort sur Scapin qui l'emporte.)

SCÈNE XVII.

LYSANDRE, ISABELLE, NÉRINE.

LYSANDRE, à Isabelle.

Vous voilà donc enfin, chère âme de ma vie?

ISABELLE.

Pandolphe nous avait enfermés; il vient de s'endormir, et ce n'est qu'en ce moment que nous avons pu trouver le moyen de nous échapper de notre prison. Je tremble qu'il ne nous surprenne.

LYSANDRE, très tendrement, et changeant de ton.

Je tremblerai avec vous; et puisque nous avons un moment à nous, permettez que j'en profite pour vous assurer de nouveau de mon ardent amour, baiser votre belle main, (Il la baise.) me jeter à... mais dieux! grands dieux! voyez-vous mon oncle? il nous écoutait. D'après cela, je dois conclure que nous sommes découverts.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, PANDOLPHE, à la fenêtre.

PANDOLPHE.

Les coquins! ils s'entendent! ils s'aiment sans m'en demander permission! Ah! parbleu! je saurai...

NÉRINE.

Ne craignez rien, je vais fermer la porte.

PANDOLPHE.

Ils l'ont fermée!... ouvrez, ouvrez donc! Au secours! mes domestiques, mes voisins, tous les environs, accourez: personne ne vient!... vous triomphez, mais vous allez voir. (Il saute par la fenêtre.)

LYSANDRE, effrayé pour la première fois.

Par exemple, je n'avais pas prévu celui-là!

LYSANDRE, ISABELLE.

Mon oncle, écoutez...

PANDOLPHE.

Vous aurez beau gémir, prier, pleurer, point de grâce!... Je vois à présent pourquoi le pauvre docteur a refusé; mais je le retrouverai, je lui pardonnerai, (A Isabelle.) et vous l'épouserez ce soir.

LYSANDRE, bas.

Mais quel bruit?

PANDOLPHE.

Qu'entends-je?

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, TOUS LES DOMESTIQUES, LES VOISINS, LE DOCTEUR BALOUARD.

(Balouard est vêtu d'un habit d'officier, avec un casque et une lance.)

Qu'il est joli! qu'il est charmant!
C'est le dieu Mars assurément.

BALOUARD.

Ah! vous voilà, mon cher Lysandre? Eh bien! allons-nous au régiment? quittons-nous enfin ce maudit Pandolphe, ce méchant vieillard?

PANDOLPHE.

Méchant vieillard! moi! ingrat! traître!

BALOUARD.

Pandolphe! je suis perdu!

SCAPIN, à part.

Je l'espère bien.

BALOUARD.

Je suis joué, trahi! Mes enfans, parlez au moins pour moi!

PANDOLPHE.

Ils parleraient en vain pour eux-mêmes.

LYSANDRE.

Depuis un an j'adore Isabelle!

ISABELLE.

J'adore Lysandre!

SCAPIN.

Nous nous adorons tous.

PANDOLPHE.

N'espérez pas me fléchir.

LYSANDRE.

Nous vous fléchirons. Illustres compagnons d'infortune, précipitons-nous tous à ses pieds... Cela réussit toujours à la fin des comédies.

FINALE.

LYSANDRE, ISABELLE.

Ah! mon cher oncle, pardonnez-nous!

SCAPIN, NÉRINE.

Ah! mon cher maître, pardonnez-nous!

BALOUARD.

Ah! Pandolphe, pardonnez-nous!

ISABELLE.

C'est Isabelle, écoutez-nous.

LYSANDRE.

Oui, c'est Lysandre, écoutez-nous.

SCAPIN.

Oui, c'est Scapin, mariez-nous.

NÉRINE.

C'est Nérine, mariez-nous.

PANDOLPHE.

Ah! je suis sourd! taisez-vous tous.
Quoi! c'est ainsi que l'on me brave?

LYSANDRE.

Ce n'est rien que cela. Non, non,
Si vous nous refusez un généreux pardon,
Nous allons monter d'une octave.

TOUS.

Ah! mon oncle!
Ah! mon maître!
Ah! mon ami!

PANDOLPHE, se bouchant les oreilles, et parlant.

Je vous pardonne: je vous donne à tous les diables.

SCAPIN.

Piano, piano, tous en sourdine,
Amis, célébrons ses bienfaits;
De sa bonne humeur sur sa mine,
Observons bien les effets.

LE CHŒUR répète.

Piano, piano, etc.

SCAPIN, l'observant, et suivant ses mouvemens.

Il rit... il ne rit plus!... Victoire! il rit encore.

TOUS.

Cher oncle, que j'adore.
Cher maître, que j'honore.

LYSANDRE, NÉRINE, ISABELLE.

Tant que vous voudrez,
Vous nous gronderez.

SCAPIN, montrant Balouard et les domestiques.

Oui, vous nous battrez,
Vous nous rosserez...

PANDOLPHE, ému.

Mes amis, vous m'attendrissez !

SCAPIN.

Chœur général, grande allégresse,
Et par un *crescendo* bruyant,
Célébrons tous notre tendresse,
Chantons... Non, cessons à l'instant,
Et piano, tous en sourdine,
Amis, célébrons ses bienfaits ;
De sa bonne humeur sur sa mine,
Observons bien les....

PANDOLPHE.

Paix ! paix !

(Au public.)

Lorsqu'on se trouve devant vous,
Que l'on craint un juge sévère,
L'homme emporté, l'homme en colère,
En pareil moment est bien doux.
Ne jugez point ce badinage
Avec trop de sévérité ;
N'imitez pas mon personnage,
N'allez pas être l'EMPORTÉ.



LÉONCE,

OU

LE FILS ADOPTIF,

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 18 NOVEMBRE 1805.

(Musique de NICOLO ISOUARD DE MALTE.)

PERSONNAGES.

DORMEUIL, négociant de Rouen, riche, et ayant adopté Léonce.

LÉONCE, son fils adoptif.

CLAIRINE, fille d'un ami de Dormeuil, aimée par Léonce.

GERMAIN, homme de confiance de Dormeuil, son intendant.

FRANÇOIS, jeune domestique, un peu niais, mais bon garçon.

JUSTIN, vieillard.

TAMBOURS, FIFRES, qu'on entend et ne voit pas.

La scène se passe à Rouen, dans la maison de M. Dormeuil.

LÉONCE,

OU

LE FILS ADOPTIF.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon avec une table pour écrire; des fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, FRANÇOIS.

GERMAIN.

FRANÇOIS ne revient pas... Ah! le voici.

FRANÇOIS.

Monsieur Germain, j'ai fait tout ce que vous m'avez ordonné : les hautbois, les tambours de la ville, ceux qui vont pour les loteries et les mariages; ils viendront tous à l'heure dite, et on sera content. Il y a le fifre surtout... Oh! c'est un talent celui-là, vous verrez!

GERMAIN.

Tu t'y connais bien, je crois?... Enfin, tu as fait tout ce que Monsieur a commandé?

FRANÇOIS.

Dam! c'est bien juste, il fait tant pour nous qu'il faut bien qu'à notre tour... Monsieur Ger-

main, c'est le premier maître que je sers; mais j'espère bien que ce sera le dernier.

GERMAIN.

Nous disons tous la même chose, mon ami.

DUO.

Dans notre état qu'on est heureux
D'avoir un maître qu'on révère!

FRANÇOIS.

C'est si doux quand on peut lui plaire!
Un sourire, un mot gracieux,
Voilà notre premier salaire.

GERMAIN.

Et c'est celui que l'on aime le mieux.

ENSEMBLE.

Oui, c'est celui que l'on aime le mieux.

FRANÇOIS.

Monsieur Dormeuil est si bon maître!

GERMAIN.

De nous faire du bien il est toujours pressé.

FRANÇOIS.

Mais si son cœur est offensé,
Il est vif comme le salpêtre.

GERMAIN.

Et ce cœur trop sensible est aisément blessé.

FRANÇOIS.

Oui, v'là l'mal; mais dans l'instant même
Qu'il paraît le plus irrité,
Un regard caressant, un mot plein de bonté,
Vous prouvent combien il vous aime.

ENSEMBLE.

Dans notre état qu'on est heureux, etc.

FRANÇOIS.

N'écoutant que sa bienfaisance,
Il a trouvé plus d'un ingrat.

GERMAIN.

Au lieu de faire un vain éclat
Pour se venger.... il recommence.

FRANÇOIS.

Il est singulier.

GERMAIN.

On le dit.

FRANÇOIS.

Mais généreux !

GERMAIN.

L'âme si bonne!

FRANÇOIS.

Il est fort gai.

GERMAIN.

Souvent il rit.

FRANÇOIS.

Et c'est surtout quand il nous donne !

ENSEMBLE.

Dans notre état qu'on est heureux, etc.

FRANÇOIS.

Vous n'avez pas d'idée comme dans tout ce quartier on se réjouit du mariage de M. Léonce.

GERMAIN.

Je le crois, tout le monde l'aime.

FRANÇOIS.

Presqu'autant que son père... qui ne l'est pas pourtant! mais c'est tout comme! Il faut convenir aussi qu'il a été bien heureux, ce M. Léonce, d'avoir été adopté par un brave homme, qui en outre est bien riche, ce qui ne gâte rien. Si j'avais eu du bonheur, moi, qui suis un pauvre orphelin, j'aurais pu trouver comme ça quelqu'un qui m'aurait... Au fait, je conviens que M. Léonce

le mérite... Oui, le sort a eu raison ; il sera le maître, moi, le valet, et je n'en serai pas plus fâché pour cela.

GERMAIN.

Ma foi, tu fais bien de prendre ton parti.

FRANÇOIS.

Pas vrai ?... Et tenez, de ce pas je vais voir s'il n'a pas quelqu'ordre à me donner... (Revenant.) Ah! dites-moi, monsieur Germain, resterai-je toute la journée en veste, ou si je mettrai mon petit habit neuf?

GERMAIN.

Comme tu voudras.

FRANÇOIS.

C'est pour savoir si à la fête je serai le jockey ou le domestique, parce qu'alors on s'arrange...

GERMAIN.

Va, François, sous quelqu'habit que tu paraisses, si tu es honnête, zélé, fidèle, tu seras toujours bien vu de tes maîtes, mon garçon : ici l'on ne regarde pas à l'habit.

FRANÇOIS.

Eh bien! malgré ça, je mettrai toujours mon petit habit neuf, c'est le plus joli. Adieu, Monsieur Germain ; je vous aime bien mieux que tous les autres domestiques, parce que les autres, voyez-vous, ils se moquent de moi, et puis encore quelquefois ils me... (Il fait geste de rosser.) Mais vous! vous avez toujours quelque chose d'honnête à dire, et vous ne tapez jamais. Au revoir, monsieur Germain.

SCÈNE II.

GERMAIN.

Il est naïf!... un peu borné... mais avec le temps il se formera ; son cœur est excellent, c'est l'essentiel... Monsieur m'a fait dire de l'attendre, c'est sûrement pour me donner quelques ordres relatifs au mariage de son fils... Mais le voici.

SCÈNE III.

DORMEUIL, GERMAIN.

DORMEUIL.

Germain, je t'ai fait avertir de te rendre ici avant de sortir.

GERMAIN.

Et j'ai été exact, comme vous voyez, Monsieur.

DORMEUIL.

Nous y serons seuls?

GERMAIN.

Les ordres sont donnés pour cela.

DORMEUIL.

Et je pourrrai te parler en liberté?

GERMAIN.

Me voilà prêt à entendre tout ce que vous voudrez me dire.

DORMEUIL.

D'abord, depuis dix ans que tu me sers, je t'ai toujours trouvé honnête.

GERMAIN.

C'était mon devoir.

DORMEUIL.

Affectionné.

GERMAIN.

C'est mon plaisir.

DORMEUIL.

Tu aurais pu cent fois abuser de ma confiance que je ne l'aurais pas su.

GERMAIN.

Je l'aurais su, moi, et cela suffisait pour m'en empêcher.

DORMEUIL.

Aussi, tu ne me quitteras jamais.

GERMAIN.

C'est la grâce que je demande au ciel tous les jours.

DORMEUIL.

Je veux que tu sois heureux.

GERMAIN.

J'espère qu'il vous conservera long-temps.

DORMEUIL.

Et puis, après moi, tu trouveras sur mon testament...

GERMAIN.

Voilà une belle manière de me rendre heureux!... Tout mon bonheur est de vivre au service d'un bon maître, et non d'avoir à le pleurer.

DORMEUIL.

Eh! parbleu! crois-tu que je ne pleurerais pas aussi un bon serviteur que la mort m'aurait enlevé?... Celui qui restera regrettera l'autre, c'est juste! Ce sera toi, ce sera moi, ce sera l'un de

nous deux, c'est égal! ça doit être comme cela, et il n'en faut plus parler. Revenons : je vais te donner une grande preuve de mon estime ; il s'agit de Léonce.

GERMAIN.

Monsieur votre fils ?

DORMEUIL.

Adoptif! malheureusement il ne l'est que comme cela.

GERMAIN.

L'on a cru long-temps...

DORMEUIL.

L'on avait tort!... Je le voudrais bien... mais enfin il n'est pas mon fils, et j'ai cru inutile d'expliquer à tout le monde... Mais il faut bien aujourd'hui, mon cher Germain, que je te dise comment je l'ai adopté, avant de t'apprendre ce que j'exige de toi. Je venais de voyager pour les affaires de mon commerce ; ma fortune, assez considérable, pouvait s'augmenter ; je n'avais point de parens ; je voulais laisser mon bien à quelqu'un qui le méritât.

GERMAIN.

Vous étiez jeune encore, vous pouviez prendre...

DORMEUIL.

Une femme ?... Il n'en était plus pour moi. J'avais été marié... Un ange, Germain, que le ciel m'avait accordé, de ces âmes qu'on ne peut espérer de rencontrer qu'une fois ; la mort, la cruelle mort, me l'a enlevée dans son printemps...

Son enfant fut la cause... tous deux le même jour... Je jurai de la regretter toute ma vie, et de ne la remplacer jamais... Je voulais cependant un héritier, un fils qui m'aimât uniquement... qui prît soin de ma vieillesse, à qui je pusse laisser ma fortune, s'il en était digne... Je me trouvai alors en Hollande, près d'Amsterdam... J'entrai dans un de ces asiles respectables ouverts à l'indigence... Je demande s'il n'y a pas là un petit garçon abandonné, gentil!... Il y en avait trente!... J'en pleurai, car je n'en pouvais prendre qu'un!... Un petit drôle, tout-à-fait gentil... me sourit, m'ouvre ses petits bras... C'est celui-là, m'écriai-je; vous voyez bien que c'est lui le premier qui m'adopte, et j'y souscris!... J'allais l'emporter (il y avait quelques formalités d'usage à remplir).

GERMAIN.

Sans doute, il fallait bien...

DORMEUIL.

Ce fut pendant ce temps que j'appris que ce pauvre enfant était le fils d'un paysan devenu soldat, et qui était forcé de partir pour Batavia;... que sa mère, quoique mourante, s'obstinait à suivre son époux; que quelques habitans du village, touchés de l'affreuse misère de cette famille, qui allait rester orpheline, s'étaient partagé les autres enfans plus forts, plus âgés; que celui-là seul était resté sans nourrice, sans appui... Le ciel me le destinait, leur dis-je; mais écoutez : d'abord, voilà douze cents florins pour le père de cet

enfant. De plus, je ne veux pas que les frères de mon fils adoptif manquent de rien ; une pension suffisante pour leurs besoins sera payée à ceux qui s'en sont chargés. Mais retenez bien mes conditions, et j'en prends à témoin l'honnête administrateur qui régit cette maison... Pour prix de mes dons, de l'engagement sacré que je prends de l'adopter pour fils, j'exige qu'on lui laisse à jamais ignorer son origine, sa famille. Je demande que personne ne partage ses affections ; qu'enfin je sois tout pour lui, afin qu'à son tour il ne vive plus que pour moi. Le père, qui n'espérait plus revenir en Europe, peu attaché à cet enfant qu'il avait vu à peine, décidé par l'offre séduisante que je lui faisais, s'engagea par serment... L'administrateur lui-même fut sa caution, et je partis, fier du dépôt qui m'était confié, et déjà heureux du bonheur dont j'allais le faire jouir.

GERMAIN.

Et depuis ce temps vous n'avez entendu parler ni du père ni d'aucun des enfans?

DORMEUIL.

Non, jusqu'ici les conditions de part et d'autre ont été religieusement suivies, et mon bonheur n'a point été troublé ; je dois reconnaître cette déférence, cette fidélité à suivre les clauses que j'ai prescrites. Je marie Léonce, et je veux que ce jour, qui embellit mon existence, ajoute aussi au bien-être de son père et de ses frères... s'ils vivent encore !... Germain, c'est toi que je veux charger

de cette douce et honorable commission. Dans deux jours tu partiras pour Amsterdam, avec des lettres sur mes correspondans ; tu verras avec eux ce qu'on peut faire pour obliger cette famille. Je ne fixe ni la somme ni les moyens ; souviens-toi seulement que je suis riche et que je dois à leur silence les momens les plus doux de ma vie.

GERMAIN.

Je tâcherai de remplir vos intentions.

DORMEUIL.

Parlons à présent du mariage de Léonce.

GERMAIN.

C'est demain que vous lui donnez cette aimable Clairine... dont il est bien épris... et vous la dotez ; c'est encore un trait de générosité...

DORMEUIL.

Dis donc un devoir de reconnaissance... La fille de mon honnête caissier, qui, pendant vingt ans, m'a consacré ses veilles, a soigné, bonifié mes affaires, et négligé les siennes... qui est mort pauvre !... et m'a estimé assez pour me nommer tuteur de sa fille... J'en serai digne, je le suis ! car, je lui donne pour époux celui que j'aime le plus au monde, celui à qui je crois toutes les vertus !... N'est-ce pas là remplir les intentions de son père, et m'acquitter déjà envers un ami ?... Oui, demain, sans retard, je fais ce mariage... Prépare donc tout pour notre petite fête.

GERMAIN.

J'y vais.

DORMEUIL.

A propos, Germain, en faveur de ce jour, si tu peux découvrir dans le quartier quelque famille indigente... Mais là... sans bruit, sans faste... Je déteste cette affectation de bienfaisance qui est devenue une mode, et qui annonce souvent plus d'orgueil que d'humanité... Pourtant j'aime à faire par-ci par-là quelques bonnes actions, cela m'égaye... Ainsi, informe-toi...

GERMAIN.

C'est déjà fait.

DORMEUIL.

Hé bien! la matinée a-t-elle été bonne?

GERMAIN.

Assez... J'ai trouvé d'abord d'honnêtes ouvriers qui ont été long-temps sans ouvrage.

DORMEUIL.

Bien! bien!

GERMAIN.

Ensuite j'ai remarqué, depuis quelques jours, un vieillard dont la figure m'a tout-à-fait intéressé. Je soupçonne qu'il n'est point heureux et qu'il n'ose peut-être exposer ses besoins.

DORMEUIL.

Il faut le prévenir.

GERMAIN.

C'est ce que je compte faire si je le rencontre encore! je le questionnerai pour savoir si vraiment il mérite des secours... car enfin, il ne faut pas être dupe.

DORMEUIL.

Oui, quand on le peut, cela vaut mieux. Mais

tiens, mon ami, le ciel m'a accordé de quoi être dupe... Ainsi, donne toujours à ceux qui demandent... et porte à ceux qui n'osent pas demander...

GERMAIN.

J'y cours.

SCÈNE IV.

DORMEUIL.

Je marie les autres, lorsque moi je pleure encore une épouse adorée. Léonce sera plus heureux, il conservera sa chère Clairine.

COUPLETS.

L'hymen est un lien charmant,
Lorsque l'on s'aime avec ivresse ;
Et ce n'est que dans la jeunesse
Qu'on peut s'aimer bien tendrement.
C'est un gentil pélerinage,
Que l'on entreprend de moitié :
Peines, plaisirs, tout se partage ;
L'amour, l'estime et l'amitié,
Sont les compagnons du voyage.

Si par malheur, chez les époux,
On voit naître l'indifférence ;
Si la triste et froide inconstance
Succède à leurs transports si doux,
Plus n'est gentil pélerinage
Qu'on faisait gaîment de moitié !
Mais si l'amour devient volage,
Qu'au moins l'estime et l'amitié
Restent compagnes du voyage !

Quand chez moi je pris ces enfans,
M'immoler devint nécesssaire :

J'avais juré d'être leur père,
Et j'ai dû tenir mes sermens!
Dans mon triste pélerinage,
Privé d'une tendre moitié,
Je bénis encor mon partage ;
Leur bonheur et leur amitié
Sont mes compagnons de voyage.

Mais j'entends Clairine... Oui, c'est elle qui accourt.

SCÈNE V.

DORMEUIL, CLAIRINE.

CLAIRINE.

Bonjour, mon ami.

DORMEUIL.

Bonjour, petite.

CLAIRINE.

Savez-vous que je viens pour vous gronder?

DORMEUIL.

Oh ! oh ! tenons-nous ferme... Allons, grondez, Mademoiselle.

CLAIRINE.

Et que voulez-vous donc que je fasse de tous ces cadeaux dont vous me comblez?... des bijoux, des diamans ?

DORMEUIL.

Il faut tout cela à une jeune personne qui se marie.

CLAIRINE.

Une fille pauvre !

DORMERIL.

C'est pour te prouver que tu ne l'es plus. Le

sort s'est trompé ; je suis plus juste que lui , il n'y a pas de mal à cela.

CLAIRINE.

Mais ces dons sont trop précieux pour moi.

DORMEUIL.

Trop précieux ! Est-ce là une raison, Mademoiselle ? tu refuseras donc aussi Léonce, car que puis-je te donner de plus précieux que lui ?

CLAIRINE.

C'est à cause de cela que ce don seul doit suffire.

DORMEUIL.

Hé bien ! prends les autres par dessus le marché, et nous n'en parlerons pas dans le contrat... Tu vois que je suis accommodant... Tu l'aimes donc bien ce cher Léonce ? et il y a déjà long-temps.

CLAIRINE.

Oui, et je n'en rougis point.

ROMANCE.

Je vis Léonce, et tout bas je me dis :
Voilà l'époux qui seul saura me plaire ;
D'un autre objet il pouvait être épris ,
Et la fierté m'obligea de me taire.

Bientôt son cœur, sans feinte, sans détours,
Peignit l'amour qu'en lui j'avais fait naître ;
Il me jura de m'adorer toujours ;
J'étais ravie !... et n'en fis rien paraître.

De votre aveu je pus lui révéler
Le sentiment qui faisait mon martyre ;
Mais quand la bouche eut le droit de parler
Déjà les yeux avaient su tout lui dire.

DORMEUIL.

Ils m'avaient tout dit aussi, à moi, qui n'avais pas autant d'intérêt que Léonce... Mais où est-il donc, notre amoureux?... Ah! le voici.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LÉONCE, vêtu simplement. Il court embrasser Dormeuil.

DORMEUIL.

Approche, mon fils!... Oh! pour la veille d'un mariage, cet habit est bien simple; aujourd'hui je te le passe, mais demain! ah! ah! demain, je veux que tu sois... Et toi aussi, Clairine... Vous savez que j'aime ce qui est riche, étoffé; j'ai été fabriquant, moi, et je suis bien aise que l'on fasse travailler mes confrères.... Un peu ridicule, n'est-ce pas? entêté même!... Mais bon diable, au fond; voilà l'homme! et tel qu'il est il faut l'aimer.

LÉONCE.

Il nous y force bien par ses vertus et ses bienfaits.

DORMEUIL.

Vertus!... pas trop... Bienfaits! quelquefois, ça dépend de nous, ça; c'est plus aisé.

LÉONCE.

Vous ne pouvez pas nous empêcher de penser...

DORMEUIL.

Mais de dire... Garde l'éloge là... (Il met la main sur le cœur de Léonce.) s'il y est, je n'ai pas besoin de l'entendre; il suffit que j'aie su le mériter.

LÉONCE.

C'est dit, Monsieur, je ne vous louerai plus.

CLAIRINE.

Et moi, je vous gronderai encore, Monsieur.

DORMEUIL.

Oui, oui, gronde-moi... et sérieusement même, s'il m'arrivait de faire quelques unes de ces fautes qui pourraient altérer ta tendresse et ton estime.

CLAIRINE.

C'est impossible.

DORMEUIL.

Tant mieux! Traité fait, conclu, ratifié... par un baiser! Tous deux à-la-fois... Bien, dites-moi, mon père!... j'aime ce mot-là, il trompe agréablement mon cœur.

TOUS DEUX.

Mon bon père!

DORMEUIL.

Bon père! encore mieux! Oui, mes bons, mes chers enfans, vous l'êtes! et je rêvais sans doute que j'ai pu croire un instant que vous ne l'aviez pas toujours été... Adieu, je vous laisse... A propos, j'allais oublier... Clairine, j'ai un mot à te dire... Vous permettez, Monsieur? (Bas à Clairine.) Je veux te mener voir mon portrait que je fais faire pour toi.

CLAIRINE, bas.

Sera-t-il aussi ressemblant que celui que vous avez donné à Léonce, il y a quelques jours?

DORMEUIL, bas.

Je l'espère; tu verras: et celui de Léonce, pour sa future épouse. Mais, chut!

LÉONCE.

Des secrets ?

CLAIRINE.

Oui, Monsieur, et vous ne les saurez que dans un quart d'heure.

DORMEIUL

Un quart d'heure ! tout au plus, Monsieur, tout au plus.

SCÈNE VII.

LÉONCE.

Que je dois bénir la Providence ! Pouvais-je m'attendre à un sort aussi fortuné ? Qui suis-je ? Mon père existe-il ? je l'ignore ; jamais mon bienfaiteur n'a voulu me répondre sur cet article ; et j'ai cessé mes questions, voyant qu'elles ne faisaient que l'affliger... C'est bien lui, c'est M. Dormeuil dont je suis vraiment le fils ; c'est lui qui m'a élevé, qui a formé mon cœur !... Il m'unit en ce jour à sa pupille que j'adore !... Ah ! n'allons pas troubler le bonheur dont je suis prêt à jouir.

RONDEAU.

Femme bien jolie,
Qui va m'être unie
Par les plus doux nœuds :
Ami généreux,
Qui passe sa vie
A combler mes vœux :
Heureuse existence !
Entre les amours,
La reconnaissance,
Je passe mes jours.

Quel doux avenir!
Mon bonheur commence ;
Il fait tressaillir
Ce cœur qui s'élance
Et bat de plaisir :
Il faut le saisir ,
Car trop de prudence
Le force à nous fuir :
Et déjà d'avance ,
La douce espérance
Nous en fait jouir.

Femme bien jolie, etc.

De ce riant asile ,
Les chagrins s'enfuiront ,
Et comme une eau tranquille
Mes jours s'écouleront.
Le doux nœud qui m'engage
Vient embellir mon sort ;
Content de mon partage ,
Sans redouter l'orage ,
Je me vois dans le port ;
Et l'amour qui m'inspire ,
Tout bas vient me redire :

Femme bien jolie, etc.

SCÈNE VIII.

LÉONCE, FRANÇOIS, avec son habit neuf.

FRANÇOIS.

M. Dormeuil n'est-il pas ici?

LÉONCE.

Non. Que lui veux-tu?

FRANÇOIS.

Monsieur, c'est que j'aurais voulu lui dire que le vieillard...

LÉONCE.

Quel vieillard!

FRANÇOIS.

Celui... qui tous les matins, depuis quelque temps, vient s'asseoir sur le banc de pierre qui est à la porte.

LÉONCE.

Je crois l'avoir aperçu... Sa figure m'a paru intéressante.

FRANQOIS.

Oui, il a une assez bonne figure.

LÉONCE.

Et s'est-on informé s'il ne faudrait pas lui offrir?...

FRANÇOIS.

Oh! non, il ne manque de rien ; c'est un homme aisé, on le voit bien... Le plus original, c'est qu'on dit qu'il ne vient là que pour vous.

LÉONCE.

Pour moi? quelle idée!... Et sur quoi jugeton?...

FRANÇOIS.

Dam! c'est que lorsque vous sortez il se cache...

LÉONCE.

Il se cache!

FRANÇOIS.

D'abord; mais dès que vous êtes passé... il s'avance, vous suit des yeux, se lève comme ça, tant qu'il peut, là... sur la pointe des pieds, en s'appuyant sur son gros bâton... Et puis il vous regarde, il vous regarde long-temps encore, je crois, après qu'il ne vous voit plus... Ah! ah! ah!...

LÉONCE.

C'est singulier, très singulier!

FRANÇOIS.

Oh! mon dieu oui; c'est tout-à-fait ridicule; mais ces vieilles gens ont comme ça des idées... J'ai passé vingt fois devant lui, eh bien! il ne m'a pas vu seulement... Mais ma foi! tout-à-l'heure, le pauvre cher homme!... il a bien pensé... Ah! mon dieu!

LÉONCE.

Lui serait-il arrivé quelqu'accident?

FRANÇOIS.

Non pas; mais il s'en est peu fallu... Il allait tranquillement prendre sa place accoutumée, lorsqu'un cocher maladroit, passant trop près de lui...

LÉONCE.

Il est blessé?

FRANÇOIS.

Non, grâce à Dieu; mais il a été bien effrayé, et nous aussi.

LÉONCE.

Je le crois!... Où est-il?

FRANÇOIS.

Il était chez le portier, où on l'a forcé d'entrer malgré lui. Il résistait, et voulait absolument s'en retourner... Mais comme il est très faible, et que M. Dormeuil est sorti, je viens prendre vos ordres et savoir si vous voulez permettre que le carrosse le ramène chez lui.

LÉONCE.

Oui, sans doute... et je vais...

FRANÇOIS.

En attendant, je l'ai fait monter ; il est là dans l'antichambre.

LÉONCE.

Il est là ! qu'il vienne, je veux le voir.

SCÈNE IX.

LÉONCE, JUSTIN, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Entrez, brave homme ; voilà Monsieur qui désire vous parler.

JUSTIN.

Non, non, je vous conjure... Pourquoi exiger?...

LÉONCE, courant à lui, et le prenant dans ses bras.

Bon vieillard ! vous ne me refuserez pas, entrez... (A part.) En effet, sa figure prévient en sa faveur.

JUSTIN, à part.

Quel moment!...

LÉONCE.

Asseyez-vous... là... près de moi... (A François.) Laisse-nous, à présent.

SCÈNE X.

LÉONCE, JUSTIN, tous deux assis sur le canapé.

JUSTIN, à part

Me voilà avec lui !

LÉONCE, le caressant.

Vous avez été bien effrayé, n'est-ce pas ?

JUSTIN.

Oui, d'abord... la surprise... Mais je suis mieux, et je pourrais...

LÉONCE.

Restez... Ordinairement vous habitez la campagne?

JUSTIN.

Oui, Monsieur, et j'y retourne aujourd'hui même.

LÉONCE.

Loin d'ici?

JUSTIN.

Je ne suis pas des environs de cette ville.

LÉONCE.

Mais vous y venez quelquefois?

JUSTIN.

Je n'y reviendrai plus.

LÉONCE.

Et pourquoi?... Oh! vous vous trouvez plus heureux dans votre village, sans doute, et...

JUSTIN.

Je n'y manquais de rien.

LÉONCE.

Vous êtes marié?

JUSTIN.

Je l'ai été.

LÉONCE.

Et père?

JUSTIN.

Oui, Monsieur.

LÉONCE.

Que font vos enfans?

JUSTIN.

Hélas! un seul me reste.

LÉONCE.

Un seul!... un seul. . Et vit-il avec vous?

JUSTIN.

Pour le moment, nous sommes séparés.

LÉONCE.

Séparés!... Et pourquoi n'est-il pas avec son père?

JUSTIN.

Une circonstance... des raisons que je ne puis vous dire...

LÉONCE.

Et y a-t-il long-temps qu'il a le malheur d'être éloigné de vous?

JUSTIN.

Oh! bien long-temps!

LÉONCE.

Je le plains; mais cette absence aura un terme?

JUSTIN.

Je l'ignore.

LÉONCE.

Vous l'ignorez!... Et ne faut-il pas qu'il soigne son vieux père?

JUSTIN.

Je ne crois pas jouir jamais de ce bonheur.

LÉONCE.

Vous lui défendrez donc?...

JUSTIN.

Je ne lui défendrai point... Permettez que...

LÉONCE.

Il ne viendrait pas de lui-même? je ne puis le croire, ce serait un monstre... et...

JUSTIN.

Ah! ne l'accusez pas, il est charmant!

LÉONCE.

Vous le justifiez!... cependant, son devoir... Sa situation est-elle heureuse?

JUSTIN.

Oh! bien heureuse.

LÉONCE.

Il ne vous engage pas à venir la partager?

JUSTIN.

Il ne sait pas où je suis.

LÉONCE.

Il ne sait pas!... Et comment ne cherche-t-il pas à s'informer de votre sort?

JUSTIN.

Je ne désire pas qu'il en soit instruit.

LÉONCE.

Vous ne le désirez pas!... Quoi! c'est vous! Vous vivez loin de ce fils, sans chercher à le connaître, à vous en rapprocher, alors il est excusable... et il serait même autorisé à croire que vous ne l'aimez pas, que vous ne l'avez jamais aimé...

JUSTIN.

Je ne l'aime pas, moi!... Ah! Dieu!

LÉONCE.

Mais oui, puisque vous n'allez pas le voir.

JUSTIN.

Je l'ai vu! (A part.) Qu'ai-je dit?

LÉONCE.

Vous l'avez vu! et vous ne lui avez pas appris qui vous étiez?

JUSTIN.

Je ne l'ai pas osé.

LÉONCE.

Et s'il le sait jamais, combien il en sera affligé !

JUSTIN.

Il ne faut pas qu'il le sache.

LÉONCE, à part.

Chaque mot me surprend, me confond... (Haut.) Et quelle raison peut...

JUSTIN.

Une terrible ! Ne me la demandez pas.

LÉONCE.

Du moins, vous pouvez bien me dire... Oh ! dites-moi seulement si vous lui avez parlé.

JUSTIN.

Oh ! oui, je lui ai parlé, mais sans en avoir le projet ; je ne voulais que l'apercevoir.

LÉONCE.

Et la nature ne s'est pas fait entendre chez lui ?

JUSTIN.

Il a paru ému.

LÉONCE.

Vous ne l'avez pas serré dans vos bras ?

JUSTIN.

Ah ! si je l'avais pu !

LÉONCE.

Vos yeux ne se sont pas mouillés de larmes ?

JUSTIN.

J'ai fait tout ce qui m'a été possible pour le lui cacher.

LÉONCE.

Et à votre trouble, à votre attendrissement... il n'a pas deviné?...

JUSTIN.

Je l'espère... Laissez, laissez-moi sortir, je le veux. (Il veut sortir.)

LÉONCE, avec force, et le retenant.

Non, non! vous en avez trop dit... vous vous expliquerez... Ce charme qui nous entraîne l'un vers l'autre, vos mains qui serrent les miennes!... cette pâleur!... ce saisissement! Ah! tu ne peux abuser mon cœur!... tu es mon père!

JUSTIN.

Non! non!

LÉONCE.

Tu es mon père.

JUSTIN.

Ne le dites pas... ne le dites jamais... Je ne le suis point.

LÉONCE.

Et tu sanglottes! et tu m'embrasses... Crois-tu qu'on puisse se méprendre à de pareilles caresses?

JUSTIN.

Eh bien! oui!... oui!... mais qu'un silence éternel... vous vous perdriez sans retour, et je serais cause, par mon indiscrétion... Oubliez-moi; je vous le demande à genoux... à genoux s'il le faut!... qu'on ne le sache jamais!

LÉONCE.

Et pourquoi?

JUSTIN.

Je vous en conjure!

LÉONCE.

J'aurais l'air de rougir...

JUSTIN.

Je te le défends.

LÉONCE.

De grâce, expliquez-vous?

JUSTIN.

Ton sort en dépend.

LÉONCE.

Que m'importe!

JUSTIN.

Le mien!

LÉONCE.

Le vôtre?... Je me tairai!... Mais quel mystère inconcevable peut s'opposer à ce qu'un fils...

JUSTIN.

J'étais pauvre... malheureux!... je partais... Je ne t'avais pas vu... je n'espérais plus te revoir... On m'a fait promettre... J'ai juré de ne jamais te révéler ta naissance, j'en ai fait le serment, sans prévoir combien il était difficile de le tenir.

LÉONCE.

O mon père! cédons aux sentimens qui nous animent tous les deux.

FINALE.

O nature! ô tendresse!
De votre feu divin venez remplir mon cœur.

JUSTIN.

Quel moment! quelle ivresse!
J'ose à peine, mon fils, croire à tant de bonheur.

LÉONCE.

En vous voyant, un doux murmure
Me parlait en votre faveur.

JUSTIN.

Par une apparente froideur,
J'essayais, mais en vain, d'étouffer là nature.

LÉONCE.

Ne nous quittons jamais.

JUSTIN.

La raison nous sépare.

LÉONCE.

La raison est barbare,
Et je la méconnais.

JUSTIN.

Est-il vrai? ta tendresse....

LÉONCE.

Est prête à tout oser.

JUSTIN.

Est-ce à moi d'abuser
De ta délicatesse?

LÉONCE.

Près de toi je vivrai.

JUSTIN.

Loin de toi, je saurai
Que toujours mon fils m'aime.

LÉONCE.

Mon père, c'est moi-même,
Moi, qui te le dirai.

JUSTIN.

Non, non!

LÉONCE.

Toujours!

JUSTIN.

Mon fils!

LÉONCE.

Mon père!

JUSTIN.

C'est là ma volonté.

LÉONCE.

C'est ma seule prière,
A tes genoux je l'obtiendrai.

ENSEMBLE.

O nature! ô tendresse!
De votre feu divin, venez remplir mon cœur.

JUSTIN.

O doux moment! ô douce ivresse!
J'ose à peine, mon fils, croire à tant de bonheur!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, CLAIRINE, au fond de la salle, FRANÇOIS, à la porte à droite, GERMAIN, du côté opposé.

GERMAIN, CLAIRINE, FRANÇOIS.

Quelle surprise extrême!
Un vieillard en ces lieux.

FRANÇOIS.

Ils s'embrassent tous deux.
Léonce dit qu'il l'aime :
Des pleurs mouillent ses yeux.
Quelle surprise extrême!

LÉONCE.

C'est un père adoré,
Si long-temps désiré,
Et que le ciel lui-même,
Rend à son fils qu'il aime.

ENSEMBLE.

TOUS QUATRE.

Bonheur, bonheur suprême!
Quel heureux avenir!

GERMAIN, de son côté.

Douleur, douleur extrême!
Qu'allons-nous devenir?

LÉONCE.

Quelle crainte soudaine,
Germain, vient te saisir?
Qui peut causer ta peine?
Ah! tu me fais frémir!

GERMAIN.

Quand votre âme est ravie,
Peut-être ce retour,
A mon maître, en ce jour,
Pourra coûter la vie.

LÉONCE.

Dieux! que dis-tu?

GERMAIN.

Dormeuil s'était toujours flatté
De régner seul sur votre cœur sensible;
C'était là sa chimère et sa félicité.
Des noms de fils, de père, il était enchanté!
Ce songe était si doux!... Le reveil est terrible!
Il sera malheureux sans l'avoir mérité.

(Le cœur répète lentement.)

Il sera malheureux sans l'avoir mérité.

TOUS.

Quelle tristesse
Vient nous glacer,
Et remplacer
La douce allégresse!
O cruels momens!
Ma crainte redouble :
Je ne sais quel trouble
Vient saisir mes sens.
C'est comme un nuage
Qui couvre mes yeux.
Je prévois l'orage.

ENSEMBLE.

JUSTIN.

Fuyons de ces lieux.

TOUS.

Fuyez de ces lieux.

LÉONCE.

Restez dans ces lieux.

LÉONCE.

Non, non, ce n'est point une offense
Dont son cœur puisse se blesser.
Je réponds de son indulgence,
Et nos pleurs sauront l'apaiser.
Douce espérance,
Viens à ton tour,
Par ta présence,
Faire en ce jour
Fuir la souffrance.

TOUS.

Douce espérance, etc.

GERMAIN.

De la prudence!
Craignez d'avance
De vous livrer
Légèrement
A l'espérance.
L'espoir trompé
Double souvent
Notre souffrance.

LÉONCE.

Rassurez-vous.

CHŒUR.

Rassurons-nous.

LÉONCE.

Nous prierons tous.

CHŒUR.

Nous prierons tous.

LÉONCE.

Plus de tristesse!
Plus de regrets!
La crainte cesse,
L'espoir renaît.
Douce espérance, etc.

CHŒUR.

De la prudence, etc.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANÇOIS.

M. Dormeuil n'est pas encore rentré ; il ne sait rien! Comment tout ça va-t-il s'arranger ?... Germain dit que l'arrivée de M. Justin rendra tout le monde bien malheureux... M. Léonce n'en veut rien croire... Ma fine, je suis pour celui qui dit qu'il ne faut pas s'affliger... Je crains beaucoup le chagrin, parce que, voyez-vous... ça me... Oh! oui... J'ai eu beau faire, je n'ai jamais pu m'y habituer.

AIR.

Le ciel ne m'a point du tout fait
Pour la douleur, pour la tristesse;
Si tout le monde s'entendait,
Si tout le monde me croyait,
On chanterait, on danserait,
Et l'on rirait sans cesse.
Oh! comme le temps passerait!
Dès le matin on chanterait,

Et puis le soir.... on aimerait ;
Car il faut bien une maîtresse.

RÉCITATIF.

Oui, je veux enfin m'établir,
Je veux prendre une ménagère ;
Mais dans une aussi grave affaire
Il est fort bien de réfléchir.

AIR.

On dit qu'il est en mariage
Des peines de toute façon ;
Peut-être alors est-il plus sage,
Plus sage de rester garçon ?

Mais si quelque fille jolie,
Me dit d'un air bien doux, bien bon :
Veux-tu qu'à toi je me marie ?...
Comment pouvoir rester garçon ?

Ah ! je vois bien que dans la vie,
Pour se conduire avec raison,
Il faudrait, lorsqu'on se marie,
Pouvoir encor rester garçon.

(Voyant Léonce et Justin qui se tiennent embrassés.)

Ce que c'est que l'amour filial, pourtant ! les voilà accoutumés l'un à l'autre comme s'ils avaient passé toute leur vie ensemble.

SCÈNE II.

LÉONCE, JUSTIN, FRANÇOIS.

LÉONCE.

François, dès que M. Dormeuil paraîtra, dis à Germain...

FRANÇOIS.

Le voici.

SCÈNE III.

LÉONCE, JUSTIN, GERMAIN.

GERMAIN, *accourant.*

Il rentre, il me suit.

JUSTIN.

O ciel!

LÉONCE.

Venez, mon père!

GERMAIN.

Si vous me laissiez le prévenir d'abord? je le connais.

LÉONCE.

Je le connais mieux que toi, et tu vas voir.

GERMAIN.

Permettez... Mais il n'est plus temps; le voici.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, DORMEUIL, *très gai.*

DORMEUIL.

Tout est arrangé, conclu; j'amène le notaire, et nous allons... (*Il s'arrête stupéfait.*) Dieux! quels traits!... ils me rappellent... Serait-ce?... Cette idée me glace de surprise et d'effroi! Germain, quel est cet homme? qui est-il? Par quel motif tous deux... Qu'on ne me mente pas surtout.

GERMAIN.

Monsieur...

DORMEUIL.

Pourquoi sont-ils interdits, émus? pourquoi

Léonce n'est-il pas venu, comme à son ordinaire, m'embrasser quand je suis entré?... Il y a du mystère, il y a de la trahison.

GERMAIN, interdit.

Pouvez-vous croire...

DORMEUIL.

Ne me trompez pas Germain, Léonce est-il perdu pour moi?

LÉONCE.

Perdu! que dites-vous? Qui pourrait...

DORMEUIL.

Ce vieillard, qui est-il? répondez.

LÉONCE, avec calme et noblesse.

Le père, le respectable père de Léonce!

DORMEUIL, tombant sur une chaise.

Tout mon bonheur est détruit... (A Justin.) Et vous, qui avez juré le secret, vous, qui depuis plus de vingt ans avez pu le garder... Vous, qui pendant ce temps avez pu oublier que vous êtes père, lorsque moi je ne passais pas un seul jour sans en remplir les devoirs; qu'êtes-vous venu chercher dans cette maison, sans me prévenir, sans vous concerter avec moi, sans avoir égard à mon âge, à ma faiblesse même? Vous manquait-il quelque chose? Que ne l'écriviez-vous? je vous aurais envoyé... toute ma fortune, pourvu que vous m'eussiez laissé l'amitié, l'unique amitié de votre fils, qu'il m'était bien permis de regarder comme le mien.

JUSTIN.

Je conviens qu'en effet j'avais promis... Mais un

désir brûlant de voir une seule fois mon enfant, m'a conduit à Rouen... Un hasard imprévu m'a forcé de lui parler.

DORMEUIL, avec douleur.

Et à présent que tu l'as vu, que tu lui as parlé, comment feras-tu pour t'en séparer?

JUSTIN.

Si vous l'exigez...

LÉONCE, vivement.

Mon père, qu'osez-vous promettre?

DORMEUIL.

S'il y consent?

LÉONCE.

Et moi, je m'y oppose.

DORMEUIL.

C'est vous, Léonce!

LÉONCE.

Je retrouverais celui dont j'ai reçu la vie, et ce serait pour m'en séparer... ce serait pour le voir renvoyer honteusement... Non, qu'il reste avec moi, ou je pars avec lui... Pardon, Monsieur, mais...

DORMEUIL, désolé.

Déjà il n'ose plus m'appeler son père!

LÉONCE.

Vous l'êtes! mais c'est vous-même...

DORMEUIL.

Cela suffit... J'ai besoin d'être seul. Laissez-moi. Je connais vos intentions, je vous ferai savoir les miennes. Allez, vous dis-je. (Léonce veut parler.) Pas un mot de plus, j'en ai assez entendu, allez. (Il

l'éloigne de la main. Léonce la saisit et la baise, ensuite il s'éloigne. Dormeuil cache ses yeux avec sa main. Justin sort désolé.)

SCÈNE V.

DORMEUIL, GERMAIN.

DORMEUIL, assis, et relevant la tête.

Eh bien! Germain, tu viens de voir ce Léonce, si tendre, si reconnaissant.

GERMAIN.

Ah! Monsieur, il faut l'excuser, si...

DORMEUIL.

L'excuser, l'excuser!... Il a fait un trait superbe!

GERMAIN.

Quoi! mon maître, vous convenez...

DORMEUIL.

Oui, sans doute, superbe! Préférer un père pauvre, malheureux!... Mais je n'en suis pas moins le plus à plaindre des hommes.

GERMAIN.

Mais alors, comment se peut-il?

DORMEUIL.

Comment! tu veux que je raisonne quand je ne sais que sentir. Non, je ne puis supporter la vue de cet homme qui va réunir toutes les affections de Léonce. Je ne puis me faire à l'idée que je ne vais plus être pour lui qu'un simple étranger, un bienfaiteur ordinaire, exigeant, injuste même! Germain, je veux voir comment il soutiendra notre séparation, je veux voir si elle lui coûtera

autant qu'à moi, et si, comme je le crois, il persiste à suivre ce vieillard...

GERMAIN.

Vous ne l'abandonnerez pas pour cela?

DORMEUIL.

L'abandonner!... Je te le dirais que tu ne voudrais pas le croire... Mais pour cette amitié, brûlante, paternelle...

GERMAIN.

Il l'aura toujours.

DORMEUIL.

Non!

GERMAIN.

Si!

DORMEUIL.

Non, te dis-je! je le sais bien, peut-être.

GERMAIN.

Je le sais encore mieux que vous.

DORMEUIL.

Et par quelle raison?

GERMAIN.

Parce que ce ne sera pas une action honnête et louable qui pourra l'en priver.

DORMEUIL, en colère d'abord, ensuite attendri.

Eh bien! je... Embrasse-moi, Germain, (Germain étonné.) embrasse-moi, te dis-je, et ne me demande pas pourquoi...

GERMAIN, content.

Ah! je le sais bien! je vous ai deviné.

DORMEUIL.

Chut!... Garde-toi d'en rien conclure; je serai équitable, généreux même, mais aucun être sur

la terre ne doit, ni ne peut exiger que je me condamne à une vie souffrante et malheureuse, à un supplice continuel, moi qui ne désire vivre que pour embellir les jours de tous ceux qui sont autour de moi.

GERMAIN.

Je n'ai plus rien à dire, et j'attends ce que votre justice, votre bonté vont décider sur le sort de celui que nous aimons tous.

DORMEUIL, lui serrant la main.

Bon Germain!... Fais venir Clairine, je veux l'engager à se joindre à moi, va, mon ami, va, nous nous reverrons bientôt.

RÉCITATIF.

Plus de bonheur pour mes vieux ans!
Qu'il me quitte! qu'il m'abandonne!
Ne plus le voir! Ah! je frissonne!
Ce seul mot a glacé mes sens.

AIR.

Cruelle destinée,
Vieillesse infortunée,
Aux larmes condamnée!
Oh! funeste avenir!
Que vais-je devenir?

Leur amitié, leur tendresse,
M'annonçaient des jours heureux.
C'était un charme, une ivresse!
Je ne vivais que pour eux.

A l'instant le charme cesse:
Tout s'obscurcit à mes yeux.

Cruelle destinée, etc.

Plongé dans une peine amère,
Je vais.... je viens.... et je me dis :
Léonce, hélas! n'est plus mon fils ;
Et moi, je suis toujours son père.
Cruelle destinée, etc.

SCÈNE VI.

DORMEUIL, CLAIRINE.

CLAIRINE.

Ah! Monsieur, qu'ai-je appris? Léonce est désolé.

DORMEUIL.

Vous venez de le voir?

CLAIRINE.

En ce moment, il est avec son pè....

DORMEUIL.

Je le sais.... Et toi, que vas-tu devenir?

CLAIRINE.

Rien n'est changé pour moi... Léonce, le fils d'un paysan, d'un soldat, n'en est pas moins le plus tendre, le plus aimable des hommes.

DORMEUIL.

Et vous iriez dans son village?

CLAIRINE.

Comment! pourriez-vous exiger qu'il quittât votre maison?

DORMEUIL.

Mais, s'il ne veut pas se séparer de son père, il faudra bien que je consente... Persistez-vous alors...

CLAIRINE.

Je devais partager son bonheur, je dois supporter son infortune... Que penserait-il de moi, si je l'abandonnais? Qu'en penseriez-vous, vous-même? Je n'épouserai jamais Léonce sans votre consentement; mais s'il faut renoncer à lui, aucun autre n'obtiendra ma main. Pourriez-vous m'en blâmer?

DORMEUIL.

Blâmer! je ne blâme pas... ce que vous croyez devoir faire... ce que je ferais peut-être à votre place; mais êtes-vous bien sûre que Léonce, voyant sa position changée, ne refusera pas, ne croira pas devoir refuser votre main?

CLAIRINE.

Il en est capable.... Sa délicatesse lui en fera naître l'idée; mais la mienne; mais ma tendresse sauront vaincre ses scrupules, et j'obtiendrai qu'il me permette d'adoucir son sort.

DORMEUIL.

Et le mien, le mien, qui se chargera de l'adoucir?

CLAIRINE.

Clairine sera toujours votre fille!

DORMEUIL.

Oui, tu me le promets?

CLAIRINE.

Pouvez-vous en douter! Oui, mon ami, soyez bien sûr que si ma présence, ma tendresse, mes soins pouvaient seuls calmer vos chagrins, em-

bellir votre existence, il n'est rien que je ne sacrifiasse; mon amour, mon mariage, mon bonheur.

DORMEUIL, très vivement.

Eh! crois-tu donc que moi, je voulusse l'accepter? Est-ce une raison, parce que je suis malheureux, d'exiger que les autres le soient? Ne te souvient-il plus combien ce cœur est tendre? et ne vois-tu pas qu'en ce moment même c'est un excès de sensibilité qui me rend coupable...

CLAIRINE.

Et plus aimé que jamais!

DORMEUIL.

Plus aimé! ah! que c'est doux à entendre! Mes chers enfans, fuyez-moi, épousez-vous, soyez heureux du moins! oubliez un attachement qui ne peut plus que vous affliger, et priez le ciel que je puisse à mon tour oublier combien vous m'êtes chers.

CLAIRINE, pleurant.

Nous nous en garderons bien! nous lui demandons tous les jours le contraire.

DORMEUIL, presque en colère.

D'honneur je crois qu'il vous exauce, car je sens toujours là... là... Adieu. Ne m'arrêtez pas et respectez ma douleur et mes volontés.

SCÈNE VII.

CLAIRINE, seule.

Ses volontés!... Quelles seront-elles? Faudra-t-il que Léonce s'éloigne?

SCÈNE VIII.

LÉONCE, CLAIRINE.

LÉONCE.

Eh bien !... M. Dormeuil !...

CLAIRINE.

On voit que son cœur souffre, il ne sait à quoi se résoudre ; c'est un combat terrible, on n'en peut prévoir l'issue.

LÉONCE.

Mais au moins, Clairine persiste-t-elle...

CLAIRINE.

En douter, c'est me faire injure.

LÉONCE.

Quoi ! malgré mon infortune, vous consentez...

CLAIRINE.

Ah ! Léonce, n'ajoutez pas un mot, je ne vous le pardonnerais pas.

DUO.

LÉONCE.

Ma Clairine, mon amie,
Je te dois tout mon bonheur,
Que ferais-je de la vie,
Si j'avais perdu ton cœur ?

CLAIRINE.

Cher Léonce, ton amie,
A toi seul doit le bonheur ;
Que ferais-je de la vie,
Si j'avais perdu ton cœur ?
En tous lieux je veux te suivre,
Car sans toi je ne puis vivre ;
Non, sans toi je ne puis vivre.

LÉONCE.

En tous lieux tu veux me suivre?
Quoi! sans moi tu ne peux vivre?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, JUSTIN.

JUSTIN.

O mes enfans!

TOUS DEUX.

O! mon bon père!

JUSTIN.

Comme ton destin est changé!
Et c'est moi!... Je me désespère!

LÉONCE.

Lorsque dans mes bras je vous serre,
Comment pourrais-je être affligé?

JUSTIN.

Mon indigence.

LÉONCE.

Votre présence!

JUSTIN.

Sans mon retour, riches, heureux!

LÉONCE, CLAIRINE.

Mais nous ne serions pas avec vous tous les deux!

ENSEMBLE.

O moment plein de charmes!
Il suspend nos chagrins,
Adoucit nos alarmes,
Et rend nos jours sereins.

JUSTIN.

Mes enfans, votre tendresse
Met un terme à ma douleur;
Sur mon cœur quand je vous presse,
Je puis braver le malheur.

CLAIRINE.

Amour, à toi je m'adresse!
Tendre amour, fais mon bonheur.
Sur mon cœur quand je vous presse,
Je puis braver le malheur.

LÉONCE.

O! mon père! ta tendresse,
Met un terme à ma douleur.
Sur mon cœur quand je te presse,
Je puis braver le malheur.

JUSTIN.

En tous lieux tu veux me suivre?

CLAIRINE, LÉONCE.

En tous lieux, etc.

ENSEMBLE.

Mes enfans, etc.
Tendre amour, etc.
O! mon père, etc.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, FRANÇOIS, accourant en sautant.

FRANÇOIS.

Les voilà! les voilà! Ah! ils m'ont bien tenu leur parole! Je leur avais dit de commencer dès la porte de la maison... Écoutez-les donc... comme vous êtes tristes! (Marche gaie et éloignée.) Dam! ils viennent pour votre mariage pourtant, c'est aujourd'hui.

LÉONCE.

Ah! mon ami, tout est bien changé!

FRANÇOIS.

Oui-dà!... Ah! mon dieu! (Aux musiciens.) Taisez-vous, vous autres, tout est bien changé.

LÉONCE.

Mais il ne faut pas qu'ils sachent...

FRANÇOIS.

Il ne faut pas. (Aux musiciens.) Continuez, vous ne devez pas savoir...

LÉONCE, lui mettant la main sur la bouche.

Tais-toi donc, mon pauvre François, et modère ton zèle.

(Ici la musique recommence, le fifre se fait entendre.)

FRANÇOIS.

Je me tais. Tenez, tenez, c'est-il pas comme un sort, les v'là qui recommencent !... C'est bien le fifre, oh ! c'est bien lui !... Si on osait être gai, pourtant!... En entendant ça, on ne pourrait pas se retenir, et l'on... (Il va pour danser et s'arrête.) Eh bien ! qu'est-ce que je fais donc ? Excusez ; laissez-moi leur dire... Ah ! voilà monsieur Germain qui les renvoie.

SCÈNE XI.

LÉONCE, CLAIRINE, JUSTIN, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Mais dites-moi donc un peu, Monsieur, c'est donc parce que votre père est revenu...

LÉONCE.

François, nous allons peut-être quitter cette ville.

FRANÇOIS.

Comme tout ça a tourné, donc ? Tenez, ça me... Et ne m'emmenerez-vous pas avec vous?

LÉONCE.

Je le demanderai à M. Dormeuil.

FRANÇOIS.

Je lui demanderai bien moi-même : je ne veux pas vous quitter, d'abord, tant que vous aurez du chagrin.

LÉONCE.

Je te remercie, François.

FRANÇOIS.

Non, c'est que vous n'imaginez pas combien... Faut-il que j'aille faire la malle?

LÉONCE.

Pas encore.

FRANÇOIS.

Sans doute : il y a toujours assez de temps... mais c'est-il pas une chose ça. (Il revient.) Mettrai-je dedans votre habit brodé?

LÉONCE.

Non, non, c'est inutile.

FRANÇOIS.

Vous avez raison, c'est trop... (Entre ses dents.) Je ne porterai aussi, moi, que ma redingotte, ma petite veste et mon gilet bleu... Ah ça, si vous n'avez plus besoin de moi? j'irai voir où ça en est, et s'il faut préparer la voiture. (A part.) Il faut donc quitter cette maison, ce brave M. Dormeuil et mon bon Germain... Ah! mon dieu! mon dieu! allons, du courage, mon jeune maître, mademoiselle Clairine, M. Justin, ne vous affligez pas trop... Je reviendrai quand tout sera prêt. Ah! mon dieu, est-il possible... Ah! c'est fini, me voilà triste pour bien long-temps.

SCÈNE XII.

LÉONCE, JUSTIN, GERMAIN.

LÉONCE.

Sa naïveté... Mais voici Germain. Eh bien?

GERMAIN.

Il n'est pas encore sorti de son appartement; le notaire est toujours en attendant qu'il le fasse avertir... Je ne conçois rien à ce silence obstiné.

LÉONCE.

Bien cruel!

GERMAIN.

Il viendra bientôt me chercher, je suis le seul à qui il puisse parler librement de tout ce qu'il souffre... Respectez sa douleur, ses caprices mêmes, j'irai vous retrouver... et bien vite, si j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre.

SCÈNE XIII.

GERMAIN, seul d'abord, JUSTIN, ensuite.

GERMAIN.

Que de combats doivent se passer dans le cœur de mon maître! raison, tendresse!

JUSTIN.

Monsieur Germain, je veux partir à l'instant même, sans que Léonce soit instruit... Mon éloignement adoucira M. Dormeuil; puissé-je par là réparer en quelque chose le mal que j'ai fait!... Dites-lui qu'il saura seul le lieu que j'habite, et que jamais sans ses ordres je ne reviendrai.

GERMAIN.

Quoi! vous êtes décidé... Le voici! retirez-vous...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, DORMEUIL. Il passe vite et sans vouloir regarder le vieillard; celui-ci s'éloigne, et Dormeuil paraît plus calme.

DORMEUIL.

Où va-t-il, cet homme?

GERMAIN.

Il part en secret... seul... et sur-le-champ... Il veut au moins par là vous prouver son repentir... Il est vraiment au désespoir... il fait pitié!

DORMEUIL.

A toi!

GERMAIN.

A vous... si vous le regardiez...

DORMEUIL.

Je ne le regarderai pas.

GERMAIN.

Il consent à ne jamais revoir Léonce.

DORMEUIL.

Il n'a pas dit cela.

GERMAIN.

Je vous assure que...

DORMEUIL.

Il ne l'a pas pensé... et je le mépriserais s'il avait pu s'y engager.

GERMAIN.

Au moins, soyez certain qu'il ne viendra que lorsque vous lui permettrez...

DORMEUIL.

Est-il toujours là?

GERMAIN.

Toujours!... Il attend... une parole de bonté.

DORMEUIL.

Quelle parole? Il n'y en a qu'une : « Qu'il peut » rester. » Et je n'ai pas le courage de la lui dire.

GERMAIN.

S'il osait. . .

DORMEUIL.

Quoi?

GERMAIN.

Il s'approcherait de vous.

DORMEUIL.

Tu ne l'en empêches pas?

(Justin approche par derrière.)

GERMAIN.

Non, sûrement. Il prendrait cette main qui soulagea pendant vingt ans. . .

DORMEUIL.

Qu'il ne me parle pas de cela.

GERMAIN.

Il la mouillerait des pleurs de la reconnaissance... mais il craint... (Silence.) il craint. . .

DORMEUIL.

Elle est là, cette main, et je n'ai pas envie de la retirer.

JUSTIN, la lui prend, et la baise.

Ah! Monsieur!...

DORMEUIL.

C'est bon! c'est bon!

JUSTIN.

Ne me haïssez pas!

DORMEUIL.

Je ne sais pas haïr... Laissez au temps... La blessure est profonde...

JUSTIN.

Et la mienne aussi.

DORMEUIL.

Vous souffrez donc du mal que vous m'avez fait?

JUSTIN.

J'en mourrai!

DORMEUIL.

Non, non, vous avez un fils, vous! C'est à moi, qui n'en ai plus, c'est à moi de mourir. Mais avant, nous nous réconcilierons, je vous le promets.

JUSTIN.

Homme excellent! je vous le jure, il me suffira de voir Léonce... une fois tous les ans... C'est à vous qu'il appartient... c'est vous qui l'avez adopté, qui lui avez sacrifié votre jeunesse, un établissement... c'est vous qui l'avez élevé, il vous doit ses vertus, son bonheur, et il est juste qu'il reste auprès de l'homme généreux...

DORMEUIL.

Tu conviens donc que cela est juste? Ah! ce mot-là répare bien des torts! Retourne près de lui, ne lui dis rien de notre conversation... Ta parole de ne lui en rien dire.

JUSTIN.

Je vous la donne.

DORMEUIL.

Je t'estime encore, car j'y crois.

JUSTIN.

Je vous remercie, Monsieur, et soyez sûr que...

DORMEUIL.

Adieu. Nous nous reverrons. Envoyez ici Léonce sur-le-champ.

JUSTIN.

Je vais vous obéir.

SCÈNE XV.

DORMEUIL, GERMAIN.

DORMEUIL.

Germain, Germain, je suis mieux!

GERMAIN.

Je le vois, Monsieur, cette conversation avec le vieillard...

DORMEUIL.

Oui, oui, elle m'a un peu soulagé!... Germain, je veux revoir Léonce.

GERMAIN.

C'est fort aisé, Monsieur, et je vais...

DORMEUIL.

Non, il va venir, Germain, il m'est passé par la tête une idée qui me plaît.

GERMAIN.

Il faut la suivre, Monsieur.

DORMEUIL.

En ce moment j'ai des raisons pour ne pas parler moi-même à Léonce.

GERMAIN.

Des raisons... Oui, Monsieur.

DORMEUIL.

Tu lui parleras, toi!

GERMAIN.

Oui, Monsieur.

DORMEUIL.

Je serai assis à cette table.

GERMAIN.

Oui, Monsieur.

DORMEUIL.

Le dos tourné, écrivant avec attention, comme si je rédigeais quelqu'acte intéressant, et que je ne puisse différer.

GERMAIN.

Oui, Monsieur.

DORMEUIL.

Tu lui diras que je donne à son père, dans son pays, une ferme de soixante mille francs.

GERMAIN.

Soixante mille francs! Oui, Monsieur, je lui dirai.

DORMEUIL.

Que je le marie avec Clairine.

GERMAIN.

Avec Clairine, oui, Monsieur.

DORMEUIL.

Qu'ils peuvent partir tout-à-l'heure.

GERMAIN.

Partir! Eh! mais, Monsieur.

DORMEUIL.

Oui, Germain, tu le lui diras... Je veux que tu le lui dises.

GERMAIN.

Eh bien ! Monsieur, je lui dirai.

DORMEUIL.

Ah ça! ne vas pas te laisser émouvoir ; sois ferme, insensible. Insensible comme je le suis.

GERMAIN.

Oui, Monsieur, comme vous l'êtes !

DORMEUIL.

Ce n'est pas tout... tu sais que je lui ai donné mon portrait?

GERMAIN.

Oui, et cela lui a fait un plaisir!. . .

DORMEUIL.

Eh bien ! j'exige que tu... Mais le voici !... Je vais m'asseoir, et toi, suis mes ordres exactement.

GERMAIN.

Je ferai de mon mieux.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LÉONCE.

LÉONCE.

Je pourrai donc lui parler !

GERMAIN.

Non. En ce moment il est occupé à terminer un acte important qui vous concerne, et en attendant je suis chargé de vous faire connaître ses intentions ; daignez donc m'écouter, et ne le troublons pas.

LÉONCE.

Je respecterai toujours ses ordres, quelque ri-

goureux qu'ils puissent me paraître. Parle donc, Germain? Il ne me regarde seulement pas?

DORMEUIL, à part.

Oh! je t'ai bien vu!

GERMAIN.

D'abord, il donne une ferme considérable à votre père, dans la Hollande, et vous irez là tous les deux...

LÉONCE.

Si loin! il ne veut donc plus que je vienne le voir?

GERMAIN.

Il n'a pas dit cela précisément.

LÉONCE.

S'il n'y avait du moins que quelques lieues... Toutes les semaines, tous les jours je viendrais.

DORMEUIL, à part.

Tous les jours il viendrait!

GERMAIN.

Il aime mieux, je crois, renoncer tout-à-fait.

DORMEUIL, à part.

Trop dur; Germain, adoucis; adoucis...

GERMAIN.

Au reste, je puis me tromper.

LÉONCE.

Oui, Germain, sois bien sûr qu'il ne pourra pas être long-temps sans revoir son fils.

DORMEUIL, à part.

Il a raison!

GERMAIN.

Mais votre mariage se fera toujours.

LÉONCE.

Et il ne sera pas témoin du bonheur dont il me fera jouir?

GERMAIN.

Écoutez donc, à présent qu'il ne peut plus avoir pour vous la même affection... (Dormeuil le tire par son habit)

LÉONCE.

Ah! Germain, vous lui faites injure! et dans toute sa conduite, dans sa rigueur même, j'y trouve la preuve de la plus tendre amitié.

DORMEUIL frappe sur la table, dans un premier mouvement de joie qu'il n'a pu retenir.

Très bien!

GERMAIN, feignant qu'on l'appelle.

Qu'est-ce que c'est?... Monsieur, pardon; c'est que je croyais que vous me parliez.

DORMEUIL.

Non. (A part.) J'ai pensé me trahir. (Bas à Germain.) Mon portrait... Redemande-le lui...

GERMAIN.

Monsieur Dormeuil m'a encore chargé de vous redemander son portrait.

LÉONCE.

Quoi! il a pu?

GERMAIN.

Oui, il l'exige.

LÉONCE.

Je l'ai craint un moment, je l'avoue, et je m'en accusais: mais je vois que j'avais trop présumé de son indulgence... J'ai ici...

GERMAIN.

Vous pouvez me le remettre.

LÉONCE.

Puisqu'il l'ordonne, je dois...

DORMEUIL, à part.

Il le rend!

GERMAIN.

Vous allez donc me le rendre?

LÉONCE.

Oui, je vais...

DORMEUIL, bas, et désolé.

Il le rend tout de suite!

LÉONCE, remettant une boîte enrichie de diamans.

Le voici!

DORMEUIL.

Il l'a rendu.

GERMAIN, ouvrant la boîte avec un cri de joie.

Le portrait n'y est pas.

DORMEUIL, ravi, et à part.

Il n'y est pas! je respire!

LÉONCE.

Je pouvais en effet, et sans manquer à la reconnaissance, rendre le portrait de l'homme injuste, cruel même, j'ose le dire, qui m'a traité avec une rigueur que je ne mérite pas, mais l'image respectable de celui qui depuis ma naissance m'a soigné, nourri, aimé; de celui qui a formé mon âme, qui m'a fait connaître un sentiment délicieux, qui n'est pas la nature, il est vrai, mais qui est aussi doux qu'elle, et plus flatteur peut-être, puisqu'il naît du choix libre de notre cœur... Eh bien! le portrait de cet ami généreux, c'est celui-là que je garde, celui que je porterai toujours, et qu'on ne m'arrachera qu'avec la vie.

DORMEUIL, étouffant, ne pouvant parler, et secouant l'habit de Germain.

Germain, Germain! laisse-lui, laisse-lui...

GERMAIN, ravi et feignant de ne pas entendre.

Il le veut pourtant, et je dois...

DORMEUIL, n'y pouvant plus tenir, lui donne un coup qui le jette sur une chaise à dix pas.

Eh! non, tu ne le dois pas!... Qu'il garde le portrait! je ne veux pas qu'il le rende... Oui, tu es mon fils... Mon cher fils!... Tu l'es, tu le seras toujours. (Il le prend par la tête et le baise mille fois.)

LÉONCE.

Mon père!

DORMEUIL.

Oui, oui!

FINALE.

Viens, mon enfant, que je t'embrasse;
Pardonne à ma vivacité.

LÉONCE.

C'est moi qui vous demande grâce,
Ah! ne soyez plus irrité.

DORMEUIL.

C'est moi qui te demande grâce,
Oui, j'avais tort d'être irrité.

GERMAIN.

O ciel! ô ciel! je te rends grâce!
Je n'aurais jamais cru, je dois en convenir,
Qu'un coup de poing pût faire un aussi grand plaisir.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, JUSTIN, CLAIRINE.

JUSTIN, CLAIRINE.

Que vois-je? O ciel! je te rends grâce!

DORMEUIL.

Accourez tous; que l'on m'embrasse!
Pardonnez ma vivacité.

JUSTIN, CLAIRINE.

C'est nous qui vous demandons grâce:
Ah! ne soyez plus irrité!

DORMEUIL.

Qu'à jamais le passé s'efface.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Monsieur, me v'là; je viens tout exprès
Vous dire qu' la voiture, les paquets,
Que les chevaux et moi, que nous sommes tous prêts.

GERMAIN.

Pauvre François, comment t'apprendre!

FRANÇOIS.

Et quoi qu' c'est donc encor qu'il faut apprendre?

GERMAIN.

Ah! cela va bien te surprendre,
Mais il faut à l'instant aller changer d'habit,
Et prouvant ton obéissance...

FRANÇOIS.

Ah! mon dieu! qu'est-ce que c'est que tout ça?

LÉONCE.

Il faut...

FRANÇOIS.

Hé bien?

DORMEUIL.

Mon cher, toute la nuit...

FRANÇOIS.

Eh bien! il faut que... Dites donc vite?

TOUS.

Il faut que tu danses.

FRANÇOIS, sautant et embrassant tout le monde.

Quoi! nous resterons?
Quoi! nous danserons?
Nous nous marierons?
Et c'est ce brave homme, je pense,
Qui comble à l'instant tous vos vœux?

LÉONCE, CLAIRINE, JUSTIN, GERMAIN.

Oui, oui, c'est lui, c'est lui!

DORMEUIL, leur fermant la bouche.

Silence!

LÉONCE, à Dormeuil.

Mon père!... ma reconnaissance!...

(Il l'embrasse.)

DORMEUIL le baise au front et le place dans les bras de Justin.

Mais à présent nous sommes deux:
Aime-le, chéris-moi; partage ta tendresse.
L'amitié jointe à la sagesse
Me disent que sans toi je ne puis être heureux.

FRANÇOIS.

V'là les tambours et l' fifre!... grande réjouissance!

CHŒUR.

Douce reconnaissance!
Momens delicieux!
Puissent des jours long-temps heureux
Être sa juste récompense!

DORMEUIL.

Soyez toujours heureux,
Et ce sera ma récompense.



DEUX MOTS,

OU

UNE NUIT DANS LA FORÊT,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 9 JUIN 1806.

(Musique de DALAYRAC.)

PERSONNAGES.

VALBELLE, officier.

LAFRANCE, son valet de chambre.

L'HOTESSE.

ROSE, jeune fille, servante d'auberge.

LAFLEUR, et le COCHER de Valbelle.

Quatre BRIGANDS siciliens, anciens soldats, déserteurs.

GARDES de la forêt.

BUCHERONS, CHARBONNIERS.

La scène se passe dans un mauvais cabaret situé dans la forêt d'Enna, en Sicile.

Le théâtre représente une petite chambre proprement meublée. Il y a une cheminée placée un peu obliquement; vis-a-vis, on voit une alcôve où se trouve un lit; l'alcôve est fermée par des rideaux. Une fenêtre est placée du même côté que la cheminée. A côté de la fenêtre on aperçoit un buffet ouvert, plein d'assiettes; le bas sert d'armoire. Au fond de la chambre, une porte qui donne sur une galerie extérieure qui est censée sur la cour, et derrière laquelle on voit la forêt et un mauvais petit bâtiment. A côté de la porte, une grande fenêtre ouverte et grillée par des barreaux, qui laisse voir la galerie, le petit bâtiment et la forêt. Près de cette fenêtre, une espèce de huche qui sert d'armoire.

DEUX MOTS,

OU

UNE NUIT DANS LA FORÊT.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'HOTESSE, VALBELLE, LAFRANCE.

L'HOTESSE, *éclairant.*

Entrez, Messieurs; je suis à vous dans l'instant.

SCÈNE II.

VALBELLE, LAFRANCE.

VALBELLE.

Enfin, nous voilà à l'abri!

LAFRANCE.

Et bien heureux d'avoir trouvé un gîte!... Quels chemins! quelle nuit!

VALBELLE.

La maison n'est pas apparente.

LAFRANCE.

Non; mais c'est une maison, et c'est beaucoup, lorsqu'on était au moment de coucher dans la forêt... avec un temps!

VALBELLE.

Épouvantable!... Comme nous avons été ac-

cueillis par cette bonne hôtesse! Quelle aimable femme!

LAFRANCE.

Oui, une figure tout-à-fait avenante.

VALBELLE.

Et une joie de nous voir arriver sains et saufs, un empressement, une cordialité! Elle se trouvait si heureuse, disait-elle, de pouvoir offrir un asile à deux honnêtes voyageurs.

LAFRANCE.

Et en même temps elle paraissait désolée de ne pouvoir pas nous traiter aussi bien que nous le méritons.

VALBELLE.

C'est charmant!... Et le souper, as-tu jeté un coup-d'œil?

LAFRANCE.

Oui. Du lait, du beurre, des œufs, du bon pain bis... Et tout cela offert avec une affection, un zèle!...

VALBELLE.

Qui sont faits pour toucher.

LAFRANCE.

Pour attendrir... J'ai dit qu'on nous fît une omelette de vingt-quatre œufs, parce que le cocher, Lafleur... Il faut songer à tout le monde.

VALBELLE.

Nous serons très bien ici.

LAFRANCE.

A ravir! Et surtout quand on pense à tous ces dangers qui nous menaçaient, à ces ravins, ces

torrens, ces précipices... Monsieur, comme nous allons passer une soirée agréable et une bonne nuit.

VALBELLE.

J'y compte.

DUO.

Souper frugal, appétissant,
Lit assez bon, sommeil tranquille,
A notre cœur reconnaissant,
Voilà ce qu'offre cet asile.

LAFRANCE.

Je veux aller goûter le vin;
Je veux causer avec l'hôtesse.

VALBELLE.

Je veux partir demain matin,
Et je ne veux point de paresse.

LAFRANCE.

Ne craignez rien de ma paresse,
Bien reposés, demain matin,
Regrettant notre bonne hôtesse,
Au jour nous serons en chemin.
Comptez, Monsieur, sur ma promesse.

ENSEMBLE.

Félicitons-nous tous deux
Du sort que le ciel nous destine.
C'est sans doute une main divine
Qui nous a conduits en ces lieux.

VALBELLE.

Il faut, Lafrance, à l'instant même,
Souper, se coucher et dormir.

LAFRANCE.

Souper! le beau mot! que je l'aime!
Se coucher me charme de même;

Dormir me fait un grand plaisir...
Surtout quand on pense à la pluie...

VALBELLE.

A ce bois si long et si noir!

LAFRANCE.

D'honneur, je croyais que ce soir
Etait le dernier de ma vie.

ENSEMBLE.

Félicitons-nous, etc.

LAFRANCE.

Ah! mon dieu! j'ai oublié la cassette... Diable! elle en vaut la peine... Mais Lafleur et le cocher sont avec la voiture. Et puis, chez de si honnêtes gens, il n'y a rien à craindre : on pourrait tout laisser sans risque... À propos, Monsieur, avez-vous aperçu la petite servante?

VALBELLE.

Pas du tout.

LAFRANCE.

Vous n'êtes donc pas entré dans la cuisine?

VALBELLE.

Non... Elle est jolie cette fille?

LAFRANCE.

Un vrai bijou! mademoiselle Rose, fraîche comme son nom, des yeux; une taille, des bras!... Oui, tout cela.

VIRELAY.

Figure aimable,
Sourire affable,
Frappent d'abord;
Air de sagesse,
Grâces, finesse

Charment encor.
Reine ou bergère,
Elle doit plaire,
C'est là son sort.

Forme élégante,
Et qui vous tente,
Quoiqu'on en ait :
Maintien austère,
Regard sévère,
Rendent muet;
Le téméraire,
Sûr de déplaire,
Tremble et se tait.

Si la nature,
D'une âme pure
Lui fit présent,
Il faut qu'on l'aime,
A l'instant même,
J'en fais serment.
Car son visage,
Car son corsage,
Tout est charmant.

VALBELLE.

Tu fais là un portrait...

LAFRANCE.

Je ne dis rien de trop... Et des talens! une guitare suspendue dans la cuisine, et vous sentez bien que ce n'est pas notre bonne hôtesse qui s'amuse?... (Il fait le signe de pincer de la guitare.)

VALBELLE.

Comment! les arts ont pénétré jusque dans ces lieux.

LAFRANCE.

Tout, Monsieur, tout! c'est ici le séjour des grâces, de la beauté et de l'innocence.

VALBELLE.

Tu t'y fixerais volontiers!

LAFRANCE.

Écoutez donc, nous cherchons depuis si longtemps la tranquillité, le bonheur, la vertu... vous avez toujours passé pour un homme à grands sentimens, vous! un peu romanesque même; moi, qui ai l'honneur de vous servir, il est tout naturel que j'aie pris le genre... D'ailleurs, la vie pastorale a tant de charmes... Quand ce ne serait que deux jours!... Je vais chercher notre porte-manteau et la cassette.

SCÈNE III.

VALBELLE.

Je partage la satisfaction de ce pauvre Lafrance, et plus j'ai craint, plus j'ai souffert dans la route, plus le bon accueil que l'on m'a fait ici me paraît doux et flatteur. Cette jolie Rose dont il me parle... comment est-elle dans un pareil endroit?... Ah! l'infortune l'aura sans doute réduite à la nécessité de servir. Rose, je ne t'ai jamais vue, mais je me fais de toi une idée... oui, si ce que l'on dit est vrai, il doit être dangereux de te voir.

RONDEAU.

Pour fillette jolie,
Chérie,

Jolie,
Qui m'offre la beauté
A la sagesse unie;
Pour fillette jolie,
Chérie,
Perdre sa liberté,
Non, ce n'est point une folie.

Rose est donc ma bergère,
Et je suis son berger;
Elle n'est point légère,
Je ne sais point changer.
Armés d'une houlette,
Comme deux céladons,
Nous irons sur l'herbette
Conduire nos moutons.
Ah! quelle extravagance!
D'honneur, je perds l'esprit.
Mais cependant d'avance,
Tout bas mon cœur me dit:

Pour fillette jolie,
Chérie, etc.

Cette belle ingénue,
Que déjà j'aime tant;
Mais il faudrait pourtant...
Il faudrait... l'avoir vue...
Non, je tiens à mon choix,
Rose doit me séduire,
Et je veux me redire...
Me redire cent fois:

Pour fillette jolie,
Chérie, etc.

Cessons la plaisanterie; si elle est belle, sage, si elle mérite d'intéresser, eh bien! sans l'humilier... je puis lui offrir!... Je puis la marier

même, si elle aime quelqu'un dans les environs. Tout en courant les grands chemins, faire une bonne action, c'est séduisant! et voilà pourtant comme un cocher maladroit, des chemins détestables, une voiture renversée, et une hôtesse obligeante auront décidé du bonheur de la vie d'une jolie fille, et m'auront procuré, à moi, le plaisir bien doux d'y contribuer. Ah! voici notre chère hôtesse... elle est seule.

SCÈNE IV.

VALBELLE, L'HOTESSE.

L'HOTESSE.

Eh bien! Monsieur, êtes-vous un peu remis de vos fatigues, et voulez-vous souper?

VALBELLE.

Mais, quand il vous plaira.

L'HOTESSE.

Vous serez servi dans l'instant; bien peu de chose, c'est vrai; mais de bon cœur! il faut excuser, loin de tout! et puis nous ne sommes pas accoutumés à recevoir des personnes...

VALBELLE.

Oh! je crois qu'on ne passe guère par ce chemin.

L'HOTESSE.

Oh! mon dieu, non; nous sommes tout au milieu des bois: mais mon mari est bûcheron, et il fallait bien...

VALBELLE.

C'est tout simple!...

L'HOTESSE.

Nous ne recevons que les voyageurs égarés, et l'on est encore bien aise de rencontrer notre chaumière ; elle n'est pas séduisante, mais elle est sûre ; la chambre est commode et bien close, le lit passable, le linge bien blanc, et une tranquillité!... deux femmes! cela ne fait pas de bruit. Mon mari est absent, je l'attends au premier jour. Il sera bien fâché de ne s'être pas trouvé ici, mais je tâcherai de le suppléer de mon mieux.

VALBELLE.

On ne peut pas mettre plus d'activité, de grâces! Vous avez une servante?

L'HOTESSE.

Oui, une fille qui nous est tombée là comme des nues; un vieux paysan que mon mari avait connu autrefois nous l'a amenée, elle n'en pouvait plus de lassitude, de besoin. Elle pleurait beaucoup.

VALBELLE.

Elle pleurait! avez-vous su pourquoi!

L'HOTESSE.

Non. Le vieux paysan nous a seulement dit que c'était une bien brave fille, que son père, par des malheurs, avait été forcé de l'abandonner; il nous a presque donné à entendre qu'elle n'était pas née pour servir. Enfin, il nous a priés en grâce de la recevoir et de la prendre chez nous. Mon pauvre Fabrice, qui est le meilleur homme du monde, n'a pas refusé; moi, qui suis compatis-

sante comme personne, je l'ai reçue à bras ouverts : mais bientôt je m'en suis repentie ; elle est si niaise : ça ne sait rien, et ça prend des tons, ça veut des égards, je n'aime pas ça, moi ; je ne l'ai que depuis huit jours, et je ne la garderai pas ; c'est bien résolu.

VALBELLE.

Elle est jolie du moins ?

L'HOTESSE.

Comme ça, une figure sans expression, et puis une lenteur, une maladresse !... C'est un triste sujet, et je la voudrais bien loin d'ici.

VALBELLE, à part.

Voilà qui est très différent de ce que Lafrance m'a dit.

L'HOTESSE.

Mais, ne vous inquiétez pas, c'est moi qui vous servirai, et j'espère que vous ne manquerez de rien. Je vais voir si le souper... Ah ! j'aperçois monsieur votre valet de chambre, qui porte des paquets, je vais l'aider... (Elle court.) Monsieur, Monsieur, je suis à vous.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LAFRANCE, l'air triste, et portant une cassette et un porte-manteau.

LAFRANCE.

Bien obligé, Madame, je n'ai besoin de personne.

VALBELLE, à part.

Lafrance a l'air de bien mauvaise humeur.

L'HOTESSE, voulant prendre la casette.

Je ne souffrirai pas... Ah! elle est bien pesante, cette cassette.

LAFRANCE, posant la cassette sur le buffet, et le porte-manteau à terre.

Vous trouvez?

L'HOTESSE.

Au reste, ce ne sont pas mes affaires. Je vais mettre le couvert, je monterai le souper, on fera le lit, et je me flatte que Monsieur sera content.

SCÈNE VI.

VALBELLE, LAFRANCE.

LAFRANCE, la regardant aller.

Ta, ta, ta, ta, Madame l'entendue.

VALBELLE.

Qu'as-tu donc, Lafrance?

LAFRANCE.

Je n'ai rien, Monsieur.

VALBELLE.

Je vois bien que tu es triste.

LAFRANCE.

Et pourquoi serais-je triste?

VALBELLE.

Je l'ignore; mais à coup sûr tu as quelque chose. Allons, parle.

LAFRANCE.

Bah! c'est que je vous connais; vous allez vous

moquer. Enfin, c'est égal, et je dois vous dire tout ce que je sais.

VALBELLE.

Oh! oh! voilà un début qui promet. J'écoute.

LAFRANCE.

Vous voyez bien cette femme si douce, si affectueuse avec nous; eh bien! Monsieur, dans la cuisine, c'est un démon; elle gronde, elle crie.

VALBELLE.

Cela t'étonne? c'est tout naturel; elle désire que nous soyons bien servis, et elle se tourmente dans la crainte que nous ne manquions de quelque chose.

LAFRANCE.

Elle m'a traité moi-même...

VALBELLE.

Tu es un peu susceptible; j'aurais été plus indulgent; elle est vive, eh bien!... c'est la preuve d'un bon cœur. Et d'ailleurs, je suis toujours disposé à passer quelque chose à une femme qui a de beaux yeux.

LAFRANCE.

De beaux yeux, soit! mais en les examinant un peu attentivement, ces yeux-là ont quelque chose de hagard et de faux!

VALBELLE.

Où diable vas-tu chercher cela?

LAFRANCE.

Croyez-moi, nous ne sommes pas en sûreté ici.

VALBELLE.

Eh! bon dieu! comme tu as changé d'avis en un quart-d'heure!

LAFRANCE.

Monsieur, il en faut souvent moins pour voir des choses...

VALBELLE.

Oui... Oh! oh! et qu'as-tu donc vu?

LAFRANCE.

J'ai vu derrière des fagots, deux fusils, une carabine, des sabres...

VALBELLE.

Mais dans un lieu si écarté, il faut bien pouvoir se défendre.

LAFRANCE.

Vous voilà! toujours d'une confiance... parce qu'il ne vous est rien arrivé.

VALBELLE.

Et qu'il ne m'arrivera rien.

LAFRANCE.

Dieu le veuille : peste soit aussi du cocher qui nous oblige de coucher dans cette maudite taverne!

VALBELLE.

Mais, Lafrance, souviens-toi donc de ce que tu me disais ici même il n'y a qu'un moment.

Parodie du Duo.

Souper frugal, appétissant,
Lit assez bon, sommeil tranquille,
A notre cœur reconnaissant,
Voilà ce qu'offre cet asile.

LAFRANCE.

Comme tout est changé dans un moment!

VALBELLE.

Félicitons-nous tous les deux.

LAFRANCE.

Bah! bah! craignons plutôt tous deux.

VALBELLE.

Du sort que le ciel nous destine.

LAFRANCE.

Le sort auquel on nous destine.

VALBELLE.

C'est sans doute une main divine
Qui nous a conduits en ces lieux.

LAFRANCE.

C'est le diable, je l'imagine,
Qui nous a conduits en ces lieux.

VALBELLE.

Souper frugal, appétissant...

LAFRANCE.

Ici, rien n'est appétissant.

VALBELLE.

Lit assez bon, sommeil tranquille.

LAFRANCE.

Quand on a peur, dort-on tranquille?

VALBELLE.

A notre cœur reconnaissant
Voilà ce qu'offre cet asile.

LAFRANCE.

Je ne suis point reconnaissant,
Et je déteste cet asile.

ENSEMBLE.

Redoutons plutôt tous les deux
Le sort affreux qu'on nous destine;
C'est le diable, je l'imagine,
Qui nous a conduits en ces lieux.

VALBELLE.

Félicitons-nous tous les deux
Du sort que le ciel nous destine.
C'est sans doute une main divine
Qui nous a conduits en ces lieux.

VALBELLE.

Et dis-moi, as-tu enveloppé dans tes noirs soupçons la jolie petite servante? es-tu aussi revenu sur son compte?

LAFRANCE.

Ma foi, je crois qu'elle ne vaut pas mieux que la maîtresse. Elle est sombre, maussade, revèche; on a beau lui faire des questions, elle ne répond pas.

VALBELLE.

Elle est sourde, peut-être?

LAFRANCE.

Non, car j'ai vu l'hôtesse lui parler bas, et elle a obéi tout de suite.

VALBELLE.

Alors, c'est qu'elle est muette.

LAFRANCE.

Et non, car j'ai entendu l'hôtesse lui défendre de répondre un seul mot à tout ce qu'on lui dirait.

VALBELLE.

Eh bien! c'est tout bonnement qu'elle est docile, et qu'on a craint pour elle les doux propos de M. Lafrance. Quant à moi, on peut être tranquille, je ne la questionnerai pas, de peur de lui attirer quelque mauvais traitement... et où a-t-on mis mes chevaux, mes gens?

LAFRANCE.

Ils sont déjà relégués, renfermés, dans une grange tout-à-fait séparée de cette bicoque... Et c'est là qu'on nous envoie coucher tous les trois... C'est clair, ça.

VALBELLE.

Oui, il est clair qu'il n'y a pas de lits ici.

LAFRANCE.

La femme dit cela, mais... Et si vous le permettez, Monsieur, je passerai la nuit dans votre chambre; de cette manière je serai moins inquiet de vous.

VALBELLE.

C'est-à-dire, que tu seras moins inquiet de toi. Tu me crois plus capable de te défendre que le cocher et que Lafleur, n'est-il pas vrai?

LAFRANCE.

Écoutez donc, quand cela serait; vous êtes brave, vous! vous avez été à l'armée... Soyez juste, Monsieur, les guerres qui ont désolé la Sicile, ont rempli les forêts d'une infinité de déserteurs, vrais bandits, qui attaquent les voyageurs, et en veulent surtout aux Français, qui les ont souvent étrillés; ils les pillent et les tuent toutes les fois qu'ils peuvent les rencontrer.

VALBELLE.

On y a mis bon ordre, et depuis long-temps on n'a pas entendu dire... D'ailleurs, des gardes parcourent les forêts.

LAFRANCE.

Oui, mais avec le temps qu'il fait.

VALBELLE.

Allons, finissons ce ridicule entretien; je rougis d'écouter plus long-temps le récit de tes terreurs paniques. Va te coucher, et réveille-moi demain à la pointe du jour.

LAFRANCE.

Allons, allons, puisque vous êtes si tranquille, je dois aussi... Ma foi, oui, votre assurance me rend le courage... Et tout bien considéré, je vais... je vais manger un morceau dans la cuisine, et puis si le sommeil vient... (Il s'en va lentement.) J'aurais pourtant fort bien passé la nuit sur cette chaise.

VALBELLE.

Et demain tu ne pourrais plus te soutenir... non, je ne le veux pas... je dois arriver demain à Palerme, et...

LAFRANCE.

Allons, je m'en vais. (Il revient.) Monsieur, par hasard, n'aurait pas le projet de descendre.

VALBELLE.

Et pourquoi faire?

LAFRANCE.

Je dis... pour voir la petite servante.

VALBELLE.

Elle montera.

LAFRANCE, n'osant dire qu'il a peur.

Oui. (Il revient.) C'est qu'il y a une galerie fort longue, et je ne connais pas les êtres.

VALBELLE.

Est-ce que je les connais mieux, moi?

LAFRANCE.

Non, non, c'est que lorsqu'on est deux, on se... il fait sombre en diable dans l'escalier.

VALBELLE.

Insigne poltron! allons, allons, appelle la fille...

(Il appelle.) La fille, éclairez... Tu y vois à présent. Soupe et va te coucher.

LAFRANCE.

Oui, Monsieur. (A part.) Je vais tout observer, et si mes soupçons se confirment, je préviendrai mes camarades, et nous tâcherons de...

VALBELLE, se retournant et le voyant encore.

Tu te fais attendre, cela n'est pas galant.

LAFRANCE, criant en bas.

Je descends.

VALBELLE.

Ah! dis que l'on monte un fagot; le froid me saisit, et je sens que cette chambre...

LAFRANCE.

Je vais le dire... Adieu, mon cher maître, adieu. (Baissant la voix.) Fermez toujours bien votre porte, et n'oubliez pas de mettre le verrou.

VALBELLE.

Oui, oui, brave Lafrance.

SCÈNE VII.

VALBELLE.

C'est un excellent sujet, mais je n'ai pas connu de domestique plus prompt à s'effrayer... Je ne suis point téméraire, mais j'ai tant voyagé, je me suis déjà trouvé dans tant de lieux où l'on m'annonçait les plus grands dangers, qu'à présent je ne crois presque pas plus aux voleurs qu'aux revenans.

SCÈNE VIII.

VALBELLE, L'HOTESSE, ROSE, portant du bois, un pot-à-l'eau, une poignée de paille et une chandelle allumée.

DUO.

VALBELLE, à part.

La voilà donc!... Qu'elle est charmante.
Sa figure est noble et décente.

L'HOTESSE.

Approchez-vous, Monsieur attend...
Avancez donc... quelle paresse!

VALBELLE, à l'Hôtesse.

Ah! parlez-lui plus doucement.
Il suffit que Rose paraisse
Pour désarmer le plus méchant;
Parlez-lui donc plus doucement.

(Rose, par ses regards, témoigne qu'elle est touchée de la bonne volonté de Valbelle.)

L'HOTESSE.

Je le veux bien... Allons, ma chère enfant.
Mais ces servantes
Sont si lentes!
Si l'on ne se fâchait, Monsieur, je vous le dis,
Jamais les voyageurs ne seraient bien servis.

VALBELLE, à Rose.

Ah! donnez-moi, je vous en prie,
Cette lumière et ce fagot.

(Rose le regarde et paraît émue.)

L'HOTESSE.

En vain je parle, en vain je crie...
Allons, finiras-tu bientôt.

(Se reprenant d'une voix douce.)

Rose, finirez-vous bientôt.

(A part.)

Ils devaient revenir plutôt.

VALBELLE.

Point de colère, je vous prie.

(A part.)

Quel air triste et touchant!...
D'où viennent ses alarmes?
Elle pleure! Et pourquoi? pourqaoi verser des larmes!
Qu'a-t-elle donc en ce moment?

(Rose tressaille, et baisse les yeux en soupirant; elle s'approche de la cheminée. Valbelle prend une chaise comme pour s'asseoir. Rose le regarde de nouveau, et lui fait signe de se taire, en mettant le doigt sur la bouche. Elle se remet à arranger le feu. L'Hôtesse ouvre le buffet. Valbelle regarde toujours Rose avec le plus grand intérêt; celle-ci se retourne, et, profitant du moment où l'Hôtesse a ouvert l'armoire, elle met la main sur son cœur, et regarde le ciel, comme si elle le prenait à témoin; elle a l'air de faire une promesse à Valbelle, elle répète le signe qui lui prescrit le silence; et se remet à souffler le feu. A la fin du morceau, dès que l'Hôtesse quitte l'armoire, Rose se tourne brusquement vers le feu, Valbelle se rasseoit, pour que l'Hôtesse ne s'aperçoive de rien.)

L'HOTESSE.

Les trois couverts, ils étaient là;
Je les ai serrés là, peut-être!

(Ouvrant le buffet.)

Oui, c'est bien là qu'ils doivent être.
Voyons, voyons, ah! les voilà.

VALBELLE, pendant que l'Hôtesse cherche.

Que vois-je? dieux!... Bon, les voilà!

L'HOTESSE, à Rose.

Aurez-vous bientôt fini? Faut-il une heure pour allumer un fagot?

VALBELLE.

C'est que le bois est vert et mouillé.

L'HOTESSE.

Vous avez raison. La vivacité m'emporte toujours. Mais c'est qu'on croirait qu'elle l'a choisi exprès pour perdre ici son temps, car nous en avons de plus sec. (Rose souffle le feu ; on frappe avec force à la porte de la maison.) (A part.) Ah ! ah ! ce sont eux, je les entends. (Elle crie par la fenêtre qu'elle ouvre et referme.) : Passez par la petite porte, je l'ai laissée ouverte.

(Rose frissonne, le soufflet tombe de ses mains. Valbelle est inquiet.)

VALBELLE.

Qu'est-ce ceci ?

L'HOTESSE.

Rien ; c'est mon mari qui rentre... Je ne l'attendais pas aujourd'hui.

VALBELLE.

Il revient seul ?

L'HOTESSE.

Oh ! je ne sais pas trop... Ils pourraient bien être plusieurs... Ce sont ses garçons.

VALBELLE.

Plusieurs !

(Rose s'appuie sur son soufflet, comme prête à se trouver mal. L'Hôtesse lui donne un coup sur le bras.)

L'HOTESSE, à Rose.

Eh bien ! dormez-vous ? (Elle va à la porte faire signe aux voleurs de ne pas entrer.)

(Rose, que Valbelle regarde toujours avec inquiétude, veut désigner que les voleurs sont au nombre de quatre ; pour cela elle prend une branche mince de fagot, et la casse en quatre fois, ce qui fait un léger bruit qui s'entend bien de Valbelle, et ne peut donner de soupçons à l'Hôtesse.)

VALBELLE, comptant bas, et des lèvres seulement, dit haut et à part, le dernier.

Quatre! (à l'Hôtesse.) Comment, vous ne savez pas précisément le nombre des gens qui sont chez vous?

L'HOTESSE.

C'est que... C'est qu'il y a un homme de journée qu'on n'amène que lorsqu'il y a quelque travail extraordinaire. (A part.) Pourquoi donc toutes ces questions.

(Au mot de travail extraordinaire, Rose fait un signe d'horreur, et, d'un geste, elle montre le lit, fait le signe de dormir, et annonce l'action de tuer d'un coup de poignard.)

VALBELLE.

Ah! et peut-être aujourd'hui y a-t-il quelque travail...

L'HOTESSE.

C'est ce que nous apprendrons bientôt; mais cela ne doit pas vous inquiéter. Ce sont tous de braves gens; et, s'il arrivait quelque chose ici, nous sommes là pour vous défendre.

VALBELLE.

Oh! rien ne m'effraye! Je me suis trouvé quelquefois dans des circonstances assez embarrassantes. Je me disais alors un de ces vieux refrains qu'on nous apprend dans notre enfance, et qui nous reviennent souvent à l'esprit... C'est fort peu de chose, mais ce qu'il conseille est sage, et pourrait être utile dans certaines occasions.

L'HOTESSE.

Eh! qu'est-ce donc qu'il conseille, ce vieux refrain?

VALBELLE.

Attendez, que je me le rappelle. Le voici.

(Il regarde Rose, et dit les deux premiers vers.)

CHANSON.

Prudence, espoir et vigilance
Sont à propos dans tous les temps;
Je puis braver tous les méchans,
Quand un bon cœur prend ma défense.

Plus le danger paraît pressant,
Plus le sang-froid est nécessaire!
(Regardant Rose.)
Un geste, un mot, tout nous éclaire!
Et l'on se dit en cet instant :

Prudence, espoir et vigilance
Sont à propos dans tous les temps;
Je puis braver tous les méchans,
Quand un bon cœur prend ma défense.

(Il serre la main à l'Hôtesse, qui remercie, croyant que cela est pour elle, et regarde tendrement Rose qui est très émue.)

L'HOTESSE.

Les méchans! Ah! vous n'avez pas à craindre cela, vous.

VALBELLE.

Je le crois.

L'HOTESSE.

Pour les bons cœurs, ce n'est pas pour nous vanter, mais il y en a ici.

VALBELLE, regardant Rose.

Ah! j'en suis sûr.

L'HOTESSE.

Pardonnez si je vous laisse un moment, mais

il faut bien que j'aille voir le cher homme, et m'informer s'il n'a besoin de rien.

VALBELLE.

C'est bien juste, et cela fait honneur à votre sensibilité.

L'HOTESSE.

Rose, suivez-moi. (L'Hôtesse avance doucement, Rose derrière elle, après avoir posé lentement le soufflet, joint les mains avec expression, et réitère le signe du silence.) Allons donc! allons donc! venez prendre la couverture et l'oreiller, pour faire le lit de Monsieur.

VALBELLE.

Puisque voilà votre mari, vous pouvez rester en bas, Rose suffira pour me servir.

L'HOTESSE.

Nenni! nenni! je ne laisse pas une jeunesse comme ça toute seule avec un officier.

VALBELLE.

Vous avez des principes austères, Madame.

L'HOTESSE.

Il faut bien, Monsieur; on n'a que ça; la pauvreté et l'honneur. (A Rose.) Que faites-vous donc là? Avancez, avancez donc. (En sortant, et presque dehors, elle la pousse rudement.) Ah! je te relèverai du péché de paresse. Va, marche donc, marche.

SCÈNE IX.

VALBELLE.

Quelle femme! comme elle m'a trompé, avec son langage doux et mielleux! Lafrance avait rai-

son, nous sommes dans un coupe-gorge... Avec quelle intelligence cette jeune fille m'a tout appris, tout, jusqu'à leur horrible projet... Dans le premier mouvement, j'ai pensé me découvrir; mais la crainte de la compromettre, de la perdre... La perdre! moi! Ah! plutôt mourir!... Quel air de candeur et de bonté! Ah! elle doit être bien malheureuse d'habiter ici!... Je l'en arracherai. Oui. Mais il faudrait commencer par m'en arracher moi-même, et ce n'est pas aisé... Les quatre coquins qui sont là-bas ne me laisseraient pas sortir... Je les entends... Je les aperçois même... Oui, ils sont au-bas de l'escalier, et se réjouissent d'avance du sort qu'ils me préparent.... Les voilà assis. Quelles horribles figures!

CHŒUR DE BRIGANDS.

Amis, buvons et trinquons tous,
On sait bien qui paiera pour nous.
Commençons par nous réjouir,
Plus d'une fois il faut souffrir
Du froid, de la faim, de l'orage;
Mais un seul jour nous dédommage.
Et ce jour vient enfin s'offrir.
Amis, buvons, etc.

VALBELLE.

Si je cédais à mon courroux,
Je voudrais les écraser tous.
Les scélérats! contenons-nous.

(On entend une guitare qui joue le refrain qu'a chanté Valbelle.)

Ces accords... Dieux! quels sons touchans!

LES BRIGANDS.

Amis, buvons, etc.

VALBELLE.

Cette guitare ; eh oui, c'est elle,
Oui, c'est Rose qui me rappelle
Ce qu'ici même... oh ! oui, j'entends.
« Prudence, espoir et vigilance. »
Oui, bonne Rose, je t'entends.

LES BRIGANDS.

Amis, buvons, etc.

L'HOTESSE, appelant d'une voix forte la servante.

Rose, Rose.

LES BRIGANDS.

Amis, buvons, etc.

VALBELLE.

Je voudrais les écraser tous,
Soyons prudens, contenons-nous.

Ah ! tout se tait... Que vont-ils faire ? de la prudence ! Trois fois Rose m'en a répété le signe... Le dernier exprimait une promesse... un serment !... de me servir, sans doute. Mais aura-t-elle la présence d'esprit, le courage nécessaire... Mes gens ne sont plus ici ; il m'est tout-à-fait impossible de les rejoindre. Que ferai-je seul contre quatre assassins bien armés.

SCÈNE X.

VALBELLE, LAFRANCE.

(Lafrance a allumé une lampe exprès.)

VALBELLE.

Mais quelle lumière vient frapper mes yeux !... (Il ouvre le rideau.) Me trompai-je... Non, c'est La-

france ; et par quel hasard est-il là ? (Il lui fait des signes.)

LAFRANCE.

Parlez sans crainte ; ils sont descendus dans la cave ; ils chantent encore, vous pouvez les entendre.

VALBELLE.

Tu devais être dans la grange.

LAFRANCE.

Oui, mais l'Hôtesse, fatiguée de nos plaintes, ou peut-être de peur de nous donner quelques soupçons, nous a logés dans ce mauvais petit bâtiment ; nous sommes plus près de vous ; mais nous n'en sommes pas moins enfermés.

VALBELLE.

Et Lafleur, le cocher ?

LAFRANCE.

Ils sont en bas ; ils travaillent.

VALBELLE.

A quoi donc ?

LAFRANCE.

A un vieux mur, et pour peu qu'il y ait autour quelques honnêtes gens, nous pourrons... mais on remonte, ne parlez plus. (Il éteint sa lumière.)

VALBELLE.

Me voilà bien instruit ! Après tout, il en arrivera ce qu'il pourra, voilà toujours de quoi leur vendre chèrement ma vie. (Il prend ses pistolets, et les pose sur la table.) On vient ; ne faisons semblant de rien.

SCÈNE XI.

VALBELLE, L'HOTESSE, ROSE.

(Rose porte une couverture et un oreiller.)

L'HOTESSE.

Pardon si on vous a fait attendre, Monsieur.

VALBELLE.

Ah! je ne suis pas très pressé. (A part.) A présent, sa figure me paraît sinistre.

L'HOTESSE.

On vous a fait beaucoup de bruit, n'est-ce pas? Oh! oh! des pistolets! Est-ce qu'ils sont chargés?

VALBELLE.

Oui, trois balles dans chacun.

L'HOTESSE.

Oh! ici c'est bien inutile... Cette maison... Jamais on n'a entendu parler...

VALBELLE.

Je n'en doute pas; mais quand on voyage, on ne sait pas ce qui peut arriver, et avec de bonnes armes et du courage, je ne craindrais pas... quatre voleurs.

L'HOTESSE.

Quatre! ah! ah! ah!

VALBELLE, voulant voir Rose.

Mais, Madame, asseyez-vous donc, je ne souffrirai pas que vous restiez debout; j'aime à causer quand je suis à table. Asseyez-vous, je vous en prie, je vous demanderai ce qui me sera nécessaire.

L'HOTESSE.

C'est pour vous obéir. (Elle s'assied de manière à voir Rose.)

VALBELLE, à part.

Ce n'est pas mon compte. (Il se sert du lait.)

L'HOTESSE, à Rose.

Avez-vous bientôt fini?

VALBELLE, voulant éloigner l'Hôtesse.

Ah! je n'ai pas de pain.

L'HOTESSE.

Je vais vous en donner.

VALBELLE, espérant qu'elle va sortir.

Je n'en vois pas.

L'HOTESSE.

Oh! j'en trouverai dans ce buffet, et vous allez en avoir dans l'instant. (Elle va chercher dans la huche.) En voilà.

(Pendant ce temps, Rose a fait voir à Valbelle un rouleau de cordes qu'elle avait caché sous l'oreiller, et le lui montre d'une main; de l'autre lui indique, par un geste, la fenêtre par laquelle il faudra qu'il se sauve. Elle montre aussi la clef qui doit ouvrir la porte du jardin. Elle remet bien vite l'oreiller sur les cordes, et la clef dans sa poche. Valbelle a l'air de s'occuper de son souper, mais il a tout vu.)

VALBELLE.

Je vous suis obligé. (L'Hôtesse remet le reste du pain dans le bas du buffet, et pendant ce temps Valbelle dit son *à parte.*) Comment reconnaître le service que Rose veut me rendre, et l'instruire de mes vues... Essayons. (Haut.) Votre mari est-il jeune, Madame?

L'HOTESSE.

Mais, entre deux âges.

VALBELLE.

Et l'avez-vous épousé par amour?

L'HOTESSE, à part.

La singulière demande! (Haut.) L'amour! Oh! ma foi, nous ne connaissons pas trop ça, nous autres.

VALBELLE, regardant Rose.

Je n'en dis pas autant.

L'HOTESSE.

Oh! les jeunes seigneurs comme vous ont toujours...

VALBELLE.

Non; et si vous connaissiez bien Valbelle, vous ne penseriez pas... Oui, Madame, je suis libre, et tout prêt à renoncer à ma liberté, si je trouvais jamais une personne sensible, honnête, et dont la famille estimée. (Rose lui montre une lettre ouverte qu'elle cache vite dans son sein.) (A part.) Une lettre!

L'HOTESSE.

Oui, un roman! ah! j'entends! Cela ne se trouve guère.

VALBELLE, regardant Rose.

Et moi, j'espère... que cela peut se rencontrer. (Rose lui montre encore la lettre.)

VALBELLE, inquiet et curieux, à part.

Comment pouvoir?... (Il jette exprès son couteau sous la table.) (Haut.) Ah! j'ai laissé tomber mon couteau.

L'HOTESSE.

Restez, je vais le ramasser.

VALBELLE.

Pardon, Madame.

L'HOTESSE.

Où est-il donc ?... (Valbelle fait signe à Rose de lui donner la lettre ; celle-ci veut s'approcher, et lui tend la main, mais l'Hôtesse relève vite sa tête. Rose s'enfuit, Valbelle mange.) Eh ! mais, vous avez le pied dessus.

VALBELLE.

Oh, je ne m'en doutais pas. (Il se lève et pousse le couteau avec son pied, pour que l'Hôtesse soit plus de temps à le trouver. Rose lui fait voir que la lettre est sous l'oreiller ; tous deux ont l'air de se promettre de ne point se quitter, et d'implorer le ciel l'un pour l'autre.)

L'HOTESSE.

Le voilà. (Valbelle s'est rassis, et a l'air de manger avec action.)

VALBELLE.

Je vous remercie. (Rose paraît très occupée de finir le lit. L'Hôtesse n'a aucun soupçon ; tout cela se fait très vite. Valbelle se lève de table.)

L'HOTESSE.

Je vois que Monsieur a soupé, Rose, tirez les rideaux du lit, emportez les assiettes et le linge : moi, je me charge du reste ; en deux voyages, nous aurons tout débarrassé. Nous allons revenir.

SCÈNE XII.

VALBELLE.

Quelle peut être cette lettre qu'elle avait sur elle, et qu'elle veut que je lise ? (Il la prend où Rose l'a mise.) Ah ! bon ! (Il lit.) « Au voyageur honnête et » sensible qu'un hasard funeste conduira dans cet » horrible séjour :

» Noble étranger, je suis la fille d'un négociant

» français établi à Palerme. Des malheurs non mé-
» rités ont forcé mon respectable père de fuir, et
» de me confier à un ancien domestique qui a cru
» me soustraire à mes persécuteurs en me cachant
» dans cette retraite ignorée, et chez des gens qu'il
» croyait honnêtes. Il a été cruellement trompé. Je
» suis chez des scélérats! Heureusement, depuis
» que j'habite avec eux, personne encore n'a pu
» être leur victime. Vous êtes le premier que j'ai
» vu ici. Je porte toujours cette lettre, bien sûre
» que si je vous disais un seul mot, ma perte serait
» certaine : je ne pourrai donc pas vous parler,
» mais je tâcherai d'y suppléer par mon intelli-
» gence. Comptez sur moi ; je n'aurai pas trop
» présumé de votre générosité, en espérant que
» vous ne me laisserez point dans un lieu qui me
» fait horreur, et que vous aurez pitié des tourmens
» qu'éprouve ici l'infortunée ROSE DERVILLE. »
Non, sans doute, je ne la laisserai pas. Derville! Je connais ce nom-là, c'est un négociant estimé à qui je suis recommandé... On le persécute, et voilà pourquoi Rose... Mais n'oublions pas combien le péril est pressant. (Allant au lit.) Une corde pour descendre... Bon... Il faudrait à présent être bien sûr de l'heure à laquelle ces misérables doivent tenter de s'introduire ici ; du temps qu'il me reste pour préparer ma fuite, de l'instant où Rose se trouvera dans le jardin pour m'ouvrir la porte, car si j'avance ou je retarde mon départ d'une minute seulement... la clef, les cordes, sa bonne volonté,

tout devient inutile. Eh! dieux!... on vient. Rose, je vais te voir peut-être pour la dernière fois.

SCÈNE XIII.

L'HOTESSE, ROSE, VALBELLE.

(Rose arrive très vite, dans l'espérance de parler un moment à Valbelle; elle s'avance, mais la figure de l'hôtesse, qu'elle aperçoit derrière la grille, la force au silence; elle paraît désolée, et s'éloigne tristement. Valbelle est également contrarié.)

L'HOTESSE, à Rose.

Quand vous aurez descendu cela, couchez-vous tout de suite, et qu'on ne vous revoie plus.

VALBELLE, à part.

On veut l'éloigner.

L'HOTESSE.

Prenez ce flambeau.

VALBELLE.

Ah! Madame, laissez-les moi tous les deux... je compte encore veiller quelques heures... Il faut que j'écrive. (Il fait signe à Rose.)

L'HOTESSE.

Pourtant, vous devez partir de si grand matin.

(Rose s'avance et a l'air d'écouter.)

VALBELLE.

N'importe, il me faut très peu de sommeil. D'ailleurs il est absolument nécessaire que je réponde à une lettre que j'ai reçue aujourd'hui; elle m'a fait un grand plaisir, et j'espère que la réponse n'en fera pas moins. (Il appuie sur cette phrase que Rose écoute. Elle paraît contente.)

L'HOTESSE, à Rose.

Et qu'est-ce que vous faites là? vous écoutez, je crois?

VALBELLE.

Oh! il n'y a aucun inconvénient qu'elle entende... Je ne me coucherai donc pas de quelque temps.

L'HOTESSE, à part.

C'est bon à savoir. (Haut.) Vous en êtes bien le maître.

VALBELLE.

Mais, comme ma montre est dérangée, je voudrais bien qu'on pût me dire l'heure. (Rose est très émue, elle frémit. Tout annonce son agitation.) L'heure au juste. (Il fait le geste que Rose a fait, et qui annonce l'action de tuer.)

ROSE.

Minuit!...

L'HOTESSE, lui jetant la nappe au visage.

De quoi vous mêlez-vous, bavarde? c'est bien la peine de parler pour dire une sottise. Minuit!... L'imbécille!... Est-ce qu'il peut être minuit donc?...

VALBELLE.

Non, sans doute... Elle a cru bien faire.

L'HOTESSE, furieuse.

Tâchez une autre fois de retenir votre langue, je n'aime pas les caquets. Sortez à présent, l'on n'a plus besoin de vous. Sortez, vous dis-je. (A Valbelle.) Bonne nuit, Monsieur; au revoir.

SCÈNE XIV.

VALBELLE.

Minuit! Voilà donc l'heure où ces scélérats comptent accomplir leur projet... Mais celle où Rose doit m'attendre dans le jardin et m'ouvrir... Je l'ignore; elle n'a pas eu le moyen ni la possibilité de me l'indiquer. A présent, comment savoir... Préparons-nous toujours. (*Il va chercher sa caisse et la pose sur la table.*) Prenons cet or, mon porte-feuille... Barricadons-nous, cela donnera du temps. (*Il ferme la porte à double tour et met les verroux. Il regarde dans le coffre, sous le lit, et au buffet.*) Car si l'Hôtesse avait conçu le plus léger soupçon, si les brigands allaient avancer l'instant... Que faire?... Descendre! je hâte la perte de Rose et la mienne... Rester! une mort assurée... Dieux! quelle cruelle alternative!

AIR.

Que faire? hélas! que devenir?
Tout est muet, tout m'abandonne!
Je suis troublé, mon cœur frissonne,
Un froid mortel vient me saisir!
Ah! Rose! Rose! ah! mon amie!
Quoi! tu perdrais pour moi la vie!...
Et je ne puis te secourir!...
Je n'y puis penser sans frémir.
Ah! Rose! Rose! ah! mon amie!
Et c'est ce soir... c'est cette nuit...
Mon sang se glace... et je reste interdit...
Que faire? hélas! que devenir, etc.

Rose tremblante!
Rose expirante!
Et ne pouvoir la secourir...
Je n'y puis penser sans frémir...

Mon trouble augmente,
Tout m'épouvante...
Rose tremblante,
Rose expirante!...
Dans le tourment
Qui me dévore,
Que chaque instant
Accroît encore...
Je n'ai qu'un vœu, qu'un seul désir,
De la sauver ou de mourir.

Je n'entends rien! On la retient peut-être!... Et mes gens... Les malheureux! je n'ose prévoir leur sort... Nous sommes tous perdus... Attendons l'instant fatal... (Prenant ses pistolets et les armant.) Mais le premier qui paraîtra... (Ici on entend une guitare.) Ah! voilà mon sauveur! C'est le signal du départ, je n'en puis douter. (La guitare joue très fort et très vite. Il attache la corde et éteint la chandelle.)

RÉCITATIF.

(Il ouvre la fenêtre.)

Hâtons-nous donc; oui, c'est elle, et je vais...

(Il passe par la fenêtre.)

Ciel! protège ma fuite, et bénis nos projets.

(Il s'abandonne à la corde, et disparaît.)

SCÈNE XV.

QUATRE BRIGANDS.

(La huche s'ouvre, et l'on aperçoit la tête effrayante d'un des brigands; presque en même temps le buffet tourne sur un pivot, et trois voleurs sortent de derrière. Ils ont une espèce d'uniforme, une longue barbe, une ceinture garnie de pistolets, des sabres, des demi-bottes, des pantalons, une figure épouvantable.)

ENSEMBLE.

PREMIER BRIGAND.

Sans bruit, approchons-nous un peu.

SECOND BRIGAND.

Il n'est plus auprès de son feu!

TROISIÈME BRIGAND.

Peut-être il est couché...

QUATRIÈME BRIGAND.

Silence!

Voyons...

(Ils approchent du lit dont les rideaux sont fermés. Après avoir rampé deux d'un côté, deux de l'autre, ils se lèvent tous les quatre à-la-fois, et ouvrent précipitamment les rideaux.)

TOUS.

Il est sauvé! vengeance!

UN BRIGAND, courant à la cassette.

Mais le coffre est resté!

TOUS, levant les mains au ciel.

Providence!

UN AUTRE, l'ouvrant.

Il a tout emporté.

TOUS, furieux.

Le coquin!

(Voyant la fenêtre ouverte et la corde qui y est attachée.)

La servante est d'intelligence.

LE PREMIER.

Ici qu'on l'amène, et soudain
Je vais l'immoler de ma main.

TOUS.

Vengeance! vengeance!

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, ROSE, pâle et échevelée.

CHŒUR.

Je veux l'immoler de ma main.

(Tableau effrayant. Rose est au milieu d'eux. Ils ont le sabre nu. Elle est tombée à genoux, saisie d'effroi, les mains jointes.)

LES BRIGANDS.

C'est donc toi qui l'as fait sauver?

(Rose tombe par terre, presque sans connaissance.)

Comment a-t-il pu s'échapper?
Parle, je te l'ordonne;
Parle, et l'on te pardonne.

(Rose fait signe qu'elle ne dira rien.)

LAFRANCE, LAFLEUR, LE COCHER, en dehors, crient:

Au secours, accourez... Les malheureux!
Amis, tombez sur eux.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, VALBELLE, LAFRANCE, LES DEUX AUTRES DOMESTIQUES.

(Le brigand lève un bras pour la percer. Rose fait un cri. Au moment où le voleur l'entraîne, Valbelle entre, lui arrache le fer de la main, en criant)

VALBELLE.

Arrête, scélérat!

(On entend plusieurs coups de fusils, qui font accourir quelques charbonniers du voisinage, et des gardes de la forêt. Les brigands se sauvent, trois par l'armoire, le quatrième par la croisée. Rose est toujours évanouie. Valbelle la soutient dans ses bras.)

SCÈNE XVIII.

VALBELLE, ROSE, LES TROIS DOMESTIQUES.

(Lafrance a tiré de la cassette des sels et un flacon. Rose revient à elle, témoigne sa surprise de se trouver dans ce lieu, cherche à se rappeler tout ce qui s'est passé, reconnaît Valbelle, pousse un cri de joie en le voyant sauvé, veut se mettre à genoux pour remercier le ciel, retombe de faiblesse, serre la main de Valbelle, et la pose sur son cœur.)

VALBELLE.

Sans la faiblesse qui t'accable,
Et qui suspend l'usage de tes sens,
Tu me dirais que tu consens,
Si nous avons l'aveu d'un père respectable,
A ce qu'un nœud légitime et durable
De nos destins embellisse le cours,
Tu me dirais : Oui, Rose t'aimera...

ROSE, faisant un effort, et avec l'accent le plus tendre.

Toujours !

VALBELLE.

Minuit! Toujours! ô mon amie !
Ces mots sont à jamais chers à mon souvenir !
L'un des deux m'a sauvé la vie,
Et l'autre va me la faire chérir.

LAFRANCE, regardant par la fenêtre.

Nos braves défenseurs emmènent les brigands ;
Vos chevaux sont tout prêts, profitons des momens.

Partons !

(On emmène Rose, qui revient, et s'adressant au public, lui dit, sur le petit air de Valbelle.)

Si l'on m'a forcée au silence,
Vous seuls pouvez m'en consoler ;
Daignez montrer de l'indulgence,
Et Rose alors pourra parler
Pour peindre sa reconnaissance.

(Le chœur répète.)



LÉHÉMAN,

OU

LA TOUR DE NEWSTADT,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 12 DÉCEMBRE 1801.

(Musique de DALAYRAC.)

PERSONNAGES.

FÉDÉRIC RAGOTZI, prince souverain, et chef des mécontens de Hongrie, amant d'Amélina.

LÉHÉMAN, capitaine et ami du prince Féderic Ragotzi; homme plein de courage et d'énergie.

AMÉLINA, fille de Léhéman, et amante de Féderic Ragotzi.

BÉRÉSINI, général polonais.

JORNER, sergent, } Suisses de naissance.
SORBAC, caporal, }

WARNER, officier autrichien.

REICH, soldat brusque.

SOLDATS AUTRICHIENS.

SOLDATS HONGROIS.

La scène se passe, au premier acte, dans un lieu sauvage voisin de Newstadt; au second, dans l'intérieur du château, et au troisième, dans la tour et aux environs.

LÉHÉMAN,

OU

LA TOUR DE NEWSTADT.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un lieu sauvage ; au fond l'on voit quelques ruines couvertes par des broussailles, et plusieurs rochers escarpés. En avant, sur un des côtés, se trouve une hutte presque détruite.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉHÉMAN fait un filet, AMÉLINA arrange le feu, FÉDÉRIC fait un arc et le tend. Ils sont tous assis.

DUO.

LÉHÉMAN.

Eloignons de nous la tristesse,
Le travail distrait la douleur;
Point de plainte, point de faiblesse,
Soyons plus forts que le malheur.

TOUS.

Eloignons de nous la tristesse, etc.

LÉHÉMAN, à Amélina.

Ce feu pétillant, par sa flamme,
Va rendre à nos corps la vigueur,
Et sa bienfaisante chaleur
Semble passer jusqu'à notre âme.

TOUS.

Eloignons de nous la tristesse, etc.

FÉDÉRIC.

Dans la crainte, dans les alarmes,
Consternés, mais non abattus,

Si nous avons perdu nos armes,
Il nous reste encor des vertus.

TOUS.

Eloignons de nous la tristesse, etc.

LÉHÉMAN.

Mais suspendons un instant nos travaux, nous les reprendrons ensuite avec plus de courage. Il fait froid ce matin; ces contrées sont si exposées aux vents du Nord, que les automnes...

AMÉLINA.

Le soleil va réchauffer l'air.

LÉHÉMAN.

D'ailleurs nous n'avions pas le choix. En ce lieu sauvage, bien déguisés, bien inconnus! et ce qui est encore plus sûr, bien seuls, nous ne courons, j'espère, aucun danger. Cependant, cette nuit, j'ai cru entendre quelques bruits confus, éloignés, comme de troupes qui passaient: amis ou ennemis, il est important de s'en éclaircir; en attendant que nous le puissions, restons toujours ici, personne ne s'avisera de chercher dans ce désert, sous cet habit commun, Fédéric Ragotzi, prince souverain, vaïvode de Transylvanie, et chef de ces braves hongrois qui, ne pouvant plus supporter les prétentions de la maison d'Autriche, se sont décidés à périr plutôt que de voir anéantir leurs antiques et respectables priviléges.

FÉDÉRIC.

Le sort a bien mal servi une aussi belle cause.

LÉHÉMAN.

Nous avons été battus; c'était la première fois,

et ce sera la dernière. Nous prendrons notre revanche. La bataille a été terrible; on vous croit mort, moi près de vous, c'est juste, c'est bien! Tel doit être le sort du capitaine Léhéman, de celui qui vous a vu naître, qui ne vous a jamais quitté. Long-temps votre mentor! souvent votre guide!...

FÉDÉRIC.

Toujours mon ami!

LÉHÉMAN.

Oui, toujours; nous vivons, nous sommes ensemble, et nous profiterons de cette faveur de la destinée, dès que nous en trouverons l'occasion; mais toi, ma fille, toi qui n'as jamais voulu nous quitter, qui as partagé les périls de notre fuite, mon Amélina, console-nous par les accens de ta douce voix, qui déjà si souvent a calmé nos peines; ne nous parle ni de malheurs, ni de dangers, nous n'avons besoin en ce moment que de courage et d'espérance.

AMÉLINA.

Je vous entends, mon père, et vais vous obéir.

ROMANCE.

Un voyageur s'est égaré,
Une lueur s'offre à sa vue,
Et rend à son cœur rassuré
La force qu'il avait perdue.
Entre nous et lui n'est-il pas
En ce jour quelque ressemblance?
Nous voyageons tous ici bas...
Et la lueur, c'est l'espérance.

LÉHÉMAN.

Je te sais gré d'avoir choisi cet air chéri de nos soldats, cet air sur lequel le prince les a conduits trois fois à la victoire, et dont le souvenir est encore d'un bon augure pour nous... Continue.

AMÉLINA.

L'espérance! à ce nom puissant,
Déjà la peine est adoucie,
Déjà l'infortuné ressent
De ce nom toute la magie.
Le juste, au-delà du trépas,
Espère un terme à sa souffrance;
Le méchant seul ne connaît pas
Le charme heureux de l'espérance.

Sachons de notre souvenir
Bannir toute idée importune,
Elançons-nous vers l'avenir,
Il n'est qu'un temps pour l'infortune!
Mais s'il faut périr sous les coups
De la haîne et de la vengeance,
Puissé-je mourir avant vous,
Voilà ma dernière espérance.

FÉDÉRIC.

Votre dernière espérance, c'est aussi la mienne, et moi seul...

LÉHÉMAN.

C'est la nôtre à tous... mais nous n'en viendrons pas là. Mes amis, n'obscurcissons pas nos idées, rappelons nos forces, créons-nous-en de nouvelles...

AMÉLINA.

Votre fermeté dans le malheur nous ranime, et je sens à mon tour....

LÉHÉMAN.

Ah! j'en étais sûr... Je te connais, tu es digne de moi.

AMÉLINA.

Je le voudrais.

LÉHÉMAN.

Il ne te faut qu'une occasion... et je te la procurerai... Tu aimes le prince?

AMÉLINA.

Mon père...

LÉHÉMAN.

Ton pays?

AMÉLINA.

Oh! oui... je chéris tout ce que chérit mon père.

FÉDÉRIC.

Tout ce que chérit Léhéman!

AMÉLINA.

Je l'ai dit... et je ne m'en repens pas.

FÉDÉRIC.

Je l'ai entendu... et je ne l'oublierai jamais!

LÉHÉMAN, à tous deux.

Bien! bien! mais ce n'est pas là le moment de se livrer à la sensibilité, à la reconnaissance. Fédéric, vous étiez souverain, il y a quelques jours, vous étiez à la tête d'une nombreuse armée... à présent vous voilà fugitif, errant, proscrit, sans armes, sans pouvoir, sans abri... car, en conscience, on ne peut pas regarder comme tel cette misérable hutte, que le chasseur qui l'habitait n'a pas eu de peine à nous céder. Eh bien! il faut reconquérir tout ce que vous avez perdu, plus encore si vous

le pouvez, et nous réussirons, j'en suis sûr; je ne demande pour cela que du temps, et cette fermeté que doivent toujours montrer ceux qui servent la cause de la justice et de l'humanité.

FÉDÉRIC.

Tu adoucis mes peines.

LÉHÉMAN.

C'est tout ce que je désire.

FÉDÉRIC.

Tu m'encourages!

LÉHÉMAN.

En auriez-vous besoin?

FÉDÉRIC.

Tu m'aimes!

LÉHÉMAN.

Comme si j'avais le bonheur de vous avoir pour fils : nous avons parlé de nos dangers, venons à présent à nos ressources, c'est l'article essentiel; d'abord, cette habitation écartée, ces vêtemens du pays, que le vieux chasseur nous a procurés, et à la faveur desquels nous pourrons, j'espère, échapper aux yeux les plus clairvoyans. Voilà pour la sûreté... et pour rentrer dans vos états, pas un soldat, pas une arme en état de vous servir; mais un sac de pièces d'or, dont nous saurons trouver l'emploi; notre traité d'alliance avec les Turcs; (Il montre un rouleau de papiers qui est dans son sein.) le firman du grand-seigneur, sa promesse de vingt mille tomans; le nom de tous les seigneurs hongrois qui vous ont choisi pour chef; et enfin, si tout cela manque, pour dernière ressource, la mort, qui

est toujours là pour les braves, et qui les console s'ils n'ont pu réussir.

FÉDÉRIC.

Mais, à la faveur de notre déguisement, nous aurons beau échapper aux recherches de Léopold, ces papiers suffiraient pour nous trahir.

AMÉLINA.

Et d'un autre côté, ces mêmes papiers sont bien précieux, indispensables même.

FÉDÉRIC.

Sans doute : surtout si nous nous trouvons obligés de quitter la Hongrie, de traverser la Pologne, de chercher un asile sur les terres de Soliman, ce seraient nos seules preuves, nos seules garanties !...

LÉHÉMAN.

Aussi les conserverons-nous avec soin jusqu'à l'instant où ils pourraient compromettre notre sûreté... mais n'oublions pas une de nos ressources sur laquelle je compte le plus.

AMÉLINA.

Expliquez-vous.

LÉHÉMAN.

Mon Amélina, je t'ai promis tout-à-l'heure une occasion de signaler ton zèle.

AMÉLINA.

Pourriez-vous me la procurer ?

LÉHÉMAN.

A l'instant même. Écoute! tu vas parcourir les villages qui nous environnent.

FÉDÉRIC.

Quoi! vous voudriez exposer votre fille?

LÉHÉMAN.

Ma fille... oui, vous venez de le dire; ne l'oubliez donc pas, et souvenez-vous qu'il n'y a point de danger qui puisse arrêter la fille de celui qui vous a juré fidélité, et qui s'est juré, à lui, de vivre et de mourir pour vous.

AMÉLINA.

Je l'ai juré aussi, mon père.

FÉDÉRIC.

O mes amis!.. je m'oppose...

LÉHÉMAN, *gaiement.*

Mon cher Fédéric, j'en suis bien fâché, mais ici vous n'êtes plus souverain, et je vous déclare que je vous désobéis. Ma fille, tu vas donc nous quitter; ne pouvant, par ton sexe, par ta jeunesse, faire naître de soupçons, soit parmi les habitans de ces villages, soit même parmi les soldats de Léopold, s'il en pénétrait dans ces tristes climats... la seule enfin de nous trois qui puisse se montrer sans crainte, puisque personne ne te connaît ici, tu vas donc, dans les habitations voisines, t'informer adroitement si notre armée s'est ralliée, si elle est bien éloignée de ces lieux, si Bérésini la commande, si, parmi les Hongrois de ces contrées, il nous reste encore des amis... (*Bas et en la tirant à part.*) Tu sens quel risque tu courrais, si on venait à soupçonner le motif...

AMÉLINA, *bas.*

Oui, mais prenez bien garde que Fédéric n'entende.

LÉHÉMAN, bas.

Ne crains rien. (Haut.) Et, comme je te le disais, à la faveur de ton apparente misère, de ton âge, fait pour intéresser, de tes prières touchantes, tu écouteras, tu observeras tout, et personne ne se défiera d'un enfant abandonné, qui ne semblera demander qu'un asile et du pain.

AMÉLINA.

Mon père, vous verrez que ma prudence égalera mon attachement pour... pour vous.

LÉHÉMAN.

Pour nous... tu peux le dire en ce moment, et cela t'est bien permis.

FÉDÉRIC.

Mais n'appréhendez-vous pas sa timidité...

AMÉLINA.

Soyez tranquille, je saurai prendre le ton, le langage... oui... voyez plutôt.

TRIO.

AMÉLINA.

Je leur dirai :

Ayez pitié d'une pauvre orpheline.
A vos bontés elle ose avoir recours.

FÉDERIC, LÉHÉMAN.

Très bien, fort bien, voilà le ton, la mine
Que doit avoir une pauvre orpheline.

AMÉLINA.

Accordez-lui quelqu'un de ces secours,
Qu'aux malheureux votre pitié destine.

LÉHÉMAN.

Avec ces yeux, cet air plein de douceur,
Tu fléchiras l'âme la plus cruelle.

FÉDÉRIC.

Amélina, si touchante, si belle;
Eh! qui pourrait lui refuser son cœur?

LÉHÉMAN.

Tout en priant, en peignant la misère,
Prends l'air naïf d'une simple bergère;
Tiens, le bâton! le panier... c'est cela;
La marche lourde... Eh! oui, prends-la déjà.

AMÉLINA.

Adieu.

LÉHÉMAN.

Attends encor. Amélina, ma fille,
Viens sur mon cœur.

FÉDÉRIC.

Moi, c'est à ses genoux...

LÉHÉMAN.

Non, mes enfans, embrassons-nous,
Nous ne faisons qu'une même famille.
Pour te donner encor plus d'assurance,
Pour écarter de nos cœurs tout effroi,
Prions celui qui va veiller sur toi;
Il fut toujours l'appui de l'innocence.

AMÉLINA.

Toi, qui règnes sur l'univers;
Toi, céleste et divine essence,
De qui la terre, et les cieux, et les mers
Attendent les lois en silence.

TOUS.

Toi, qui règnes, etc.

LÉHÉMAN.

Daigne, mon Dieu, la protéger!
Eloigne d'elle tout danger;
C'est un père } qui t'en conjure.
C'est un amant }

AMÉLINA.

Daigne, mon Dieu, les protéger!

Eloigne d'eux, éloigne tout danger;
Exauce-moi, je t'en conjure.

LÉHÉMAN, FÉDÉRIC.

Daigne, mon Dieu, etc.

TOUS.

Ces déserts, ces antres affreux,
Sont encore un temple à nos yeux,
Où tous les trois d'une âme pure,
Nous offrons les timides vœux
Au sublime auteur de la nature!

LÉHÉMAN.

Pars donc, et reçois nos adieux,
O mon enfant!

FÉDÉRIC.

O mon amie!

LÉHÉMAN.

Pars, et reviens vite en ces lieux,
A tes amis rendre la vie,
Adieu, adieu,
Oui, reçois nos adieux,
Nos tendres adieux.

AMÉLINA.

Je reçois vos adieux,
Vos tendres adieux;
Adieu, adieu.

SCÈNE II.

LÉHÉMAN, FÉDÉRIC.

LÉHÉMAN.

Cette séparation est douloureuse, je puis à présent le laisser paraître.

FÉDÉRIC.

Elle est affreuse.

LÉHÉMAN.

Et nécessaire, ce mot répond à tout. Fédéric, n'allez pas affaiblir mon courage; consolez un père et ne l'effrayez pas... Elle reviendra bientôt, oui, oui, elle reviendra et nous apportera d'excellentes nouvelles. Nous voilà donc tranquilles sur son compte.

FÉDÉRIC.

Léhéman, si du moins, au milieu de tant de peines... l'amour... l'hymen, car j'adore ta fille!... mon bonheur serait d'être à elle, et si tu consentais...

LÉHÉMAN.

Lorsque nous serons vainqueurs et vengés, nous verrons alors si Léhéman a mérité que sa fille, la fille d'un sujet de Fédéric, prince souverain...

FÉDÉRIC.

La fille du plus brave homme de mon armée, de celui qui m'a rendu le plus de services...

LÉHÉMAN.

Et qui vous en rendra encore, il faut l'espérer; ces services, mon prince, c'est la dot de ma fille, et je ne la trouve pas assez riche pour vous: mais nous oublions...

FÉDÉRIC.

Quoi donc?

LÉHÉMAN.

L'uniforme que vous avez laissé dans la hutte.

FÉDÉRIC.

Il m'est bien cher... C'est celui de la légion de Tekeli; celui que portent mes amis, mes soldats,

tous ceux qui combattent et qui souffrent pour moi.

LÉHÉMAN.

Nous le reprendrons bientôt et avec honneur ! Mais en ce moment nous devons... oui, je ne serai tranquille que lorsque nous l'aurons soustrait à tous les regards.

FÉDÉRIC.

Et dans quel endroit crois-tu que l'on puisse...

LÉHÉMAN.

Dans quel endroit ? .. dans cette citerne abandonnée, inconnue, que le hasard nous a fait découvrir... Hâtons-nous, je crains toujours.

FÉDÉRIC.

Je cours le chercher, et je reviens à l'instant.

SCÈNE III.

LÉHÉMAN.

Bon ! ranimons ce feu prêt à s'éteindre et préparons... Mais qu'entends-je . . . Des soldats autrichiens ! . . . . ils viennent de ce côté, ô ciel . . . . Fédéric.... si je le faisais évader. Il est trop tard, ils le rencontreraient, et ce serait l'exposer à des soupçons.

SCÈNE IV.

LÉHÉMAN, FÉDÉRIC.

FÉDÉRIC, sortant et portant l'uniforme.

Léhéman, voici...

LÉHÉMAN, repoussant la porte.

Ne sortez pas, ne sortez pas.

FÉDÉRIC, r'ouvrant la porte.

Pourquoi, je vais...

LÉHÉMAN, les yeux sur les soldats, et fermant la porte à la clef.

Non, non, je vous enferme, je m'empare de la clef, et vous ne sortirez à présent, que lorsque je le voudrai bien.

FÉDÉRIC, en dedans.

Mais...

LÉHÉMAN, avec force.

Ne parlez plus!... prenons nos ustensiles de chasse, le filet, et feignons... oui, le vieux chasseur qui habitait cette hutte!... eh bien! ce vieux chasseur, c'est moi, oui c'est moi! le langage, le corps usé d'un faible vieillard, et l'œil vif, le cœur mâle d'un homme de vingt ans!... Me voici prêt à les recevoir, et ils peuvent venir quand ils le voudront.

(Léhéman est assis près du feu et raccommode son arc.)

Si demain il faisait beau tems,
Je veux descendre dans la plaine,
Et de perdrix, et de faisans,
J'aurai bientôt ma hutte pleine.

SCÈNE V.

LÉHÉMAN, WARNER, JORNER, SORBAC,
PLUSIEURS SOLDATS AUTRICHIENS.

WARNER, LES SOLDATS.

Soyons prudens, c'est dans ces lieux,
Qu'on assure qu'il vient se rendre;
Il s'y dérobe à tous les yeux,
Il faut tâcher de l'y surprendre.

LÉHÉMAN, à part.

O ciel! que viens-je d'entendre!
C'est lui qu'on cherche en ces lieux.

(Haut, pour que le prince qui est dans la hutte l'entende.)

Ta, la, la, la... je ne crains rien,
Ta, la, la, la... tout ira bien,
Le vieux chasseur a de l'adresse,
De la finesse,
Et du bonheur,
Il n'a pas peur.

WARNER.

Ecoutez-nous, mon vieux chasseur.

LÉHÉMAN, feignant de ne pas entendre.

Le vieux chasseur, etc.

WARNER.

Ecoutez-nous, je vous en prie.

LÉHÉMAN, feignant l'étonné.

Ah! qui conduit ici vos pas?

WARNER ET LE CHŒUR.

Surtout aucune fourberie

LÉHÉMAN, faisant l'imbécille.

Vous venez donc de tout là-bas?

WARNER ET LE CHŒUR.

Car il y va de votre vie.

LÉHÉMAN, à genoux.

Parlez, parlez, ne me tuez pas!

WARNER.

Rassure-toi.

LÉHÉMAN.

Bon, je vous remercie.

LE CHŒUR.

C'est un rebelle, un ennemi,
Qu'en ce lieu nous venons surprendre;
Ami, tâche de nous apprendre
Si tu l'as vu.

LÉHÉMAN.

Nenni, nenni,
Je suis seul, ah! tout seul ici.

WARNER, LE CHŒUR.

L'empereur veut qu'on le saisisse,
Qu'on nous le livre! on paiera bien,
Sois sûr qu'on n'épargnera rien
Pour récompenser ce service.

LÉHÉMAN.

Mes bons Messieurs, je voudrais bien
Pouvoir vous rendre ce service;
Je suis si pauvre, je n'ai rien.
(A part.)
Usons, s'il se peut, d'artifice.
(Haut.)
Mes bons Messieurs, etc.

WARNER, LE CHŒUR.

L'empereur veut qu'on le saisisse;
Livre-le-nous, on paiera bien.

LÉHÉMAN.

Mes bons Messieurs, etc.

LE CHŒUR.

Il faut parler.

LÉHÉMAN.

Je vais parler.

LE CHŒUR.

Pourquoi trembler?

LÉHÉMAN.

Moi! moi! trembler!

LE CHŒUR.

Mais sois sincère.

LÉHÉMAN.

Oh! très sincère.

LE CHŒUR.

Sois sans frayeur.

LÉHÉMAN.

Je n'ai point peur.

TOUS.	LÉHÉMAN.
Point de mystère,	
Oui, sois sincère,	Je suis sincère,
Il faut parler,	Et vais parler,
Tout révéler,	Tout révéler,
Et sans trembler.	Et sans trembler.

WARNER.

Dis-nous donc si tu n'as pas vu passer ce matin un jeune homme d'une belle figure, sans armes, en uniforme hongrois.

LÉHÉMAN.

En uniforme?... attendez donc;... (A part.) Inspirons-leur de la confiance. (Haut.) Je crois effectivement qu'il a passé ce matin ici un jeune homme en uniforme rouge, je crois!... oui, il était rouge!

WARNER, bas.

Rouge! c'est bien là la couleur. (Haut.) Et de quel côté a-t-il passé?

LÉHÉMAN.

De quel côté? je ne sais pas trop, de quel côté... il allait bien vite, toujours!

WARNER.

Je le crois... et de quel côté allait-il si vite enfin?

LÉHÉMAN.

Il a été... par là, le long de ces rochers. (A part.) Éloignons-les d'ici.

JORNER, à Warner.

Du côté d'Affembourg, à six lieues de Newstadt; c'est l'endroit où se rallie son armée.

LÉHÉMAN, à part.

Bon à savoir ; (Haut.) d'Affembourg, vous avez raison. Dame ! mes bons Messieurs, vous connaissez le pays bien mieux que moi ; je ne vais qu'aux environs pour chasser.

WARNER.

Cela suffit ; courons vers le lieu qu'il nous indique.

SORBAC.

Mais cette hutte !.... si Fédéric, par hasard, était...

LÉHÉMAN.

Dans ma hutte ! je ne me serais jamais imaginé de vous proposer d'y entrer, dans ma hutte, pendant que ce rebelle va toujours, lui... Mais si vous le désirez...

WARNER.

Oui, cela sera plus prudent, entrons.

LÉHÉMAN.

Rien de plus aisé, et je vais... Mais où est donc ma clef ? où diantre l'aurais-je... Ah, je sais ; c'est que, comme je suis seul ici avec ma fille, voyez-vous, quand nous sortons, tantôt, nous mettons la clef sous une pierre... tantôt dans le creux d'un arbre, mais bientôt je la trouverai...

JORNER.

Bientôt, bientôt, mon capitaine ; nous perdons ici des momens précieux... Fédéric n'aurait qu'à nous avoir aperçus ; il profiterait du temps où nous nous arrêtons en ce lieu pour s'en éloigner davantage.

WARNER.

Tu peux avoir raison, hâtons-nous.

LÉHÉMAN.

Bon! ils vont s'en aller!

WARNER.

Mais pour n'avoir rien à nous reprocher... que deux de vous restent en ce lieu! Jorner, Sorbac, c'est vous que je choisis, vous allez visiter la hutte, quand le vieux chasseur aura trouvé sa clef. La visite faite, vous m'attendrez ici, nous nous y rendrons compte mutuellement de ce que nous aurons appris, et nous récompenserons le vieillard, ou nous le punirons, suivant qu'il l'aura mérité.

SCÈNE VI.

LÉHÉMAN, JORNER, SORBAC.

LÉHÉMAN, à part.

Tout est perdu!

JORNER.

Mon cher ami, nous restons pour vous tenir compagnie.

LÉHÉMAN.

Oh! c'est bien de l'honneur pour moi, mes bons Messieurs, bien du plaisir... je suis si souvent seul!... et l'on est trop heureux de pouvoir causer quelquefois avec de braves gens.

JORNER.

Mais cherchez donc la clef.

LÉHÉMAN, allant vers la hutte.

Oh! oui, oui, je vais dans l'instant... (Revenant.)

D'ailleurs s'il est là, il ne peut pas vous échapper à présent.

JORNER.

Oh! non, non, certainement.

LÉHÉMAN, à part.

Reprenons courage, et tâchons de trouver un moyen... (Haut.) Mais permettez-moi de vous demander... puisque nous avons le temps... quel est donc cet ennemi que l'on poursuit avec tant de vivacité?

JORNER.

Tu ne le sais pas? c'est le prince Fédéric, le chef des Hongrois mécontens, qui, aidé des conseils et du courage du capitaine Léhéman, veut, dit-on, se faire roi de Hongrie.

LÉHÉMAN.

Oh! oh! je ne m'étonne plus... Et quel intérêt si grand votre officier, et vous mêmes, avez-vous à le trouver?... est-ce qu'il y a...

JORNER.

Oui, ceux qui pourront l'arrêter auront mille florins.

LÉHÉMAN.

Mille florins! ah! ah!... Mais entre tant de monde!...

JORNER.

Oh! oui, ce ne serait pas bien considérable pour chacun.

LÉHÉMAN.

Au lieu que si cela était partagé entre deux ou trois pauvres diables... comme nous, par exemple?...

JORNER.

Oh! ce serait plus avantageux, c'est certain. (Bas à Sorbac.) Il veut nous tâter, je crois.

SORBAC, bas à Jorner.

Encourageons-le. (Haut.) Bon homme, tu as quelque chose qui t'occupe?

LÉHÉMAN.

Ah! ah! non, non... je vais voir si la clef...

JORNER.

Nous avons le temps, tu l'as dit toi-même; conviens-en, tu as quelqu'idée qui te...

LÉHÉMAN.

Vous voyez ça? eh bien! il faut l'avouer; tenez, je pensais que si j'étais bien sûr qu'on ne voulût pas faire trop de mal à ce rebelle...

SORBAC, faisant le signe qu'on lui coupera la tête.

Oh! non, c'est seulement pour le....

JORNER, de même.

Oui, voilà tout... et il y a mille florins pour ceux qui...

LÉHÉMAN.

Mille florins!... vous triomphez de tous mes scrupules... Mes amis, nous allons faire aujourd'hui notre fortune, je sais où est celui que vous cherchez.

LES SOLDATS, le caressant.

Tu le sais! tu le sais?... ah! mon camarade, mon vieux camarade.

LÉHÉMAN.

Je lui avais bien promis de ne pas le dire, mais puisque c'est un ennemi de l'empereur.

JORNER.

C'est ça ! c'est ça !

LÉHÉMAN.

Je ne dois plus me taire. Écoutez donc : vous voyez d'ici, derrière ces broussailles... plus loin... là... quelques pierres tombées... eh bien ! elles cachent l'entrée d'une ancienne citerne fort profonde, dont on ne se sert plus, et où le jour pénètre assez pour qu'on puisse y descendre.

SORBAC.

Et c'est là qu'il est ?

LÉHÉMAN.

Attendez... un escalier à moitié détruit mène jusqu'au fond.

JORNER.

Un escalier !... bon ! après ?...

LÉHÉMAN.

C'est dans l'endroit le plus sombre de la citerne, que ce malheureux... sans armes, sans forces, s'est retiré pour attendre le moment où la nuit favorisera sa fuite.

JORNER.

Quel bonheur ! je vais... (Il écarte les broussailles.)

SORBAC.

Je veux le premier...

LÉHÉMAN.

Je vous suivrai aussi... autant que mon âge...

JORNER, s'arrêtant, prêt à entrer, et revenant sur ses pas.

Un instant.

SORBAC.

Qu'as-tu donc ?

JORNER.

Il faut que l'un de nous reste ici.

LÉHÉMAN, à part.

O ciel!

SORBAC.

Pourquoi?

JORNER.

Le capitaine nous a défendu de perdre cet homme de vue, et s'il revenait...

SORBAC.

Tu as raison.

JORNER.

D'ailleurs le fugitif, il nous l'a dit, est sans forces, sans armes, ainsi, l'un de nous deux suffit bien... Sorbac, veux-tu demeurer?

SORBAC.

Soit!... va donc vite.

LÉHÉMAN, à part.

Comment faire. (Haut à Jorner.) Prenez garde en descendant, allez avec précaution, la citerne est profonde, doucement, doucement, suivez le mur, vous y êtes... vous y êtes. Oui, il y est... et il n'en reviendra pas comme il est descendu.

SORBAC.

Que dis-tu?

LÉHÉMAN.

Il faut convenir que je suis bien malheureux! j'espérais faire tomber dans le piége deux de ses persécuteurs, et il n'y en aura qu'un!

SORBAC.

Qu'un! comment! explique-toi?

LÉHÉMAN.

Oui, ton compagnon va trouver au fond de la

citerne ce brave Fédéric, avec deux de ses amis, bien résolus, bien armés.

SORBAC.

Jorner! Jorner! arrête.

LÉHÉMAN.

Appelle, appelle, il est trop loin pour t'entendre.

SORBAC.

Méchant vieillard! rends grâce à ton âge; mais tu n'échapperas pas : Jorner! Jorner, attends-moi, ou remonte! il y va de ta vie! il y va de ta vie!

LÉHÉMAN.

Et moi, je sauve la vôtre; fuyez, mon prince, fuyez... c'est du côté d'Affembourg.

FÉDÉRIC.

J'y vole.

LÉHÉMAN.

Arrêtez... par là vous les rencontreriez; c'est par des chemins détournés, inconnus qu'il faut vous y rendre.

FÉDÉRIC, ouvre vite la porte, et prend la route opposée aux soldats.

Adieu, adieu.

SCÈNE VII.

LÉHÉMAN, seul d'abord, LES SOLDATS ensuite.

LÉHÉMAN.

Les papiers... ces gens vont revenir furieux, et je ne sais à quel point ils pourront porter la ven-

geance... Allons, allons, que le feu anéantisse à jamais ces preuves. (Il les brûle.) Je les entends.

JORNER.

Mais quel conte cet insolent vieillard a-t-il osé... Tiens, le voilà qui se chauffe tranquillement. (Ils le saisissent au collet.) Eh! malheureux, quelle histoire as-tu été nous faire de Fédéric, de ses amis armés? il n'y avait personne dans la citerne.

LÉHÉMAN.

Il n'y avait personne? vous verrez qu'il se sera sauvé!

JORNER, voyant la hutte ouverte.

Oui, mais c'est de la hutte qu'il s'est sauvé. Traitre! quand le capitaine va savoir...

LÉHÉMAN.

Soyez tranquilles, je ne lui dirai pas, je vous le promets.

JORNER.

Comment! tu ne lui diras pas?

LÉHÉMAN.

Non, et vous devez me savoir gré de ma discrétion; car si le capitaine apprenait que, dupes de la ruse d'un faible vieillard, et de l'appât du gain qu'il vous a offert, vous avez laissé échapper Fédéric, une mort terrible et prompte serait le prix de votre imprudente crédulité.

JORNER, SORBAC.

Il a raison.

LÉHÉMAN.

Au lieu de cela, voyez la différence? Celui qui

était dans cette hutte, celui que vous vouliez faire périr, en partant a eu encore le temps de s'occuper de vous.

JORNER.

Comment! de nous?

LÉHÉMAN.

Oui, de vous : « Ami, m'a-t-il dit, je ne veux pas que ces soldats perdent la récompense qu'on leur avait promise, donne-leur cet or. »

JORNER.

A nous? mais alors, pourquoi ne nous avoir pas dit plus tôt?...

LÉHÉMAN.

En vous l'offrant pendant qu'il était encore là, peut-être aurais-je pu vous séduire ; mais vous auriez eu mon secret, à présent, c'est moi qui suis maître du vôtre, et je n'en veux pas abuser; prenez donc ; ces cent ducats sont à vous.

JORNER.

Cent ducats... cette générosité, ce sang-froid, cette figure respectable que je n'avais point observée, et que je me rappelle à présent, ah! vous êtes Léhéman, et c'est bien le prince Fédéric....

LÉHÉMAN.

Silence!

JORNER.

Oh! oui, oui, vous êtes Léhéman. A votre courage, à votre amitié pour lui, j'aurais dû plus tôt vous reconnaître.

LÉHÉMAN.

Paix!

JORNER.

Ne craignez rien... nous ne sommes point nés sujets de Léopold ; des malheurs nous ont forcés de quitter la Suisse, notre patrie, et de nous enrôler sous les drapeaux de l'empereur ; mais nous vous devons bien plus qu'à lui : dans une dernière affaire, surpris par vos soldats, nous allions être massacrés, lorsque vos ordres généreux nous ont sauvé la vie : disposez donc de nous...

SORBAC.

Oui, disposez de nous.

LÉHÉMAN.

J'accepte, et je saurai reconnaître... le prince lui-même... mais on vient, dissimulons. Plus d'un danger nous menace, et nous devons redoubler de prudence. Mes amis, mes amis, je compte sur vous.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, WARNER, LES SOLDATS.

FINALE.

WARNER.

Nous nous rendons tous en ces lieux,
Rien d'important à nous apprendre ?

JORNER, SORBAC.

Vous avez dit de vous attendre,
Et nous sommes restés tous deux.

WARNER, LE CHŒUR.

On ne l'a point trouvé.

JORNER, SORBAC, LÉHÉMAN, tous à part.

Tant mieux!

LES SOLDATS.

Et c'est vraiment bien malheureux!

JORNER, SORBAC, bas.

C'est bien heureux!

LÉHÉMAN, bas à Jorner et à Sorbac.

Disons comme eux,
Bien malheureux!

JORNER, SORBAC, LÉHÉMAN, haut.

Oui, c'est vraiment bien malheureux!

LE CHŒUR.

On est encore à sa poursuite.

LÉHÉMAN.

On est encore à sa poursuite!
(Bas.) (Haut.)
Je tremble... J'en suis bien joyeux.

LE CHŒUR.

En vain il veut prendre la fuite.

LÉHÉMAN, feignant.

En vain il veut prendre la fuite,
On le trouvera bien.

LE CHŒUR.

Tant mieux!

JORNER, SORBAC, à part.

Ah! ce serait bien malheureux!

LÉHÉMAN.

(Bas.) (Haut.)
Disons comme eux... Tant mieux! tant mieux!

TOUS.

Tant mieux! tant mieux!

L'OFFICIER.

Quel bruit lointain, que veut-il dire?
Ecoutons bien.

LÉHÉMAN, JORNER, SORBAC.

Dieux! je frémis.

LES SOLDATS.

Non, ce n'est rien.

LÉHÉMAN, JORNER, SORBAC, à part.

Ah! je respire.

LES SOLDATS.

Le bruit s'accroît.

LÉHÉMAN, JORNER, SORBAC, à part.

S'il était pris.

LE CHŒUR.

Courons savoir.

LÉHÉMAN.

Oui, mes amis,
Courons en diligence!
(Bas.)
Hélas! dans quel trouble je suis!
Courons, mes amis, je vous suis.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, d'autres SOLDATS, arrivant.

LES SOLDATS restés.

Quel bruit encore, que veut-il dire?
L'a-t-on trouvé?

LÉHÉMAN.

Dieux! je frémis.

LES SOLDATS.

On cherche en vain.

JORNER, SORBAC, LÉHÉMAN, à part.

Ah! je respire.

LE CHŒUR.

Le bruit redouble.

JORNER, SORBAC, LÉHÉMAN, à part.

Ah! quel martyre!

(On entend un coup de canon.)

DEUX SOLDATS entrant.

Apprenez qu'un rebelle est pris;
Si c'est le prince, ô mes amis!

Le vieux chasseur par ses avis,
A mérité la récompense.

LE CHŒUR, à Léhéman.

Oui, tes avis,
Nous ont servis,
Tu mérites la récompense.

LÉHÉMAN, désolé et feignant de la joie.

Je mérite la récompense.

(A part.)

Quelle souffrance !

(Deux coups de canon. Joie générale.)

LE CHŒUR.

Allons, amis, le signal nous rappelle,
Allons, partons.

LÉHÉMAN, à part.

Douleur mortelle !

(A part.)

Et ma fille !

LE CHŒUR.

Viens avec nous.

LÉHÉMAN.

Mes amis, je vais avec vous.

SCÈNE X.

AMÉLINA.

(Elle paraît sur le coteau, regarde de tous côtés et témoigne son effroi : elle se débarrasse du chapeau, du bâton, et court à la hutte.)

Il n'y est plus... ô mon dieu !... Que sont-ils devenus... mon père... mon cher Fédéric... Qu'entends-je ? quel soupçon. (Elle monte sur un rocher; apercevant Léhéman conduit par des soldats.) Mon père, on l'emmène. Suivons ses pas. (Elle sort en courant.)

ACTE II.

Le théâtre représente une grande salle de l'intérieur du château de Newstadt, et qui sert de corps-de-garde.

SCÈNE PREMIÈRE.

WARNER, assis, PLUSIEURS SOLDATS qui causent ou jouent aux cartes.

UN SOLDAT.

Malheureusement le hongrois que l'on a arrêté ne paraît pas être le prince que nous cherchions... il n'était pas en uniforme, il n'allait point du côté d'Affembourg, et il n'avait rien sur lui qui ait pu faire soupçonner.

WARNER.

Il s'est bien défendu, et à son courage on aurait pu le prendre pour Fédéric ; cependant rien ne le prouve. On assure toujours que ce prince est resté sur le champ de bataille avec plusieurs de ses fidèles amis : mais l'air noble, distingué de celui-ci, me porterait à croire... ah! ce n'est pas là un simple officier, et malgré tout ce que l'on dit, je parierais...

LE SOLDAT.

Mais, mon capitaine, le vieux chasseur pourrait vous être utile : il nous a suivi à Newstadt, il est dans le château, et en le menaçant de l'enfermer dans la vieille tour, en l'effrayant un peu,

WARNER.

Essayons plutôt la douceur. Déjà on lui a offert quelqu'argent, qu'il a refusé... il faut à présent le faire boire ; ces vieux chasseurs aiment le vin, et lorsqu'ils ont bu...

LE SOLDAT.

Ils jasent.

WARNER.

C'est cela... qu'on le fasse donc entrer... il nous dira peut-être enfin quel est le prisonnier ; mais si c'eût été Fédéric...

LE SOLDAT.

Eh bien ? si c'eût été...

WARNER.

Rien n'eût pu le sauver, et on lui réservait le même sort qu'à son père.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LÉHÉMAN.

LÉHÉMAN, à part.

Le même sort qu'à son père !... Dieux ! de qui parle-t-il ?

WARNER.

Approche sans crainte.

LÉHÉMAN.

Monsieur le capitaine, me voilà à vos ordres.

WARNER.

Le fugitif est chez le commandant.

LÉHÉMAN, à part.

Ah ! c'est de lui dont il parlait.

WARNER.

Tu nous avais assez mal indiqué ce matin... il n'était pas en uniforme.

LÉHÉMAN.

C'est qu'il aura changé depuis... car je vous atteste que je l'ai vu...

WARNER.

Je veux bien t'en croire... il a demandé plusieurs fois si l'on n'avait pas conduit ici un vieillard.

LÉHÉMAN.

Ah! ah! il a demandé plusieurs fois... (*A part.*) L'imprudent! (*Haut.*) Et que lui a-t-on répondu?

WARNER.

On n'a pas cru devoir satisfaire sa curiosité.

LÉHÉMAN.

On a bien fait. (*A part.*) Qu'il doit craindre pour ses papiers!

WARNER.

Il te connaît?

LÉHÉMAN.

Moi... non; oh! non...

WARNER.

Tu l'as vu du moins?

LÉHÉMAN.

Comme je vous ai dit, en passant... mais ce n'est pas une raison.

WARNER.

Sans doute. (*Bas aux soldats.*) Voici le moment de le faire boire. (*Haut.*) Mes amis, je veux que vous vous réjouissiez de la prise de notre ennemi. Buvez donc, et régalez votre nouvel hôte.

LÉHÉMAN, à part.

Ils veulent me faire parler! profitons-en pour les forcer à me confronter avec lui.

UN SOLDAT.

Allons, allons, un petit coup.

LÉHÉMAN.

Oh, je ne bois pas, moi.

WARNER.

Pourquoi donc?

LÉHÉMAN.

C'est que je suis déjà sur le retour, et le vin me...

WARNER.

Qu'importe? tu es avec des amis.

LÉHÉMAN.

Oui, oui; mais, je vous l'avouerai, le vin m'a joué des tours... il m'a fait dire quelquefois des choses... Quand j'ai bu, voyez-vous, je babille, je babille...

LE SOLDAT, à part, à Warner.

Voilà tout ce que nous demandons.

LÉHÉMAN.

Et vous entendez bien qu'on n'aime pas, à mon âge... ainsi, vous permettrez.

WARNER.

Comme tu voudras. (A part, et au soldat.) Ce n'est pas là notre compte. (Haut.) Buvez toujours, vous autres.

(On se met à table, Léhéman reste seul debout.)

UN SOLDAT.

Il est bon, ce vin là.

WARNER.

Parbleu, je le crois, j'ai ordonné...

LÉHÉMAN.

Il a une belle couleur, toujours.

LE SOLDAT, *lui portant le verre sous le nez.*

Et un bouquet.

LÉHÉMAN.

Ma foi, oui.

LE SOLDAT, *bas.*

Tu aurais dû, tout au moins, en boire un coup à la santé du capitaine.

LÉHÉMAN.

A la santé de monsieur le capitaine? ah! comment refuser cela!

LE SOLDAT, *à part, versant du vin.*

Nous le tenons.

LÉHÉMAN.

Et puis, un seul verre de vin ne peut pas griser.

LE SOLDAT.

Non, sans doute... Tiens.

LÉHÉMAN.

Il est, ma foi bien agréable, je n'en ai jamais bu de pareil.

LE SOLDAT, *à part.*

Le vieux coquin! il y prend goût. (*Haut.*) A la santé du vieux chasseur. (*Il verse à Léhéman aussi.*)

LÉHÉMAN.

Mes bons Messieurs, je suis bien sensible... (*Regardant.*) Ah! vous m'avez versé aussi.

LE SOLDAT.

C'est vrai... à la ronde... par distraction... mais tu peux...

LÉHÉMAN.

Ah! non, non... puisque le voilà versé, je vous ferai raison... Buvez donc aussi avec moi... et trinquons tous, tous!... (Pendant qu'il leur fait prendre leurs verres, il jette le vin par la fenêtre qui est derrière lui, et reporte le verre à ses lèvres, comme s'il finissait de boire.) Excellent, exquis, en vérité.

WARNER.

Ses yeux s'animent.

LE SOLDAT.

Le vin commence à faire son effet.

LÉHÉMAN.

Ta! la, la, la...

WARNER.

A merveille! papa; allons, de la joie.

LÉHÉMAN.

Oui, de la joie: vous êtes de bons vivans, il y a plaisir, ah! ta, la, la, la.

LE SOLDAT, à part.

L'y voilà, l'y voilà.

LÉHÉMAN, à part, et avec douleur.

Grisons-nous donc, puisqu'ils le veulent. Heureux si, à la faveur de cette ruse, je puis réussir... (Haut, et chantant.) Le vin est bon, il faut en boire.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, AMÉLINA.

AMÉLINA, à part, tremblante.

Ah! le voici! (Haut.) Pourrais-je parler à ce vieillard?

LÉHÉMAN, à part.

Que vient-elle faire? (Haut.) Ah! c'est toi, c'est ma fille?... Avance; ces Messieurs sont d'honnêtes gens.

WARNER.

Oui, la belle enfant, entrez, ne craignez rien; votre père est de nos amis.

AMÉLINA.

De vos amis?

LÉHÉMAN, lui faisant des signes.

Eh! oui, sans doute, de leurs amis; de braves soldats de l'empereur; comment, tu ne les connais pas?

AMÉLINA.

Ah! oui, oui, je les connais bien, mon père; de braves soldats de l'empereur, oui, je les connais bien! (Bas.) J'ai à vous apprendre...

LÉHÉMAN, bas.

Paix. (Haut.) Assieds-toi.

WARNER.

Oui, asseyez-vous; et vous, mon vieux, continuez. Vous alliez chanter, je crois?

AMÉLINA.

Vous, mon père?

LÉHÉMAN.

Oui, moi, moi!... cela te surprend?

AMÉLINA, à part.

Ont-ils, par quelque breuvage, troublé son esprit?

LÉHÉMAN.

Ta présence m'encourage, je chanterai mieux

à présent... pourvu que tu m'écoutes... que tu m'écoutes!

AMÉLINA, à part.

Je n'y conçois rien.

LÉHÉMAN.

Elle est sage et gentille, au moins, cette petite, qu'en dites-vous? Heim! regardez-la. (Portant exprès toute l'attention sur elle, qui se trouve en face de lui.) Et toi, regarde aussi. . mais regarde donc... regar...

(Il jette le vin par la fenêtre, Amélina seule le voit.)

AMÉLINA.

Ah! je vois!

LÉHÉMAN, aux soldats.

La voilà qui s'apprivoise pourtant; elle n'est plus si fâchée. Allons, allons, il faut nous divertir.

AMÉLINA, désolée, et à part.

Nous divertir!

ENSEMBLE.

LÉHÉMAN.

Le vin est bon, ah! quel plaisir!
Jé ris, je bois et je m'amuse;
(A sa fille)
Mais si quelqu'un ici m'accuse,
Il ferait mieux de me servir.

LE SOLDAT.

Qu'est-ce donc que cette chanson-là, n'en saurais-tu pas quelqu'autre?

LÉHÉMAN.

Ma foi, c'est la seule que je puisse vous dire; mais chantez de votre côté; par là vous ne serez

pas forcés de m'entendre, et je vous assure que je n'en serai pas du tout fâché.

LE SOLDAT.

Soit! allons, essayons.

LÉHÉMAN.

Y êtes-vous? (Bas, à sa fille.) Attention.

(Les soldats boivent et ne font point attention à Léhéman ni à sa fille.)

ENSEMBLE.

LES SOLDATS BUVEURS.

Dès le matin quand je m'éveille,
J'avale une pinte de vin,
Et le soir, pour que je sommeille,
Je vide encor un broc tout plein.

LES AMOUREUX.

J'aime avec tendresse,
Ma belle maîtresse,
Chantons nos amours,
Chantons-les toujours.

WARNER ET D'AUTRES SOLDATS.

Vive la guerre et les combats
Je suis heureux quand je me bats.

LÉHÉMAN.

Le vin est bon, ah! quel plaisir!
Je ris, je bois et je m'amuse, etc.
(Aux Soldats.)
Si nous pouvions chanter moins fort.

TOUS.

Il n'a pas tort,
C'est un peu fort.

LÉHÉMAN.

Si nous chantions plus doux d'abord;
Bien doux!... bien doux!... plus doux encor.

LE CHŒUR.

Il a raison, bien doux d'abord;
Bien doux!... plus doux... plus doux encor.

LÉHÉMAN, profitant du tapage que l'on fait pour parler à sa fille.

(Bas.)

Fédéric est pris.

AMÉLINA, bas.

Fédéric est pris!

LÉHÉMAN, ayant l'air de dire sa chanson.

(Haut.)

Quel plaisir!

(Bas.)

Il n'est pas connu.

AMÉLINA.

Il n'est pas connu!

LÉHÉMAN, haut.

Je m'amuse.

(Bas.)

Et tous nos papiers...

AMÉLINA, bas.

Eh bien! nos papiers?

LÉHÉMAN, bas.

Ils n'existent plus...

AMÉLINA, bas.

Ils n'existent plus! (Haut.) Quel plaisir!

LÉHÉMAN, bas à sa fille.

Et si tu vois (Haut.) que je l'accuse...
Songe que c'est...

(S'apercevant qu'on l'examine.)

A vous, mes amis.

(Il les excite par son exemple et ils chantent tous.)

Le vin est bon, ah! quel plaisir!

(Il se sert des mêmes rimes afin d'avoir toujours l'air de chanter sa chanson.)

AMÉLINA, à part.

Quelle est ma peine, hélas!
Quel est mon embarras?

LE CHŒUR.

C'est un bruit qu'on ne s'entend pas.

LÉHÉMAN.

Quoi! vraiment l'on ne s'entend pas?

(A part.)

J'en suis ravie...

AMÉLINA, à part.

Quel trouble, hélas!

LÉHÉMAN.

Mais, mes amis, je vous supplie,
Vous savez bien, c'est un peu fort.
Si nous chantions plus doux d'abord,
Bien doux... plus doux... encor, encor.

LE CHŒUR.

Il a raison, c'est un peu fort,
Il faut chanter plus doux d'abord.
Bien doux, bien doux, il nous en prie.

(Léhéman est debout, sa fille se relève et se place à côté de lui pour lui dire bas à son tour.)

AMÉLINA, bas.

Nos amis viendront.

LEHÉMAN, bas.

Nos amis viendront. (Haut.) Quel plaisir!

AMÉLINA, bas.

Pourrons-nous le voir?

LEHÉMAN, bas.

Nous pourrons le voir. (Haut.) Je m'amuse.

AMELINA, bas.

Lui faire savoir.

LÉHÉMAN.

Lui faire savoir.

(Bas.)

Mais songe que si je l'accuse,
Ce n'est que pour mieux le servir.

AMÉLINA, bas et à part.

Prudente amitié, seconde sa ruse,

(Alors il va au milieu des buveurs et prend le refrain des soldats, et chante avec tout le monde.)

Vive la guerre et les combats, etc.

AMÉLINA, seule et à part.

Prudente amitié seconde sa ruse,
Toi seule ici peut nous servir.

(Chant général de tous les soldats qui répètent, chacun en se levant et en buvant, leur refrain chéri.)

WARNER, bas, au soldat.

Il doit être en train de parler, ou jamais... mettons-le sur la voie. (Haut.) A propos... et notre prisonnier?

LÉHÉMAN.

Ah! ah! il n'est pas si gai que nous, le pauvre diable! eh! eh! eh! (Avec douleur, à part.) L'infortuné! dans quelle inquiétude il doit être!

WARNER.

Allons, dis-nous la vérité; tu sais qui il est?

LÉHÉMAN.

Ma fine, oui, je le sais; c'est-à-dire, si c'est celui qui s'est arrêté chez moi.

WARNER, croyant que le chasseur se trahit.

Ah! ah! il s'est arrêté chez toi?

LÉHÉMAN.

Quoi! ne vous l'avais-je pas dit?

WARNER.

Oui, peut-être bien; (A part.) voilà qu'il jase. (Haut.) Et il y a changé d'habit?

LÉHÉMAN.

C'est vrai, c'est vrai.

WARNER, bas aux soldats.

Il en convient à présent ; (Haut.) ensuite, il s'est nommé, n'est-ce pas?

LÉHÉMAN.

Sans doute ; mais sous le secret.

WARNER.

Oh! nous le garderons aussi bien que toi.

LÉHÉMAN.

Je le crois, mais encore, pour savoir si c'est le même dont je vous ai parlé, il faudrait pour ça que je le visse.

WARNER.

A la bonne heure, il n'y a pas d'inconvénient... et tu le verras.

LÉHÉMAN, à part.

C'est tout ce que je veux. (Haut.) Et s'il refusait de convenir... Oh! par exemple, je dirais alors des choses... des choses... (A part.) bien importantes pour lui.

WARNER, à part.

Bon! bon! (Haut.) Eh bien! on va le faire venir. (Aux soldats.) Allez le chercher.

LÉHÉMAN, à part.

Je vais donc le voir! lui faire entendre, s'il m'est possible...

AMÉLINA, à part.

Je le verrai, quel bonheur!

WARNER.

Quant à cette jeune fille, il est inutile qu'elle reste.

AMÉLINA.

Monsieur... Monsieur... c'est que... j'aurais été bien aise... j'aurais désiré. . .

WARNER.

Non, on n'a pas besoin de témoin pour cette conversation, il suffit de votre père.

LÉHÉMAN, lui faisant des signes.

Monsieur l'officier te l'a dit, il suffit de moi, tu n'as pas affaire là ; va-t'en ; (En appuyant sur les mots.) et puis, on se retrouve!

AMÉLINA.

On se retrouve?

LÉHÉMAN.

Sans doute, et bientôt, j'espère!

AMÉLINA.

Ah! bientôt, mon père, je vous en prie. (Elle sort.)

WARNER, la reconduisant, va au-devant du prisonnier.

Voyons, si on amène.

LÉHÉMAN.

Ses papiers! ses papiers! ah! qu'il doit souffrir de ne pas savoir si j'ai pu les soustraire.

JORNER, bas, le dos tourné, à Léhéman, sans le regarder.

Prenez bien garde ; ces gens-ci sont adroits, artificieux.

LÉHÉMAN, bas, sans avoir l'air de l'entendre.

Je le sais.

JORNER, de même.

Et le prince. . .

LÉHÉMAN.

Est confiant, comme la jeunesse, et je crains...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, WARNER.

WARNER, à Léhéman.

Il vient ; toi, observe bien ce que je vais te dire : caché derrière ces soldats, tu ne te montreras à lui que lorsque j'en donnerai l'ordre.

LÉHÉMAN.

Quoi! il ne saura pas que c'est moi...

WARNER.

Non, je le veux ainsi ; de plus, tu ne diras rien, tu ne répondras pas un seul mot, que je ne t'en donne la permission.

(Il va au-devant du prisonnier.)

LÉHÉMAN, à part.

O ciel! je ne pourrai pas le prévenir... Ah! combien le sort nous est contraire!

WARNER, revenant.

Le voici! souviens-toi de ce que je t'ai ordonné, et tremble de me désobéir.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, FÉDÉRIC, SORBAC, SOLDATS.

WARNER.

Rebelle, tu n'as pas voulu te nommer ; mais il y a ici un homme qui te connaît.

FÉDÉRIC.

C'est impossible.

WARNER.

Il te connaît, te dis-je, et si tu refuses d'avouer la vérité, il saura bien t'y contraindre.

FÉDÉRIC.

M'y contraindre!... Quel est l'audacieux?

WARNER recule, fait ranger les soldats, et montre Léhéman.

Lui!... lui, ce vieillard, regarde-le bien.

FÉDÉRIC, à part.

O ciel! c'est Léhéman, aura-t-il pu dérober à leur vue....

WARNER.

Diras-tu encore qu'il ne te connaît pas?

FÉDÉRIC.

Non, je conviens qu'en effet... mais je ne croyais pas que ce fût lui...

WARNER.

Il t'accuse.

FÉDÉRIC.

Il m'accuse!

LÉHÉMAN.

Moi, je... (On lui met la main sur la bouche en le menaçant.)

WARNER, à Fédéric.

Silence!... il t'accuse, te dis-je.

FÉDÉRIC.

Lui, mon accusateur!...

WARNER.

Il dit... que tu t'es arrêté chez lui.

FÉDÉRIC.

Il a dit...

WARNER.

Que tu y as changé ton uniforme contre un simple habit de paysan.

FÉDÉRIC.

C'est lui qui...

LÉHÉMAN, à part.

Quel supplice!

WARNER.

Enfin, que tu allais à Affembourg rejoindre l'armée des rebelles.

FÉDÉRIC, à Léhéman.

Quoi! vous avez pu dire? (A part.) ce silence! cet embarras!... je ne sais plus que croire, que penser!

WARNER, bas aux soldats.

Le prisonnier se trouble!... feignons, pour le faire se trahir. (Léhéman est dans une situation pénible, il la peint par ses gestes. Warner a l'air de triompher du trouble de Fédéric.) Enfin, un secret important surpris par notre adresse, des preuves qu'on ne peut révoquer...

FÉDÉRIC, à part.

Un secret important!... des preuves!... Mes papiers sont saisis.

WARNER.

Prévenez donc, par un aveu franc et loyal, la honte.

FÉDÉRIC.

Eh bien! puisque vous êtes instruits.

LÉHÉMAN, dans la plus terrible agitation.

Dieux! il va se nommer!

FÉDÉRIC.

J'aime mieux vous dire moi-même...

LÉHÉMAN, avec force et repoussant les soldats.

Un mensonge.

FÉDÉRIC.

Un mensonge ?

LÉHÉMAN.

Oui, un mensonge ?

WARNER, mettant la main sur son sabre.

Maudit vieillard ! je t'avais défendu.

JORNER.

On l'a fait boire, mon officier, on l'a fait boire, et sa raison...

FÉDÉRIC, à part.

Sa raison ! je suis perdu !

WARNER.

Je devrais...

LÉHÉMAN, sous le fer des soldats.

Tuez-moi, si vous voulez, tuez-moi, mais je ne souffrirai pas que cet homme en impose.

FÉDÉRIC.

En imposer ! et le puis-je ? n'a-t-on pas lu ?

LÉHÉMAN.

Non, on n'a pas lu, et vous en êtes bien sûr.

FÉDÉRIC.

Sûr ! comment ?

LÉHÉMAN.

Oh ! vous faites là l'étonné, comme si vous ne saviez pas que les papiers...

FÉDÉRIC.

Les papiers ?

LÉHÉMAN.

Oui, oui, les papiers qui pouvaient seuls vous faire reconnaître.

FÉDÉRIC.

Eh bien! ces papiers?

LÉHÉMAN.

Vous savez qu'ils ont été brûlés.

FÉDÉRIC.

Brûlés!

LÉHÉMAN.

Oui, oui, brûlés sans qu'il en reste aucun vestige.

FÉDÉRIC.

Et par qui?

LÉHÉMAN.

Par moi, et d'après vos ordres.

FÉDÉRIC, à part.

Ah! quel bonheur!

LÉHÉMAN, à l'officier.

Il est confondu! (A part.) Le voilà tranquille. (Haut.) Eh bien! Monsieur l'officier, n'ai-je pas bien fait de parler?

WARNER.

Oui, je te pardonne, mais tu sais ce que contenaient ces papiers.

(Un soldat arrive apportant l'uniforme, et s'arrête sur l'escalier.)

JORNER le voit, et dit à Léhéman, bien bas.

On apporte son uniforme.

LÉHEMAN, à part.

Dieux! (Haut, au capitaine.) Oui, oui, vous avez raison, et je vais vous apprendre... je vais vous apprendre qui il est.

FÉDÉRIC.

Qui je suis?

LÉHÉMAN.

Oui, qui vous êtes : avec votre habit pauvre et commun, vous avez peut-être espéré vous faire passer pour un simple soldat, mais la vérité, c'est que vous êtes un officier de la légion de Tekeli ; que vous en portez l'uniforme ; que vous l'avez laissé dans ma hutte ; qu'il y est encore ; qu'on peut l'y aller chercher. . .

LE SOLDAT.

Le voilà, le voilà, on vient de. . .

LÉHÉMAN.

Vous le voyez ! un officier de la légion de Tekeli, et que l'on fera bien de n'échanger que contre quelque lieutenant d'un régiment de l'empereur. (A Fédéric.) Dites le contraire, si vous l'osez ?

FÉDÉRIC, à part.

Quel service ! (Haut, et feignant de la colere.) Me trahir ainsi, après m'avoir promis!... ah! tu es un grand... un grand misérable !

LÉHÉMAN.

Tout ça, ce sont des mots, et l'on n'est pas dupe. . .

FÉDÉRIC.

Tu as fait là une action... (D'une voix tendre.) une action !

LÉHÉMAN, lui faisant des signes pour qu'il ne fasse rien paraître.

Ah ! j'en ferai bien d'autres, attendez-vous-y, (Regardant l'officier.) quand le devoir...

FÉDÉRIC, voulant s'approcher de Léhéman.

Qui mériterait. . .

LÉHÉMAN, craignant que Fédéric ne se trahisse.

Il me menace, je crois. (A l'officier.) Empêchez-le donc de m'approcher.

WARNER.

Ne crains rien. (Aux soldats.) Qu'on l'éloigne.

LÉHÉMAN, regardant Fédéric.

C'est qu'avec certaines gens, il faut de la prudence, des précautions.

FÉDÉRIC, à part, en s'éloignant.

Je l'entends! j'allais m'oublier.

WARNER, à Léhéman.

Toi, viens à présent chez le commandant, lui répéter ce que tu nous as dit sur le compte du prisonnier.

LÉHÉMAN, à part.

Voilà toujours du temps de gagné. (Haut à Fédéric, qui lui fait des signes.) Ah! vous avez beau me regarder avec fureur, je ne vous crains pas, et nous nous reverrons... (Avec intention.) oui, nous nous reverrons.

FÉDÉRIC, de même.

J'y compte, va, j'y compte.

WARNER.

Jorner, Sorbac, je vous confie le prisonnier: ne le laissez parler à personne, et ne répondez à aucune de ses questions.

SCÈNE VI.

FÉDÉRIC, JORNER, SORBAC.

(Les soldats restent un instant à la porte.)

FÉDÉRIC.

Ce digne ami, avec quelle adresse il a su m'ins-

truire !... Mais comment lui parler sans témoins? comment espérer de sortir de ces lieux? Amélina !.. mon Amélina... Si du moins ces soldats pouvaient m'apprendre... Dites-moi, je vous prie... (Ils font signe qu'ils ne peuvent parler.) Braves gens, je ne veux que savoir le sort d'une jeune personne...

JORNER, bas à Sorbac.

La voilà... range-toi pour qu'il la voie. (Ils laissent apercevoir Amélina qui est à la porte.)

FÉDÉRIC.

O ciel! c'est elle. (Bas.) Amélina!... (Lui faisant signe de ne pas entrer.) Chut!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, AMÉLINA.

AMÉLINA, entrant pas à pas.

Voilà les soldats qui ont paru s'intéresser à notre sort...

JORNER, bas à Sorbac.

Il faut l'encourager sans avoir l'air de manquer aux ordres que nous avons reçus.

AMÉLINA, se parlant.

Mais à quoi me servira d'entrer, s'ils restent toujours aussi près de lui!

(A ces mots, tous deux tournent la tête, se regardent, se font signe, lèvent le pied en même temps, et marchent de manière qu'en tournant le dos à Amélina, ils se trouvent du côté opposé de la chambre.)

AMÉLINA, très étonnée.

Est-ce hasard, est-ce faveur?... Profitons-en, et avançons quelques pas.

FÉDÉRIC, bas.

Prenez garde, ils sont là.

AMÉLINA, bas.

Je le sais, j'ai à vous apprendre d'heureuses nouvelles; (Haut, et avec une intention bien marquée.) et si j'étais bien sûre qu'ils ne se retournassent pas... (Ils s'asseyent tous deux en même temps sur le banc qui est en avant, où ils tournent le dos aux amans.) (A part.) Ciel! quel bonheur!... Oh! je n'en doute plus. (Elle s'approche des soldats.) Cœurs sensibles! compatissans! je dois reconnaître... (Elle veut leur donner ses boucles d'oreilles d'or; ils se retournent en colère.) Pardon, pardon! je le sens, ce n'est pas avec de l'or que l'on paie un pareil service. (Ils se remettent comme ils étaient. Les amans tombent dans les bras l'un de l'autre.) O mon ami!

FÉDÉRIC.

Ma chère Amélina!

DUO.

ENSEMBLE.

Ah! quel moment! ah! quel bonheur!
Ma main encor serre la tienne;
Plus de chagrin, non, plus de peine,
Le plaisir fait battre mon cœur.

LES SOLDATS, à mi-voix et levant la tête pour les voir.

Ces deux amans, qu'ils sont heureux!
Nous le sommes presque autant qu'eux.

AMÉLINA, bas.

Rassure ton âme alarmée,
Nos amis, de braves soldats,
Vers cet endroit portant leurs pas,
Précèdent le corps de l'armée.

FÉDÉRIC.

Nos amis, nos braves soldats,
Vers cet endroit portent leurs pas.

LES SOLDATS.

Parlez plus bas, parlez plus bas.

LES AMANS.

Ils ont raison, parlons plus bas;
Mais que le ciel les récompense,
Puisqu'ici nous ne pouvons pas
Prouver notre reconnaissance.

FÉDÉRIC.

Mais si je puis, mais si jamais...
Croyez...

LES SOLDATS, vite en se levant.

On va venir, paix, paix.

LES AMANS.

Oui, mes amis, mes bon amis,
Oui, comptez sur notre prudence;
Ah! que ne nous est-il permis
De vous prouver notre...

LES SOLDATS.

Silence.

(Ils marchent.)

LES AMANS.

Ah! quel moment! quelle douleur!
Ma main encor quitte la tienne;
Dieux! quel chagrin! dieux! quelle peine!
Un froid mortel saisit mon cœur.

(Les soldats, quoiqu'avec chagrin, les séparent.)

LES SOLDATS, à part.

Nous leur causons de la douleur,
Mais il le faut pour leur bonheur.

JORNER, feignant, à Amélina, comme si elle se présentait pour entrer.

Allons, allons, je vous répète que vous ne pou-

vez pas entrer... J'entends bien que vous demandez votre père ; il n'est pas... Tenez, le voici, votre père, avec notre capitaine.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, WARNER, LÉHÉMAN.

WARNER.

Le commandant a été fort satisfait de ce que lui a raconté notre chasseur, son air de sincérité, son offre de rester en ôtage, tout a servi à le convaincre que cet officier n'est point Fédéric.

FÉDÉRIC, à part.

Digne ami !

WARNER.

En conséquence, il sera traité comme un prisonnier ordinaire, il aura le château pour prison, jusqu'à ce qu'on s'occupe des échanges.

LÉHÉMAN, bas à Amélina.

Nous ne les attendrons pas, tout va bien !

WARNER, à Fédéric.

Et vous, jeune homme, je suis bien aise que vous ne soyez point ce Fédéric que nous cherchions, vous m'aviez intéressé, et j'étais affligé du sort cruel.. Mais n'en parlons plus, et réjouissons-nous tous ensemble, de vous voir échapper à un aussi funeste destin.

FINALE.

LE CHŒUR, à Frédéric.

Que nous sommes joyeux
De vous voir délivré de ce danger terrible !

FÉDÉRIC.

Braves gens, je suis bien sensible
A ces sentimens généreux.

LE CHŒUR.

Allons, courage,
L'on adoucira
Tant que l'on pourra
Ce triste esclavage.

(Jorner et Sorbac répètent ces quatre vers avec plus d'action.)

FÉDÉRIC.

Quel heureux présage !
Oui, je crois déjà...

(Le son prolongé d'un cor se fait entendre ; c'est l'usage en Hongrie pour les courriers ; les chemins étant étroits, ils s'en servent pour avertir les voitures de se ranger de façon à laisser passer deux de front.)

JORNER, à Warner.

Entendez-vous le cor ?

UN SOLDAT.

Un courrier.

WARNER.

L'empereur
Enverrait-il quelqu'ordre au gouverneur ?

(Il regarde par la fenêtre.)

Mais oui, le tambour bat.... la garde se rassemble.

LÉHÉMAN, à part.

Que penser ?

FÉDÉRIC.

Que craindre ?

AMÉLINA.

Je tremble !

WARNER.

Sans doute on va venir nous informer...

LÉHÉMAN, FÉDÉRIC, AMÉLINA.

Ce mystère... cet ordre... ah ! tout doit m'alarmer.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, UN SOLDAT, qui conduit un officier autrichien, enveloppé d'un manteau qui ne lui laisse pas voir le visage.

LE SOLDAT, bas à Warner.

Si c'est là Fédéric, ne faites rien paraître,
Cet officier bientôt saura le reconnaître.
Dans les combats... il l'a vu mille fois;
Un geste, un seul regard va démasquer le traître,
De l'empereur ce sont les lois.

(Alors l'officier, après avoir serré la main du capitaine, s'approche de Fédéric, se place en face de lui.)

CHŒUR, bas, pendant la pantomime du courrier.

Il l'observe, il l'examine;
Je crois lire sur sa mine...

LE COURRIER, revenant à l'officier, laisse tomber son manteau, et dit vivement:

C'est lui,
C'est lui.

WARNER.

C'est lui?

(Au courrier.)

Et l'ordre?

L'OFFICIER AUTRICHIEN.

Le voici.

Lisez.

WARNER.

(Il va pour lire, regarde Fédéric et dit.)

L'arrêt doit être rigoureux,
Et trop tôt il saura l'apprendre!

Lisons tout bas pour qu'il ne puisse entendre,
Et ménageons un malheureux.

LE CHŒUR.

Lisons tout bas, etc.

(Alors ils se rassemblent en peloton et s'avancent sur le bord de la scène; Amélina est près de la fenêtre, Léhéman au milieu, Fédéric assis, la main sur ses yeux, Jorner et Sorbac en faction à la porte.)

TOUS LES CINQ, à part.

Quel est cet ordre, et que vont-ils apprendre?
Si je pouvais lire en leurs yeux!...

(Warner parle bas aux soldats; Amélina, près de la fenêtre, fait un mouvement de joie et a l'air d'écouter.)

AMÉLINA.

En mon cœur quel espoir a lui!
Ces sons lointains s'ils allaient jusqu'à lui.

(Sur-le-champ elle chante à mi-voix l'air de la romance, et en même temps de la marche dont son père a parlé au premier acte.)

« Un voyageur s'est égaré. »

(Léhéman reconnait l'air et témoigne sa joie.)

LE CHŒUR.

Paix donc!

LÉHÉMAN, se tournant à son tour vers Fédéric, à mi-voix et suivant l'air.

« Une lueur s'offre à sa vue. »

LE CHŒUR.

Paix donc!

FEDÉRIC, reconnaissant l'air se livre à la joie.

Je reconnais. (A part.) En ces lieux on s'avance.
Ils viennent pour nous secourir.

LÉHÉMAN, AMÉLINA, bas.

Il nous entend.... de la prudence.

(Fin de l'air de la marche.)

Nos cœurs peuvent encor s'ouvrir
Aux doux charmes de l'espérance.

LES SOLDATS, après s'être passé le papier.

A nos chefs il faut obéir;
Vengeance! vengeance! vengeance!

AMÉLINA, FÉDÉRIC, LÉHÉMAN.

Nos cœurs peuvent encor s'ouvrir
Aux doux charmes de l'espérance.

LE CHŒUR.

Vengeance! vengeance! vengeance!

WARNER, montrant Fédéric.

Qu'on les mène à la tour.

(On conduit Fédéric dans la tour, un des gardes revient à l'instant; c'est Jorner, Sorbac a suivi Fédéric; Léhéman et Amélina s'approchent en tremblant.)

TOUS TROIS.

Eh bien! quel est son sort?
Quel jugement?

WARNER.

La mort.

TOUS TROIS, effrayés et avec douleur.

La mort.

LE CHŒUR, d'une voix terrible.

La mort.

WARNER.

Ce vieillard!... qu'on l'arrête aussi,
Peut-être ils sont d'intelligence.

JORNER.

Son âge a droit à l'indulgence;
On l'a trompé.

WARNER, à Jorner.

Veillez sur lui.

(Ils sortent tous trois.)

Et vous amis, obéissance;
C'est Fédéric, c'est lui,
Oui, c'est notre ennemi.
Point de pitié, point de clémence.
Secondez-nous,
Obéissance,
Vengeance,
Suivez-moi tous.

LE CHŒUR.

Suivons-le tous,
Point de pitié, point de clémence, etc.

ACTE III.

Le théâtre représente l'extérieur du château où s'est passé le second acte, et qui donne dans une forêt. Une tour, entourée de fossés larges et profonds, est adossée à ce château ; on en voit l'intérieur. D'un côté, une petite terrasse conduit du château à la tour. Dans la tour il y a une fenêtre grillée qui donne sur les fossés, du côté de la forêt, et la porte d'entrée sort sur la terrasse, où se promènent des sentinelles. La chambre est au premier étage ; des fortifications qui l'environnent empêchent qu'on n'en approche et que l'on puisse voir ce qui se passe dedans. Une petite porte conduit du château dans la forêt.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLINA.

Où porter mes pas incertains? Bérésini et ses amis doivent se rendre à Newstadt pour s'assurer si, en effet, c'est bien Fédéric qui sera mis dans cette tour. Ils viendront déguisés comme de simples villageois. Mais s'ils tardaient trop, si, comme le bruit s'en est répandu, Léopold avait ordonné que cette nuit... Si mon père au désespoir... Dieux! que je souffre! et quel parti prendre?

RÉCITATIF.

Tout m'abandonne sur la terre.
A quoi donc puis-je avoir recours?
Je tremble à-la-fois pour les jours
De mon amant et de mon père.

AIR.

O sort funeste!
Qui me poursuit,

L'espoir me fuit,
La mort me reste.
Que devenir?
Je les adore.
Ils vont périr,
Je vis encore!
O sort affreux!
Je veux les suivre:
Comment, sans eux,
Pourrais-je vivre?
O toi qui vois
Ma peine amère,
Entends ma voix,
Sauve mon père,
Sauve un amant,
Tendre et constant,
Ou que moi-même,
J'expire avant
Tout ce que j'aime.

SCÈNE II.

AMÉLINA, UN SOLDAT, sur la terrasse.

LE SOLDAT.

Que faites-vous, aussi tard, près de cette tour? éloignez-vous.

AMÉLINA.

Je vous obéis, mais pourriez-vous me dire si mon père, ce vieillard qui tantôt...

LE SOLDAT.

On prépare tout ici pour le recevoir.

AMÉLINA.

O ciel!

LE SOLDAT.

Et vous, si vous ne voulez pas subir le même sort, je vous conseille de vous retirer.

AMÉLINA, à part.

Cédons à la nécessité... Je dois rester libre pour mieux les servir, courons au-devant de Bérésini.

SCÈNE III.

DEUX SOLDATS.

(Un dans la tour, qui arrange une table, des chaises; l'autre sur la terrasse.)

LE SOLDAT, à son camarade.

Allons, as-tu fini? retournons au corps-de-garde, on a des ordres à nous donner.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, JORNER, conduisant LÉHÉMAN, et sortant par une petite porte du château.

JORNER, regardant du côté de la tour.

Bon! les voilà qui rentrent dans le château, suivez-moi.

LÉHÉMAN, sur la porte.

Où me conduisez-vous?

JORNER.

Suivez-moi, vous dis-je; vous voyez la forêt, vous en connaissez les routes... Adieu.

LÉHÉMAN.

Moi vous compromettre... je vous suis confié, et j'irais...

JORNER.

Je le veux; on ne pense plus à vous... Fédéric seul attire leur attention.

LÉHÉMAN.

Et je le quitterais lorsqu'il court des dangers! je l'abandonnerais lorsqu'il compte sur moi, vous connaissez Léhéman et vous avez pu le croire! Ah! conduisez-moi dans la tour, j'y serai avec lui; je veux jusqu'à la fin partager son sort.

JORNER.

Le ciel vous en préserve! je dois vous instruire de tout ce que j'ai appris depuis l'instant où nous nous sommes quittés... Sachez que l'empereur, voulant se défaire d'un ennemi redoutable, espérant par là terminer tout-à-fait la guerre, craignant l'intérêt que Fédéric pourrait inspirer à ses juges, et les sollicitations des puissances alliées... a donné ordre de le faire périr.

LÉHÉMAN.

Et quand cet ordre cruel doit-il être exécuté?

JORNER.

Cette nuit, après la retraite, lorsque le tambour aura cessé de battre et que la grosse cloche aura tinté trois fois, des émissaires apostés et sûrs... entreront dans la tour.

LÉHÉMAN.

Eh! quoi! mon ami, n'y a-t-il aucun moyen?

JORNER.

Aucun; je dois même vous dire que tout ce que vous feriez à présent, ne pourrait que vous perdre

sans réussir à le sauver... daignez donc m'écouter tranquillement.

LÉHÉMAN.

Parlez, parlez ; j'écoute tranquillement.

JORNER.

J'ai bien pensé que vous ne vous éloigneriez des lieux où l'on retient Féderic qu'à la dernière extrémité, et tout en admirant vos généreux motifs, j'ai voulu cependant prendre toutes les mesures nécessaires pour que vous ne fussiez pas la victime de votre attachement pour lui.

LÉHÉMAN.

Qu'avez vous fait pour cela?

JORNER.

Une heure m'a suffi. Je savais que c'était ici que l'on devait vous conduire, que la tour où Féderic serait renfermé, était le seul lieu où l'on pût mettre sûrement un prisonnier, que lorsqu'une fois vous y seriez entré, toute communication avec le château vous serait rigoureusement interdite... c'est là-dessus que j'ai réglé toutes mes démarches. Trop heureux si votre éloignement les eût rendues inutiles!

LÉHÉMAN.

Voyons, voyons, ce que votre zèle a imaginé pour me servir.

JORNER.

D'abord, Sorbac, mon camarade, commande la patrouille qui fera la ronde cette nuit.

LÉHÉMAN.

Sorbac! un brave homme! bien! bien!

JORNER.

Comme la tour est environnée de fossés très profonds, ainsi que vous pouvez le voir...

LÉHÉMAN.

Je le sais, je le sais!

JORNER.

Mon frère, ouvrier attaché au château, touché de mes prières, sachant que je vous dois la vie, connaissant une issue qui, des fossés, conduit dans la forêt, a consenti de placer cette nuit une échelle contre le mur.

LÉHÉMAN.

Une échelle, cette nuit! à merveille!

JORNER.

De mon côté, chargé de visiter l'intérieur de la tour, j'ai disposé les barreaux de cette fenêtre, de manière qu'avec de légers efforts, vous pourrez...

LÉHÉMAN.

Les barreaux ne tiennent pas... continuez.

JORNER.

Lors donc qu'on aura battu la retraite et que la grosse cloche aura tinté...

LÉHÉMAN.

Trois fois, je m'en souviens.

JORNER.

La patrouille se mettra en marche selon l'usage, et pour que Sorbac puisse la conduire du côté opposé à celui où l'échelle sera placée...

LÉHÉMAN.

Que faudra-t-il faire alors?

JORNER.

Vous aurez soin de souffler la lampe qui sera sur la table.

LÉHÉMAN.

La lampe qui sera sur la table?

JORNER.

C'est très essentiel, car sans cela la patrouille pourrait se trouver en bas au moment où vous descendriez, et malgré toute la bonne volonté de Sorbac, elle ne manquerait pas de vous arrêter.

LÉHÉMAN.

J'entends.

JORNER.

Et puis... faut-il vous le dire?

LÉHÉMAN.

Oui, dites tout... tout!..

JORNER.

C'est aussi l'instant fatal où l'on entrera chez le prince... on a pensé que lorsqu'il serait plongé dans son premier sommeil, la mort serait moins affreuse pour lui.

LÉHÉMAN, avec un soupir désespéré.

Dieux! mais, mon ami, si Fédéric profitait?...

JORNER.

C'est impossible!

LÉHÉMAN.

Impossible, tu dis, et pourquoi?... pourquoi donc cela est-il impossible?

JORNER.

Les deux soldats qui seront en faction, déjà [illegible] par moi, consentent bien à laisser fuir un

vieillard, qu'ils regardent sans conséquence. Mais si Fédéric, ce prisonnier si important, tentait de le suivre, si deux personnes, enfin, cherchaient à s'évader...

LÉHÉMAN.

Si deux personnes?...

JORNER.

Comme il y va de leur vie, ils tireraient sur toutes deux sans pitié; par ce bruit, ils jetteraient l'alarme dans toute la garnison, vous seriez perdus, vous, le prince, mon frère, moi et tous ceux qui ont voulu vous servir.

LÉHÉMAN.

Je vois... que l'on a pris toutes les précautions pour que moi seul je puisse m'évader.

JORNER.

J'ai fait tout ce que j'ai pu...

LÉHÉMAN.

Et moi, je ferai... je ferai aussi tout ce que je dois : mais résumons... après la retraite et le son de la cloche...

JORNER.

Il faut partir... mais n'oubliez pas avant d'éteindre la lampe.

LÉHÉMAN.

Oui, parce que si je ne l'éteignais pas?

JORNER.

La patrouille resterait alors de ce côté, et vous verrait descendre.

LÉHÉMAN.

Mais aussi les assassins...

JORNER.

Entreraient toujours : c'est à neuf heures que le courrier doit repartir pour porter à Léopold la nouvelle de la mort de Fédéric.

LÉHÉMAN.

A neuf heures !... et il en est à présent ?

JORNER.

Huit... passées.

LÉHÉMAN.

Huit passées ! courons, mon cher Jorner, un ami à revoir, un malheureux à consoler !... (A part.) à sauver, j'espère ! (Haut.) Ah ! nous n'avons pas un instant à perdre...

(Ils rentrent dans la tour.)

SCÈNE V.

AMÉLINA, BÉRÉSINI, ET LES SOLDATS déguisés en paysans.

AMÉLINA.

Vous pouvez approcher... il n'est que trop vrai ; c'est lui, c'est mon père qu'on emmène. Ah ! dignes amis de Fédéric, le moment approche... allez chercher vos armes, amenez vos soldats, revenez sauver votre prince et celui qui se dévoue si généreusement pour lui.

BÉRÉSINI.

Comptez sur nous.

CHŒUR.

Quand à tous les yeux,
La nuit plus obscure,

Rendra dans ces lieux
Notre marche sûre ;
Ici nous viendrons,
Ici nous saurons,
Bien armés, nous rendre.
Nous le sauverons,
Ou nous périrons
Tous pour le défendre.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, SOLDATS dans la tour, apportant la lampe et précédant Fédéric.

LE CHŒUR.

Attendons la nuit,
Et partons.... Quel bruit!

AMÉLINA, regardant la fenêtre de la tour.

Quel nouveau mystère!

(Elle approche de la tour.)

Oui, la tour s'éclaire,
Sans doute on l'y conduit.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, FÉDÉRIC, entrant dans la tour : il a son uniforme de la légion de Tekeli.

FÉDÉRIC.

O douleur mortelle!
Fortune cruelle!

AMÉLINA, courant aux Hongrois.

Mes amis, c'est lui :
Peut-être il appelle
Un ami fidèle!

LE CHŒUR.

Un ami fidèle !
Il en est ici...

(Le chœur reprend.)

Quand à tous les yeux, etc.

SCÈNE VIII.

FÉDÉRIC.

Personne ne paraît : je m'étais pourtant flatté que ces troupes dont Amélina avait entendu la marche guerrière, venaient à mon secours. Dans l'instant même, il m'avait encore semblé distinguer quelques sons lointains. Me serais-je trompé? faudra-t-il perdre toute espérance ? Et vous, Léhéman !... vous, mon Amélina ! ah ! vous pensez à moi, sans doute, vous travaillez à me sauver ! mais peut-être la rage de mes ennemis... Et qui sait si jamais je pourrai m'acquitter envers vous !

SCÈNE IX.

FÉDÉRIC, LÉHÉMAN amené par des soldats ; il a son manteau.

FÉDÉRIC, allant à lui.

Mais j'entends... Dieux ! c'est... (Bas.) mon ami.

LÉHÉMAN, bas.

Modérez vos transports, on nous écoute... n'ayez pas l'air d'être bien aise de me voir.

FÉDÉRIC, bas.

Ah ! comme cela est difficile !

LÉHÉMAN, bas.

Il le faut.

FÉDÉRIC, feignant, et haut.

Par quel hasard conduit-on ici cet homme?

LÉHÉMAN, bas.

Bien! (Haut.) Je ne sais en effet pourquoi l'on nous met ensemble. (Bas.) Je l'ai bien désiré; (Haut.) et j'espère qu'on ne me laissera pas long-temps. (Bas.) Nous allons rester seuls. (Les soldats sortent, et restent en dehors.)

LÉHÉMAN.

Les voilà sortis... d'abord... d'abord embrassons-nous.

FÉDÉRIC.

Oui, oui.

(Ils s'embrassent à plusieurs reprises.)

LÉHÉMAN.

J'en avais besoin... A présent, écoutez-moi: Vous allez sortir de ce lieu.

FÉDÉRIC.

Par où?

LÉHÉMAN.

Par cette fenêtre...

FÉDÉRIC.

Les barreaux?

LÉHÉMAN.

Céderont à la voix puissante de l'amitié! (Il les défait.) Voyez plutôt. Ce n'est pas tout: prenez ce manteau... ce bonnet... des armes que j'ai su me procurer. Hâtez-vous, car nous n'avons qu'un moment; il faut en profiter.

FÉDÉRIC.

Tu viendras avec moi?

LÉHÉMAN.

Non, un seul homme doit descendre par l'échelle qui sera retirée aussitôt.

FÉDÉRIC.

Mais toi, quel sera ton sort?

LÉHÉMAN.

Celui... que j'ai toujours désiré... J'ai tout arrangé avec Jorner.

FÉDÉRIC.

Es-tu bien sûr que tes jours si précieux?

LÉHÉMAN.

Oui, précieux!... et jamais je n'en ai senti si bien le prix!...

FÉDÉRIC.

Songe que sans toi...

LÉHÉMAN.

Sans moi?

FÉDÉRIC.

Fédéric, Amélina...

LÉHÉMAN.

Ma fille!... ah! ne me parlez pas d'elle en ce moment.

FÉDÉRIC.

Tous les trois bientôt... (On entend battre la retraite.) Quel est ce bruit?

LÉHÉMAN.

Le signal convenu.

FÉDÉRIC.

L'échelle!

LÉHÉMAN.

On la pose à présent.

(On entend une cloche qui, après avoir sonné, tinte trois fois.)

FÉDÉRIC.

La cloche!

LÉHÉMAN.

Elle tinte... partez vite.

FÉDÉRIC.

Tu me promets...

LÉHÉMAN.

Descendez.

FÉDÉRIC.

Que tu vas...

LÉHÉMAN.

Descendez.

FÉDÉRIC, sur l'échelle, lui tendant la main, et d'une voix émue.

Mon ami, mon ami!

LÉHÉMAN.

Oh! que cet adieu est cruel à supporter!

FÉDÉRIC, déjà à moitié corps.

Ta main!

LÉHÉMAN, la tendant.

Allez donc, ou tout est perdu.

FÉDÉRIC.

Je t'obéis... (Il commence à sortir de la tour.)

LÉHÉMAN, criant.

Attendez... Dieu! la patrouille... j'allais oublier... (Fédéric remonte quelques échelons.) Cette lampe doit annoncer... elle doit assurer votre fuite. Soufflons-la... Partez à présent, je suis tranquille. (Fédéric disparaît de la tour, on le voit descendre en dehors par l'échelle.) Mettons-nous à sa place... à la nôtre!

FÉDÉRIC.

Que vois-je?

(Une ronde, avec la lanterne, passe le long du château, effraie Fé-

déric, et le force de s'arrêter à moitié de l'échelle. Elle va très lentement; il l'aperçoit long-temps.)

LÉHÉMAN, s'asseyant.

Ce moment est terrible pour le père qui laisse sa fille... il est superbe pour l'ami qui sauve son prince et sert son pays.

FÉDÉRIC, qui descendait, revoit passer la lumière; il s'arrête encore.

Arrêtons.

LÉHÉMAN, s'enveloppant la tête dans le manteau du prince, qui est resté.

Ils frapperont sans me reconnaître, et Fédéric en aura plus de temps pour s'éloigner. (La lumière disparaît avec la ronde.)

FÉDÉRIC, descendant.

Continuons.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, AMÉLINA, SOLDATS.

AMÉLINA, sur le bord du parapet.

Voici l'heure où l'on dit... approchons... une échelle!... un homme descend! serait-ce?... Ciel! c'est mon père! (Désolée.) Quoi! mon père, vous abandonnez le prince dans le moment où l'on va attenter à ses jours?

FÉDÉRIC, déguisant sa voix.

Que dites-vous?

AMÉLINA.

Oui, à l'instant même on entre dans la tour pour l'assassiner.

FÉDÉRIC, avec un cri.

Qui? mon ami!... Dieux! je périrai avec lui.

(Il remonte rapidement; pendant ce court intervalle les sicaires arrivent dans la tour.)

AMÉLINA, qui a reconnu Fédéric à sa voix.

Fédéric! venez tous.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, DEUX ASSASSINS entrant dans la tour

UN SICAIRE.

Il est endormi, frappons.

FÉDÉRIC, sur la fenêtre, armé de deux pistolets.

Arrêtez, scélérats!

LÉHÉMAN, levant la tête.

Quelle voix!

FÉDÉRIC, aux assassins.

Si vous faites un pas, vous êtes morts.

(Les deux sicaires restent pétrifiés.)

LÉHÉMAN, se levant.

Fédéric!

(Tous deux renversent les sicaires et les désarment.)

AMÉLINA, au bas de la tour, à Bérésini et à sa troupe.

Amis, secondez mon père, sauvez le prince, sauvez-les tous deux.

FINALE.

(Musique, tambours, trompettes.)

BÉRÉSINI, à ses soldats, attaquant le château.

Marchons, marchons.

(Léhéman et Fédéric ont renversé les assassins dans les fossés, ont pris leurs armes et arrivent à la porte du château qu'ils ouvrent aux Hongrois. On entend l'air du premier acte avec les fanfares.)

Venez, braves Hongrois,
Venez sauver le prince et défendre vos droits.

(Combat.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, JORNER, SORBAC, arrivant à la tête de leurs amis de l'intérieur; tous en dehors.

FÉDÉRIC, LÉHÉMAN, JORNER, SORBAC.

Rangez-vous
Près de nous.
Vous tous,
Qui détestez la tyrannie,
Les Hongrois aujourd'hui
En sauvant Ragotzi
Ont sauvé leur patrie.

(Ils reprennent.)

Rangez-vous, etc.

(Le prince triomphant sort de la tour.)

LE CHŒUR.

Victoire à nos soldats, mort à nos ennemis!

FÉDÉRIC, à Léhéman.

O mon père!

(A Jorner et Sorbac qu'il embrasse.)

O mes bons amis!
De vos bienfaits que je vous remercie.

(A Amélina.)

Et toi, mon sauveur, mon amie,
Bientôt ma compagne chérie!

AMÉLINA.

O doux momens! nous voilà réunis!...

FÉDÉRIC.

Je ne veux conserver la vie
Que pour t'aimer et servir mon pays.

AMÉLINA.

O doux momens! etc.

LE CHŒUR.

Victoire! par nos chants, célébrons en ce jour,
L'amitié, le courage et le plus tendre amour.

EDMOND ET CAROLINE,

OU

LA LETTRE ET LA RÉPONSE,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE L'OPÉRA COMIQUE, LE 5 AOUT 1819.

(Musique de Frédéric Kreubé.)

PERSONNAGES.

M. DUBREUIL, armateur, et maître du château où la scène se passe.

EDMOND, son neveu, époux de Caroline, officier très vif et très étourdi.

CAROLINE, femme d'Edmond, âgée de dix-huit ans, et née à Paris.

LUCAS, habitant du pays, gardien du château, et frère de lait d'Edmond.

MADAME LUCAS, sa femme.

La scène se passe dans le vieux château de M. Dubreuil.

Le théâtre représente un salon dans le genre ancien et assez mal en ordre; on y voit un bureau et ce qu'il faut pour écrire. Sur les murailles quelques portraits de famille, entre autres celui de M. Dubreuil. Un cabinet à droite du spectateur où se cache M. Dubreuil. Il faut qu'il y ait une grande porte vitrée pour qu'il puisse l'ouvrir en face du public. Une porte à gauche du spectateur par où sortent Lucas et sa femme, à l'avant-dernière scène. Une porte à droite du spectateur, donnant dans le château, par laquelle sortent Edmond et Caroline, pour s'habiller. Une fenêtre à gauche.

EDMOND ET CAROLINE,

OU

LA LETTRE ET LA RÉPONSE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCAS, MADAME LUCAS.

(Elle est à filer au rouet, contre le bureau, à gauche du spectateur.)

LUCAS, achevant d'arranger le salon.

Ma fine, v'là à peu près tout rangé, et M. Dubreuil peut arriver quand il voudra... Depuis quinze ans que le château n'est pas habité, cela n'a pas contribué à l'embellir, ni à l'améliorer.

MADAME LUCAS.

Repose-toi à présent... V'là ton déjeûner que j'ons préparé.

LUCAS.

Et que tu vas partager avec moi.

MADAME LUCAS.

Je le veux bien, not' homme; tout de moitié : le bien... et le mal, quand y en a. (Ils se placent à la table, à droite.)

LUCAS.

C'est ça, et puis, comme disait ton père, tout en trinquant avec sa femme :

DUO.

Un doigt de vin, de bon vin vieux,
Ça nous réjouit, ça nous délasse,

Comm' le vin la fatigue passe,
L'on n'en travaille après que mieux;
Ainsi qu'eux j' somm' joyeux.

MADAME LUCAS.

Et comm' eux je somm' heureux.

ENSEMBLE.

Dans not' ménage,
Point de nuage.

MADAME LUCAS.

C'est un p'tit mot dit tendrement.

LUCAS.

Un p'tit baiser qu'on donne, qu'on rend.

ENSEMBLE.

De la peine ça dédommage.

MADAME LUCAS.

Pas vrai, not' homme?

LUCAS.

Pas vrai, not' femme?

TOUS DEUX.

Assurément.
Ah! c'est charmant! ah! c'est charmant!

LUCAS.

Pour la gaîté, pour la tendresse,
Il n'est qu'un temps, c'est la jeunesse.

ENSEMBLE.

Du bon vin vieux,
Air gracieux;
Dans not' ménage
Le p'tit repas;
Quand on est las
Ça rend l' courage.

MADAME LUCAS.

Et puis l' couplet,
Suivant l'usage.

LUCAS.

Et l' flageolet,
Dessous l'ombrage.

ENSEMBLE.

Et c'est comme ça. — Comme ça pourtant,
Qu' les jours passons. — Ben gentiment.
— Ben doucement. — Ben tendrement;
Pas vrai, not' homme?
— Pas vrai, not' femme? — Assurement.
Ah! c'est charmant!
Ah! c'est charmant!

MADAME LUCAS.

Pendant le petit voyage que je viens de faire chez mes parens, tu as reçu une lettre, tu as appris une nouvelle bien intéressante, et, à présent que not' besogne est faite, tu vas me raconter tout ça, notre homme.

LUCAS.

Très volontiers, not' femme.

MADAME LUCAS.

Ce qu'on nous avait dit s'est donc trouvé vrai! Le jeune Edmond, que tu aimes comme un frère, ce qui est très naturel, puisque ta mère l'a nourri, s'est-il en effet marié, malgré la défense de son oncle à qui il doit tout?

LUCAS.

Eh! mon dieu, oui: et voilà ce qui a fait tout le mal. Cet oncle, qui est un brave marin, riche et jeune encore, qui ne s'est point marié par amitié pour son neveu, auquel il comptait laisser sa for-

tune, qui l'avait en conséquence fait élever à Paris avec tout le soin possible...

MADAME LUCAS.

Et qui s'était même privé, pour cela, du plaisir de le garder avec lui...

LUCAS.

Qui, de plus, voulait lui faire épouser un jour la fille de son associé, un riche banquier de Bordeaux... mais v'là-t-il pas que not' jeune homme a laissé le commerce, qu'il a épousé, malgré son oncle, une jeune demoiselle, bien née, bien élevée, à la bonne heure, mais qui ne lui a rien apporté en mariage... M. Dubreuil, un peu brusque de son naturel, un marin, c'est tout simple, s'est fâché sérieusement : il a fait défendre à son neveu de se présenter jamais devant lui; et croyant qu'il oublierait tous ses chagrins en s'éloignant de tout ce qui pouvait les lui rappeler, il a résolu de vivre à la campagne : en conséquence, il m'a écrit de préparer ici tout pour le recevoir, il arrive aujourd'hui ou demain. Il me semble que tout cela est clair, et qu'il est bien le maître de venir s'ennuyer ici, si ça peut lui faire plaisir.

MADAME LUCAS.

Sans doute, mais, le cher enfant! voir perdre ainsi une belle fortune, qui ne pouvait lui manquer.

LUCAS.

C'est sa faute, il ne fallait pas se marier sans l'aveu de son oncle.

MADAME LUCAS.

Dam! il a préféré ce qui le rendait heureux à ce qui aurait pu l'enrichir.

LUCAS.

Une bonne terre, qui aurait été un jour à lui.

MADAME LUCAS.

Une jolie femme, qui lui appartient déjà.

LUCAS.

Avec ça, je l'aime trop pour lui voir faire une pareille sottise sans m'en affliger... Il y a bien dix ans qu'il nous a quittés; et, si j'avions osé aller le trouver à Paris, je lui aurais dit... Paix! j'entends du bruit... serait-ce déjà not' maître? (Il regarde par la fenêtre.) Non, ce n'est pas lui, c'est un jeune homme.

MADAME LUCAS.

Un jeune homme?

LUCAS.

Oui, not' femme... si c'était... ah! si c'était... j'en mourrais de joie!...

MADAME LUCAS.

Et moi donc! mais je ne sommes pas si heureux que de le revoir encore, ce cher Edmond... Ne nous trompons-nous pas?... regarde bien, notre homme, regarde bien. (Elle regarde par la fenêtre.)

LUCAS.

Oh! c'est lui, c'est lui, ma femme! ouvre les portes, et courons.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, EDMOND.

EDMOND, *entrant par le fond, et leur sautant au cou.*

Dans mes bras; oui, embrassez-moi, mes bons amis!... encore... encore...

LUCAS.

Bien volontiers.

EDMOND.

Nous sommes bien un peu changés depuis le temps où tous les deux, ici... vous ne m'avez pas reconnu, n'est-ce pas?

LUCAS.

Je vous ons deviné! le cœur! Enfin, c'est bien vous, et je ne me sommes pas trompé.

EDMOND.

Ni moi, car je vois que vous m'aimez toujours.

TOUS DEUX.

Oh! toujours.

LUCAS.

Nous parlions de vous tout-à-l'heure.

EDMOND.

J'ai bien des choses à vous dire; d'abord, je viens ici pour une affaire très sérieuse que je veux traiter très gaiement.

LUCAS.

Justement... nous savons déjà que votre oncle est furieux contre vous.

EDMOND.

Et moi, que je suis très mécontent de lui.

MADAME LUCAS.

Qu'il arrive bientôt.

EDMOND.

Mais que je suis arrivé le premier, et pour cause.

LUCAS.

Qu'il ne veut pas vous voir.

EDMOND.

Et que je suis plus poli, car je le verrai, je l'espère, et beaucoup... Tu sais que je suis marié?

LUCAS.

On nous l'a dit, et c'est ça qui est la cause...

EDMOND.

Eh! mon dieu, c'est ça... ma femme est ici.

MADAME LUCAS.

Où donc?

EDMOND.

Dans le jardin.

MADAME LUCAS.

Seule? pourquoi l'avoir laissée?...

EDMOND.

Elle court, elle cueille des fleurs, et puis nous sommes convenus que je viendrais le premier.

LUCAS.

Bien! bien! elle est jolie, n'est-ce pas?

EDMOND.

Oh! charmante!... des yeux!... une taille!... un air... je l'ai adorée dès le premier jour.

MADAME LUCAS.

Et raisonnable, sensée?

EDMOND.

Dix-huit ans! jugez donc!

LUCAS.

Dix-huit ans! oh! d'après cela... Elle vous rend heureux?

EDMOND.

A chaque instant, mes amis, je me félicite de mon choix, et vous n'en serez pas surpris quand vous la connaîtrez.

VIRELAY.

Il faut l'aimer :
Que Caroline soit présente;
Que Caroline soit absente,
Il faut l'aimer :

Qu'elle soit tendre, indifférente;
Qu'elle veuille ou non tout charmer.
Caroline est toujours charmante.
Il faut l'aimer.

Il faut l'aimer :
Et la jeunesse et la vieillesse,
Tous éprouvent la même ivresse.
Il faut l'aimer.

En vain, pour fuir l'enchanteresse,
Mon oncle ici vient s'enfermer;
Qu'il l'entende, il dira sans cesse :
Il faut l'aimer.

(Avec joie et courant au-devant de Caroline.)

La voilà! la voilà!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, CAROLINE.

CAROLINE, accourant, et portant un bouquet.

Tiens, mon ami, je t'apporte tout le jardin. Je n'y ai pas laissé une fleur.

LUCAS.

Diable! Ça prouve que nous sommes bien riches; mais l'année qui vient...

CAROLINE.

Ah! bonjour, mes bons amis. C'est vous dont Edmond m'a parlé si souvent, avec qui il a passé ses premières années! Il vous est bien attaché et moi aussi; car j'aime tous ceux qui le chérissent, et je veux partager l'amitié que vous avez pour lui, comme je partage celle qu'il a pour vous.

LUCAS et sa femme.

Madame! (Bas à Edmond.) comme elle est bonne, obligeante!

EDMOND, bas.

Je vous l'ai dit, c'est un ange!

CAROLINE.

Eh bien! as-tu arrangé quelque chose?

EDMOND.

Non, rien, je n'ai parlé que de toi.

CAROLINE.

Incorrigible! C'est fort mal, Monsieur... Mais, mon ami, ton oncle peut arriver...

MADAME LUCAS.

Sans doute.

EDMOND.

Eh bien! arrangeons-nous, convenons, décidons.

LUCAS.

Quoi?

EDMOND.

Ce que nous ferons. D'abord, vous savez qu'il y a plus de quinze ans que mon oncle, en partant pour les Grandes-Indes, m'a envoyé à Paris, c'est à peu près comme s'il ne me connaissait pas; il connaît encore moins ma femme, puisqu'il ne l'a jamais vue. Il faudrait donc trouver un moyen pour nous présenter à lui, sans qu'il puisse soupçonner qui nous sommes; ensuite, essayer par nos soins, nos attentions, de lui plaire, et le forcer enfin de rendre justice à celle qu'il aurait chérie, s'il avait voulu seulement consentir à la voir.

LUCAS.

C'est fort bien penser... Mais, comment y réussir? Il a déjà déclaré qu'il ne ferait connaissance avec aucun de ses voisins.

EDMOND.

Ah! il a déclaré cela? eh bien! il faut trouver un autre expédient.

MADAME LUCAS.

Lequel?

EDMOND.

D'abord, il serait nécessaire, d'une absolue nécessité... Ce que je vous recommande surtout, c'est le plus grand mystère.

LUCAS.

Jusqu'ici je vous promets de ne rien dire de votre projet.

EDMOND.

Premièrement, il faut nous établir ici.

MADAME LUCAS.

Comment cela?

EDMOND.

Je passerai pour ton frère.

LUCAS.

J'en avais un, mais c'est qu'il est mort, et Monsieur le sait.

EDMOND.

Nous passerons pour des serviteurs que tu auras pris pour ton maître.

LUCAS.

Oui, mais Monsieur a encore déclaré qu'il voulait les choisir lui-même.

EDMOND, *cherchant dans sa tête.*

Eh bien! nous ferons... nous ferons... nous... c'est ça; nous prenons vos habits, vos manières, votre langage, et nous voilà, ma femme et moi, concierges du château. C'est arrangé, c'est charmant!

CAROLINE.

Mais c'est charmant!

LUCAS.

Charmant!

MADAME LUCAS.

Et nous, qu'est-ce que je ferons?

EDMOND.

Ce que vous voudrez.

LUCAS.

Monsieur n'aurait qu'à découvrir...

EDMOND.

Impossible ! je prends ton air gauche et niais.

LUCAS.

Comment, niais! Monsieur ?

EDMOND.

C'est-à-dire simple et naturel ; je bêche le jardin, ma femme tricotte, elle prend le rouet, nous saluons gauchement, moi, comme ceci. (Il tire le pied en arrière, à la manière des paysans.)

CAROLINE.

Moi, comme ça.

LUCAS, à part.

Ah ! mon dieu ! comme ils ont l'air gauche quand ils veulent nous imiter !

EDMOND.

Mon bon Seigneur, vous v'là donc ? Je désirions ben votre arrivée. Laisse faire, nous nous en tirerons.

LUCAS.

Eh bien ! je verrons ça ; je n'ai pas le courage de vous refuser ; et puis ça nous divertira, ma femme et moi.

EDMOND.

Je vous remercie... à présent, partons.

MADAME LUCAS.

Soit, mais l'habillement, la coiffure... Comment ?

CAROLINE.

Nous trouverons bien chez vous tout ce qu'il nous faudra pour...

MADAME LUCAS.

J' n'avons que not' habit de fêtes.

CAROLINE.

Votre habit de fêtes, c'est justement ce qu'il nous faut.

LUCAS, bas à sa femme.

Quelles têtes ! (Haut.) J'entends... C'est votre oncle, sans doute.

EDMOND.

Allons vite nous habiller.

LUCAS, le rassurant.

Vous avez tout le temps; les habitans ont imaginé d'aller au-devant de leur seigneur; cela retardera la marche de monsieur Dubreuil; et après tout... si vous, si nous le faisons attendre un peu, il vous grondera. Ça commencera déjà à vous mettre du métier. Venez avec moi. (Marche éloignée, ritournelle du chœur.)

SCÈNE IV.

DUBREUIL, en habit de voyage. Les paysans l'entourent, le suivent; ils portent des fleurs et entrent par le fond.

CHOEUR.

Ah! quel plaisir pour tout l' village!
De voir Monseigneur en ces lieux.
Il daigne accepter notre hommage,
Nos présens, nos cœurs et nos vœux.

DUBREUIL.

Fort bien, très bien, je reçois votre hommage ;
Mais sachons par quelle raison
Le concierge et sa femme...

UN PAYSAN.

Ils ignorent, je gage,
Que vous êtes dans la maison.
J' vons les chercher dans le village.

DUBREUIL.

Allez, allez.

LE PAYSAN.

On reviendra
Quand Monseigneur l'ordonnera.

DUBREUIL.

Je vous le ferai dire ; on vous avertira.

LES JEUNES FILLES.

Et puis dimanche on dansera.

DUBREUIL.

On dansera.

LES JEUNES GARÇONS.

A vot' santé chacun boira.

DUBREUIL.

Chacun boira.

TOUS.

De ce pays c'étions l'usage.

DUBREUIL.

Et puis enfin l'on s'en ira ;
Du pays c'est aussi l'usage?

TOUS.

Oui, Monseigneur, et l'on s'en va.

DUBREUIL.

(A part.) (Haut.)
Ah ! c'est bien heureux !... Bon voyage !

LE CHŒUR.

Ah ! quel plaisir pour tout l' village !
De voir Monseigneur...

DUBREUIL, les poussant dehors.

Bon voyage!

LES PAYSANS.

(A part.) (Haut.)

Il a d' l'humeur.... Vot' serviteur.

DUBREUIL.

Allez, allez, et bon voyage!

SCÈNE V.

DUBREUIL.

Enfin! j'en suis quitte... voilà donc ce qu'on appelle la touchante réception d'un seigneur de village par ses fidèles vassaux... quel plaisir! bon dieu! et quel séjour! la terre est belle, d'un revenu considérable! mais un château antique! négligé! immense!... et y vivre seul!... Un marin vivre seul, retiré dans un petit coin de terre, après avoir parcouru le monde!... C'est mon neveu qui est la cause du parti violent que j'ai pris; sans sa désobéissance, sans le chagrin que m'a donné son imprudent mariage, jamais je n'aurais imaginé de venir me confiner dans un pareil endroit; et lorsque je me retire ici pour me reposer de mes voyages, et y perdre d'importuns souvenirs, il a encore la hardiesse!... Que je suis heureux d'avoir été prévenu à temps de son projet! Ah! ah! mon cher neveu, et vous, sa céleste compagne, voyant que je désapprouve vos nœuds, que ma fortune vous échappe, vous prétendez, dit-on, sous un nom supposé, vous établir dans mon voisinage, vous trouver sur ma route, comme par hasard,

vous lier avec moi, m'intéresser, me séduire, et vous nommer après. Oh! je vous attraperai bien; je ne vous rencontrerai pas sur mon passage, car je ne sortirai pas du château; vous ne viendrez pas me visiter comme voisins, car j'annoncerai que je ne reçois personne; vous en serez pour votre voyage et votre finesse; je ne vous verrai pas; je l'ai dit, et, quand j'ai pris une résolution, rien ne peut m'en faire changer.

RONDEAU.

Ah! je déteste les ingrats.
Je puis passer une faiblesse;
Mais quand c'est le cœur que l'on blesse,
Non! non! je ne pardonne pas.

Edmond est le fils de mà sœur,
Et sa mémoire que j'honore
Vient me parler en sa faveur.
Oui, je sens, au fond de mon cœur,
Que je pourrais l'aimer encore.

Non! je déteste, etc.

Que vient-il faire en ce village?
Heureux époux! heureux amant!
Qu'il reste en son heureux ménage.
Chacun a son amusement.
Il fait l'amour, et moi j'enrage.

Car je déteste, etc.

SCÈNE VI.

DUBREUIL, EDMOND, CAROLINE.

EDMOND.

Oui, not' maître, nous v'là.

CAROLINE, à part.

Je suis toute tremblante.

EDMOND, bas.

Je ne te reconnais pas là.

DUBREUIL.

Eh bien! avancez, avancez donc.

EDMOND.

Pardon, not' maître, si je venons si tard; faut nous excuser; j'étions tout au bout du clos, et puis j'avons voulu, avant d' paraître, nous... vous entendais.

DUBREUIL.

Ah! une toilette! un marin n'est pas difficile; approchez.

EDMOND.

Dam! il est des occasions. Le concierge d'un château!

CAROLINE.

Et sa femme!

DUBREUIL.

C'est juste, et je vous remercie de votre attention. . au reste, cela vous va très bien, et la petite femme surtout est...

EDMOND.

N'est-il pas vrai qu'elle est bien jolie, et que, dans toutes les mers que vous avez parcourues, on n'en trouverait pas de pareilles? (Se remettant.) C'est l'air de ce pays.

DUBREUIL.

Ah! c'est l'air? est-ce l'air aussi qui vous donne

ce maintien, vif, leste, sautillant? vous ne touchez pas terre.

EDMOND.

Ah! l'exercice... le travail... (Bas à Caroline.) nous sommes trop aimables, corrigeons-nous : l'air plus gauche.

CAROLINE, bas.

Les pieds bien en dedans.

EDMOND, reprend le ton paysan.

Nous y voilà.

(Pendant ce temps, Dubreuil est allé s'asseoir contre le bureau.)

DUBREUIL, assis

A présent, parlons du sujet qui m'amène ; mes enfans, vous savez pourquoi je suis venu me retirer dans ce château.

EDMOND.

On nous en a dit quelque chose.

CAROLINE.

Et ça nous a bien chagrinés.

DUBREUIL.

Pourquoi?

CAROLINE.

Parce que ce jeune homme est comme qui dirait not' frère, et que je sommes fâchés qu'il ait eu le malheur de vous déplaire.

EDMOND.

Mais c'était bien sans le vouloir, toujours.

DUBREUIL.

Et qu'en sais-tu?

EDMOND.

Oh! c'est que je juge de son cœur par le mien.

CAROLINE.

Et moi, je réponds aussi que...

DUBREUIL.

Voilà de bons répondans! faire un sot mariage!

EDMOND.

Est-ce qu'il n'aime pas celle qu'il a épousée?

CAROLINE.

Est-ce que ce n'était pas une brave fille?

EDMOND.

Est-ce que ce serait la fortune seule qui aurait pu le décider?

DUBREUIL.

Ta! ta! ta! qu'elle soit belle, sage, pauvre, vertueuse, tout cela est bon; mais il fallait de plus qu'elle me convînt, qu'elle pût contribuer à mon bonheur, embellir mes derniers jours, quand j'aurais tout-à-fait renoncé à mes voyages, à mes campagnes; et voilà ce à quoi mon cher neveu n'a pas pensé un seul instant; il prend une fille élevée à Paris, et Dieu sait comme on les y élève! bien folle! bien légère! bien ridicule; lui, un étourdi, un fou, un extravagant; ils sont bien faits l'un pour l'autre; et c'est un ménage tout-à-fait bien assorti.

EDMOND.

Sarpédié, not' bourgeois; comme vous dégoisez ça...

DUBREUIL.

Comme je le pense; enfin, tout est dit: je me suis brouillé avec mon associé, j'ai donné au diable le neveu, la nièce, le commerce, la ville, et je

m'enterre ici : je n'ai plus besoin de travailler, puisqu'il n'y a plus personne au monde à qui je veuille laisser le fruit de mes économies.

CAROLINE.

Ainsi, v'là not' pauvre frère...

DUBREUIL.

Deshérité! j'ai fait l'acte avant de partir.

EDMOND.

Ma fine, au moins à présent, s'il vous témoigne de l'amitié, vous saurez que ce n'est pas pour votre argent.

DUBREUIL.

Vous croyez ça? Eh bien! il n'y renonce pas à mon argent, et pour vous le prouver, apprenez la démarche qu'il se promet de faire aujourd'hui même.

EDMOND, à part.

O ciel! (Haut.) Quelle démarche!

DUBREUIL.

C'est le comble de l'audace!

EDMOND ET CAROLINE, à part.

Dieux!

DUBREUIL.

Imaginez... qu'ils sont ici tous deux.

EDMOND ET CAROLINE.

Ils sont?

DUBREUIL.

Oui, malgré la défense expresse que je leur ai faite de se présenter devant moi, ils sont partis de Paris avant-hier; leur projet est de me voir, sans me laisser connaître qui ils sont, de chercher à m'attendrir, de me tromper sous un faux nom.

EDMOND ET CAROLINE.

Ah! mon dieu! mon dieu! mon dieu!

EDMOND, à part.

Il sait tout! (Haut.) Et vous dites qu'ils sont chez vous!

DUBREUIL.

Chez moi, non pas précisément; ils n'ont pas été assez osés pour y venir tout de suite.

CAROLINE, bas.

Il y a encore de l'espoir!

DUBREUIL.

Cela aurait été aussi par trop imprudent; mais ils sont sûrement cachés dans quelque maison du village, et bientôt ils vous feront avertir de venir les trouver, afin de se concerter avec vous.

EDMOND.

Eh bien! nous refuserons d'y aller.

DUBREUIL.

Au contraire, vous y irez; mais pour leur apprendre que leur projet est découvert, et qu'ils peuvent s'en retourner tout comme ils sont venus.

EDMOND.

Ah! ils seront bien attrapés alors.

DUBREUIL.

Je le crois, et j'en ris d'avance.

EDMOND.

Et nous!... Mais s'ils ne voulaient pas croire qu'un si bon oncle ait la rigueur...

CAROLINE.

S'ils osaient venir eux-mêmes pour s'assurer..

DUBREUIL.

Qu'ils s'en gardent bien ; car je jure que s'ils s'avisaient d'entrer ici sans ma permission, cette nouvelle offense...

EDMOND.

Je suis sûr qu'Edmond n'osera pas se montrer devant vous.

DUBREUIL.

Ni sa femme, surtout?

CAROLINE.

Ni sa femme... Vous serez obéi.

DUBREUIL.

J'y compte, et me voilà tranquille.

CAROLINE, bas à Edmond.

Et nous sommes bien avancés!

DUBREUIL.

A présent, dites-moi... Que prétendez-vous faire pour me désennuyer dans ce triste séjour?

EDMOND.

D'abord, je vous mènerons voir vos fermes, qui sont belles et dans le meilleur état.

DUBREUIL.

Tout cela aurait été pour lui.

EDMOND.

Sans doute, mais à présent... Quant au jardin..

DUBREUIL.

Il est en friche ; je l'ai vu.

EDMOND.

Nous le travaillerons.

DUBREUIL.

Êtes-vous bien habiles?

EDMOND.

Mais sur ça, je dis... Monsieur s'y connaît?

DUBREUIL.

Pas beaucoup... Vous concevez qu'un marin! Je n'y entends rien du tout.

EDMOND.

Oui? En ce cas là vous serez étonné de la besogne que nous ferons.

DUBREUIL.

Tant mieux... Et le soir, comment passerai-je mon temps?

EDMOND.

Le soir, nous vous raconterons les aventures du canton.

CAROLINE.

Quelque chanson, gaie ou triste, suivant le goût de Monsieur.

EDMOND.

Si vous en désirez, je vais vous en chanter une... Ça ne nous embarrassera pas du tout.

CAROLINE.

J'en serons aussi, not' homme.

EDMOND.

Oui, femme, tu diras ton couplet.

DUBREUIL.

Il y en a plus d'un?

EDMOND.

Deux, ni plus ni moins, si vous le permettez il faut le commencement et la fin.

DUBREUIL.

Va pour les deux couplets; je me résigne.

CHANSON.

EDMOND.

Nice, Alain, dans notre village,
S'aimaient dès leurs plus jeunes ans ;
Nice n'avait rien en partage ;
Alain avait de rich' parens.
N'écoutant que leur viv' tendresse,
Ils s'unir' par les plus doux nœuds.
Le pèr' d'Alain les chass' tous deux ;
Mais tous deux répétaient sans cesse :
Il devrait bien nous pardonner,
Car, lorsqu'arrive la vieillesse,
On a besoin d' s'environner
Et de tendresse,
Et de caresse.

(Ils répètent le refrain en duo.)

Être entouré de ses enfans
Ça port' bonheur, on vit long-temps ;
Être chéri de ses enfans
Ça port' bonheur, on vit long-temps.

CAROLINE.

Par une affreuse maladie
Le pèr' voit ses jours menacés ;
Pour êtr' servi faudra qu'il s'fie
A des valets intéressés...
Dans la douleur qui les oppresse,
Nice, Alain, n'osaient pas entrer,
Le per' alors s'met à pleurer
Et dit : venez ; j'éprouv' sans cesse,
J'éprouv' le besoin de pardonner ;
Car, dans nos maux, dans not' vieillesse.
Il est si doux d' s'environner
Et de tendresse.
Et de caresse !

Être soigné par ses enfans
Ça port' bonheur, on vit long-temps.

DUBREUIL.

Elle n'est pas mal, votre chanson; mais, tenez, je suis aussi fin que vous... Vous ne me l'avez pas fait entendre sans dessein. Vous avez voulu parler pour vos protégés... Je vous le passe, n'y revenez plus... Le père d'Alain était bonhomme; moi, je n'aurais pas fait comme lui, je n'aurais pas pardonné.

EDMOND.

Dam! chacun a son idée, c'est la vôtre! Le père d'Alain était apparemment plus clément.

DUBREUIL.

Ou plus faible! Mais l'heure s'avance, et personne de leur part... M'aurait-on trompé?

EDMOND.

Ils ont peut-être renoncé à leur projet.

DUBREUIL.

Renoncé!... Ça prouverait qu'ils y tenaient bien peu... Des gens qui prétendaient me fléchir, me plaire!

CAROLINE.

Vous avez raison, ils n'y auront pas renoncé.

DUBREUIL.

Cependant, vous voyez qu'on n'entend pas parler d'eux.

EDMOND.

Eh bien! moi, j'ons dans l'idée; il me semblerait quelquefois que vous voudriez qu'ils vinssent...

CAROLINE.

Que vous ne seriez pas trop fâché s'ils osaient...

DUBREUIL.

Je n'aime pas les questions.

EDMOND.

C'est que, si on savait deviner, voyez-vous... on pourrait vous dire, ou ne pas vous dire...

DUBREUIL.

Me dire... Quoi? que signifie?... vous savez quelque chose... Oui, vous le savez : il sont venus; je veux en être instruit... je le veux.

EDMOND.

Vous le voulez? eh bien! oui, ils sont venus...

DUBREUIL.

Ah! ils ont eu cette hardiesse!

CAROLINE.

V'là que vous vous fâchais déjà.

DUBREUIL.

Au contraire, je suis ravi, enchanté, transporté... Ah! ils sont ici!

CAROLINE.

Nous irons leur dire de repartir, comme vous nous avez ordonné.

DUBREUIL.

Non, non, j'ai changé d'avis : je veux à présent qu'ils viennent.

EDMOND.

Vous leur permettez de vous voir?

DUBREUIL.

Non, parbleu! mais c'est moi qui les verrai; je veux rendre hommage au bon goût de mon neveu : je veux admirer le charmant objet auquel il a sacrifié sa fortune et mon amitié.

EDMOND.

Et comment ça se pourrait-il?

DUBREUIL.

Le voici. D'abord vous retournerez vers Edmond : vous l'engagerez à venir revoir l'ancienne demeure de sa mère, la vôtre, ce château enfin! Vous aurez soin de commencer par le bien assurer que je suis absent pour quelques heures, que j'ai été parcourir les environs.

EDMOND.

Bon! les voilà tous deux dans l' château... Après?

DUBREUIL.

Moi, je serai dans ce cabinet, pendant que vous resterez ici avec eux.

EDMOND.

Ah! nous resterons ici avec eux?

DUBREUIL.

Oui, vous les ferez causer sans qu'ils puissent soupçonner que je les écoute.

CAROLINE.

Ah! c'est encore nous qui les ferons causer.

DUBREUIL.

Sans doute! c'est bien aisé, ce me semble.

EDMOND.

Aisé!... il y a pourtant à cela quelque petite difficulté.

DUBREUIL.

Laquelle?

EDMOND.

C'est que... c'est que sachant que je vous servons, que je devons vous être attachés, et que,

d'après ça, je ne pouvons pas trop approuver leur conduite et leur arrivée, ils ne se livreront peut-être pas à jaser devant nous.

DUBREUIL.

Edmond ne se défiera pas de toi; c'est ta mère qui l'a nourri, il a vu ta femme enfant, il vous aime l'un et l'autre.

EDMOND.

Eh bien! c'est encore là une raison pour que je ne veuille pas contribuer.

DUBREUIL.

Faisons mieux : après les avoir conduits dans le salon, vous feindrez d'avoir quelqu'affaire, vous les laisserez ici et vous viendrez me retrouver dans ce cabinet; je suis bien aise que vous entendiez avec moi ce qu'ils pourront dire tous deux.

EDMOND.

Ah! nous les laisserons dans le salon et nous irons vous rejoindre dans le cabinet?

DUBREUIL.

C'est ça. Vas-tu encore trouver quelque difficulté?

EDMOND.

Ma fine, oui, j'en trouvons encore, je l'avoue.

DUBREUIL.

Tu m'impatientes à la fin, plus d'objections, je ne les aime pas. Il faut que ce soit ainsi. Cours les chercher.

EDMOND.

Allons.

DUBREUIL, retenant Caroline.

Et toi, la petite femme, tu vas rester, tu me tiendras compagnie.

EDMOND.

Quoi ! vous voulez que ma femme reste ?

DUBREUIL.

Oui, Monsieur, si vous le permettez ; je ne serai pas fâché de causer un peu avec elle ; allons, ne perds pas de temps, et ramène-les bien vite.

EDMOND.

Les ram'ner, oui, not' maître. (*A part.*) Je veux mourir si je sais comment je m'en tirerai.

SCÈNE VII.

DUBREUIL, CAROLINE.

DUBREUIL.

Eh bien ! madame Lucas, te voilà avec moi. Tu n'en es pas fâchée, n'est-ce pas ? Prends ton ouvrage, car je suis bien sûr que tu ne restes jamais à rien faire, et je ne veux pas t'empêcher... Allons, prends ton rouet.

CAROLINE, *embarrassée, allant du côté du rouet.*

Oui, not' maître. (*A part.*) Je ne sais pas filer.

DUBREUIL, *à gauche.*

Travaille, travaille, j'aime qu'on s'occupe. (*Caroline cesse de filer et se trouble.*) Tu ne me sembles pas bien habile.

CAROLINE.

C'est que, lorsqu'on me regarde... et surtout des personnes pour qui...

DUBREUIL.

Ah ! je te fais peur ! je ne me croyais pas si redoutable. Allons, je ne te regarderai pas.

CAROLINE.

Ça ira mieux alors. (Elle file sans regarder, très vite, et casse son fil.)

DUBREUIL.

Sais-tu que je ne m'attendais pas à trouver dans ce lieu sauvage deux jeunes gens aussi gais, aussi intelligens... et toi, surtout, tu me plais; tu es alerte, vive, zélée... j'aime ta physionomie, ton son de voix...

CAROLINE.

Tant mieux.

DUBREUIL.

Tu me serviras avec affection.

CAROLINE.

Oh! l'affection la plus tendre, et mon mari aussi.

DUBREUIL.

Je le crois, cela me consolera un peu de mon isolement.

CAROLINE.

Nous ne vous quitterons jamais.

DUBREUIL.

Jamais! Comment, si je partais?

CAROLINE.

Nous vous suivrions.

DUBREUIL.

Vraiment! eh bien! me voilà des parens tout trouvés.

CAROLINE.

Ma fine, il ne tient qu'à vous.

DUBREUIL, à part.

Elle est charmante! (Haut.) Écoute, ma bonne, je ne crains pas de te faire un aveu. Mais ne va pas me trahir.

CAROLINE.

Oh ! non, non, ne craignez rien.

DUBREUIL.

C'est une chose assez bizarre ; mais depuis que je sais que cet étourdi d'Edmond respire le même air que moi, cette idée me poursuit, me revient sans cesse à l'esprit.

CAROLINE.

C'est assez naturel. Il y a toujours là (Montrant le cœur.) quelque petite chose.

DUBREUIL.

Non, c'est une faiblesse, et je dois la combattre... Avec cela, je sens que s'il était arrivé sans sa femme...

CAROLINE.

Vous l'auriez reçu peut-être ?

DUBREUIL.

Ma foi, je ne sais ; mais ce ménagement pour moi, cette déférence à mes sentimens aurait bien pu... Heureusement, il ne s'en est pas avisé... Eh ! dis-moi, la petite, tu ne l'avais pas encore vu depuis bien des années... Comment l'as-tu trouvé ?

CAROLINE.

Ma fine, tout-à-fait bien.

DUBREUIL.

D'honneur !

CAROLINE.

Tout comme vous étiez, je gage, quand vous aviez vingt ans ; bon, sensible, aimant...

DUBREUIL.

Flatteuse !... Et sa belle idole ?

CAROLINE.

Ah! sur ça, je ne pourrais pas trop prononcer.

DUBREUIL.

En effet, il faut qu'elle plaise beaucoup pour valoir mieux que cinquante mille livres de rentes qui attendaient mon neveu.

CAROLINE.

Elle ne les vaut peut-être pas pour la figure, mais le cœur peut quelquefois valoir davantage.

DUBREUIL.

Comment, diable!... des maximes! Et où avez-vous lu cela, la bonne?

CAROLINE.

Je ne l'ai pas lu, je l'ai senti.

DUBREUIL.

De mieux en mieux; de l'esprit, de la délicatesse! nous causerons souvent... Continuons... Son maintien évaporé.

CAROLINE.

Gai, mais décent.

DUBREUIL.

Sa conversation légère, inconséquente?

CAROLINE.

Eh bien! de tout aujourd'hui, elle n'a dit que des choses fort sensées.

DUBREUIL.

C'est singulier! Et bien amoureuse de son mari?

CAROLINE, avec âme.

Ah! amoureuse!... autant qu'elle est aimée.

DUBREUIL, un peu piqué, se levant.

Mais c'est admirable!... mais ces gens-là n'ont

aucun besoin de moi ! Ils sont fort heureux dans leur ménage. Ils se suffisent, et un oncle...

CAROLINE.

Serait un bon père, et c'est ce qui leur manque tous les jours.

DUBREUIL.

Ils n'ont pas dit cela.

CAROLINE.

Aussi vrai que je vous le dis.

DUBREUIL.

C'est trop tard.

CAROLINE

Vous l'auriez su plus tôt... si vous eussiez voulu les entendre.

DUBREUIL.

Madame Lucas...

CAROLINE.

Eh oui, not' maître.

RONDEAU.

Le ciel, dit-on, dans sa clémence,
Prenant en pitié les bons cœurs,
Pour faire oublier les erreurs,
Créa tout exprès l'indulgence.

Tenez, je lisons dans vos yeux;
Oui, not' maît', daignez êtr' sincère,
Dans vot' temps, vous fut's amoureux;
Vous aviez bien un oncle, un père
Qui grondaient, s'mettaient en colère...
Et pardonnaient... Vous f'rez comme eux.
Oui, oui, comme eux;
Car l'ciel, dit-on, dans sa clémence, etc.

D'Edmond la désobéissance
A mérité votre courroux,

Mais l'amour a tant de puissance !
Il a parlé plus fort que vous.
Hier, votre juste vengeance
Nous faisait tout craindre pour lui.
Hier encor... Mais aujourd'hui
C'étions le jour de l'espérance ;
Ah ! sans doute, de l'espérance.
Puisque le ciel, dans sa clémence, etc.

DUBREUIL.

Allons, rassure-toi, ma bonne ; je ne t'en veux pas de ton zèle, modère-le à l'avenir, et crois que je sais...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, EDMOND.

(Il est en partie sous son premier costume, mais sans qu'on puisse s'en apercevoir ; il passe sa tête par la porte qu'il entr'ouvre un peu ; il a encore la perruque du rôle de Lucas, et autour du cou la grosse cravate qui cache ce qu'on peut voir du collet de son habit.)

EDMOND, la tête passée entre la porte et le mur.

Ma femme !

CAROLINE, à part.

C'est lui ! (Haut.) Eh bien ! que me veux-tu ?

EDMOND.

Ils viennent, fais vite passer Monsieur dans l' cabinet.

CAROLINE.

Ils viennent !

DUBREUIL.

Bon ! je me sauve ! mais, d'abord, tu vas les recevoir ici, pour ne leur donner aucun soupçon, et, puis après, tu viendras avec ton mari me rejoindre

(Il entre dans le cabinet dont la porte vitrée est en face du spectateur. Tout ce qu'il dit, pendant sa présence dans le cabinet, est un *à parte* continuel entre lui et les autres interlocuteurs.)

CAROLINE.

Oui, Monsieur. (Seule.) C'est impossible! que devenir, et que pourra faire Edmond?

SCÈNE IX.

CAROLINE, EDMOND.

EDMOND.

Ma chère madame Lucas, me voilà.

CAROLINE.

Ah! bon! et vot' femme, où est-elle?

EDMOND.

Elle est toujours en bas. Elle a une peur que mon oncle ne rentre et ne la rencontre; elle craint tant sa colère!

DUBREUIL.

Elle ne l'a pas craint lors de son mariage.

EDMOND.

J'ai laissé ton mari avec elle, et je ne vois que toi qui puisse la déterminer... Va donc vite, ma bonne; ta présence là-bas fera mieux que tout ce que je lui dirais.

CAROLINE, bas.

Mais ensuite, comment faire?

EDMOND, haut.

Ensuite, va toujours, car, tu sens bien que tant que tu resteras ici, nous ne pourrons pas y voir Caroline.

CAROLINE.

Oui, je conçois... Not' homme, en effet, doit être bien embarrassé, et je vais tâcher de le tirer de peine.

EDMOND.

Le tirer de peine ! c'est cela. Va vite, ma chère amie, et reviens le plus tôt possible. (Elle sort par la porte à droite.)

DUBREUIL.

Je serais fâché maintenant qu'elle n'osât pas monter.

SCÈNE X.

EDMOND, DUBREUIL.

EDMOND.

Allons, Edmond, courage.

DUBREUIL, entr'ouvrant la porte, et cherchant à regarder sans être vu.

Madame Lucas a raison, il n'est pas mal.

EDMOND.

A présent que me voilà dans le château, je commence aussi à avoir peur de mon oncle.

DUBREUIL, à part.

C'est fort heureux.

EDMOND.

Comment! en avoir peur! eh! pourquoi, craindrais-je un oncle que j'aime tant? Je m'établis ici et je l'attends... je veux lui dire!

DUBREUIL.

Voyons ce qu'il me dira!

EDMOND.

Oui, je lui dirai : Mon oncle! (Bas.) j'espère qu'il

m'écoute! (Haut.) je conviens que j'ai eu des torts, mais vous en avez de bien plus grands. Oserai-je lui dire cela!... oui je le lui dirai.

DUBREUIL, à part.

Eh bien! nous verrons, s'il le dira!

EDMOND.

En effet, refuser de m'entendre, me condamner sans savoir si ma femme justifie le choix que j'ai fait. Est-ce-là la conduite d'un oncle que l'on dit sensible et bon! Décidément, je l'attends ici de pied ferme!...

DUBREUIL, à part.

Je suis presque tenté de me montrer pour éprouver sa fermeté.

EDMOND.

Enfin, voici ma femme.

DUBREUIL.

Sa femme! contraignons-nous, et écoutons bien.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, CAROLINE.

EDMOND.

Viens donc, viens donc, ma bonne amie.

DUBREUIL.

Oh! oh! je ne la croyais pas si jolie!

CAROLINE.

J'ai triomphé de ma crainte et de mon trouble.

EDMOND.

Et Lucas, et sa femme?

CAROLINE.

Ils guettent le retour de M. Dubreuil, l'un à la

porte du château, l'autre à celle du jardin, j'ai eu bien de la peine à les y décider; mais je ne serais jamais montée ici, s'ils n'avaient eu cette complaisance pour moi.

DUBREUIL, à part.

Allons, ils ne reviendront pas! il semble que ces deux êtres-là aient juré de me contrarier en tout.

CAROLINE.

Me voilà donc chez celui qui me hait sans me connaître, et qui ne veut pas même m'entendre.

EDMOND.

Je gage qu'il ne sera pas heureux ici; quelle idée de venir dans ce vieux château!

CAROLINE.

Il a été piqué de ta désobéissance.

EDMOND.

Je t'aimais déjà, je ne pouvais plus lui obéir.

DUBREUIL, à part.

Vous verrez que c'est moi qui lui ai manqué.

EDMOND.

Il va s'ennuyer.

CAROLINE.

A périr! et nous qui sommes d'un caractère si gai, si aimable!

EDMOND.

Nous le ferions rire tout le jour! il serait heureux de notre tendresse.

CAROLINE.

Au milieu de nous, l'ennui, le chagrin n'oseraient jamais l'approcher.

EDMOND.

Veut-il se promener, je l'accompagne; aime-t-il la chasse, je pars de grand matin. Le soir, réunis, nous écoutons avec intérêt le récit de ses voyages, nous tremblons des dangers qu'il a courus, des tempêtes qu'il a essuyées. Tiens, Caroline, il faut convenir qu'en nous éloignant ainsi de lui, il se prive d'un bien grand plaisir.

CAROLINE.

Du charme de toute la vie.

DUBREUIL, à part.

Ils sont modestes!

EDMOND.

Avec cela, s'il revenait de bonne foi, nous oublierions tout.

CAROLINE.

Oh! oui, nous n'avons pas de rancune.

DUBREUIL, à part.

Ils sont bien bons!

EDMOND.

Et il ne connaîtra jamais nos bonnes dispositions!

CAROLINE.

Il ne saura pas même que nous aurons été si près de lui!

EDMOND.

Il faut le lui dire.

CAROLINE.

Comment?

EDMOND.

Écoute, il faut lui laisser ici une lettre qui l'instruise de nos regrets, de notre amour pour lui.

CAROLINE.

Il ne la lira pas.

EDMOND.

Il ne répond jamais à celles que je lui écris; mais je suis sûr qu'il les lit toujours.

DUBREUIL, à part.

Comme il me connaît bien!

EDMOND.

Écrivons.

CAROLINE.

Veux-tu que je dicte?

(Dubreuil se cache tout-à-fait.)

EDMOND.

Allons, soit! j'écris. (Il se met au bureau.)

CAROLINE, dictant.

« Mon cher oncle. »

EDMOND, s'arrêtant.

« Mon cher!... » Tu n'y penses pas; il faut plus de respect. « Mon cher oncle! » c'est tout ce que nous pourrions dire s'il nous aimait.

CAROLINE.

Eh bien! mets « Mon oncle. »

EDMOND.

C'est trop familier.

CAROLINE.

« Monsieur et cher oncle; » à la bonne heure, forme polie, usitée, et qui n'engage à rien.

DUBREUIL, à part.

Et qui n'engage à rien! je m'en souviendrai.

CAROLINE.

« Vous nous haïssez. » Ce mot fait mal à dire.

EDMOND.

Et à écrire encore plus... Un autre plus doux.

CAROLINE.

« Vous ne nous aimez pas. »

EDMOND, *écrivant.*

« Vous ne nous aimez pas. » Très bien.

CAROLINE.

« Il y a à vous trop de sévérité. »

EDMOND.

« Trop de sévérité. »

CAROLINE.

« De la barbarie même. »

EDMOND.

Encore mieux!

CAROLINE.

« A nous traiter ainsi, nous qui vous aimons, » nous!... » (*A Edmond.*) Peut-on risquer?...

EDMOND.

Oh! oui! au fait, c'est la vérité, et, il a beau faire, nous l'aimerons toujours.

CAROLINE.

Je ne demande pas mieux.

DUBREUIL.

Ils m'attendrissent malgré moi.

EDMOND.

Écris à présent; il faut qu'il voie que nous sommes unis en tout, de cœur, d'esprit : place-toi là.

CAROLINE.

J'y suis.

EDMOND.

« Nous vous respectons comme le frère d'une » mère adorée. »

CAROLINE, *écrivant.*

« D'une mère adorée. »

EDMOND.

« Et c'est en son nom que nous osons blâmer une rigueur... »

CAROLINE.

« Blâmer!... » C'est bien fort.

EDMOND.

En conscience... nous ne pouvons pas l'approuver.

CAROLINE.

Non, mais en gémir.

EDMOND.

Tu as raison; gémir vaut mieux : écris gémir. (*Regardant sur son épaule.*) Relisons à présent... Ah! mon dieu! mais cette lettre est pleine de ratures.

CAROLINE.

Si tu veux, je vais la recommencer.

EDMOND.

Non, tout bien considéré, il vaut mieux qu'il ignore que Lucas a osé, malgré sa défense, nous introduire ici... Il nous rend si peu de justice que nous aurions l'air d'être venus le braver jusque dans sa maison.

CAROLINE.

Le braver! le ciel nous en préserve! déchirons-la plutôt.

EDMOND.

Oui, déchirons-la.

CAROLINE.

Nous allons donc quitter ce lieu, où il ne nous appellera jamais du doux nom de ses enfans!

EDMOND.

Où nous ne lui dirons pas : Mon père! Mais il le veut ; Caroline, partons.

DUO.

EDMOND.

Adieu, séjour calme et champêtre,
Nous ne te reverrons jamais ;
Cache surtout, cache à ton maître
Et notre audace et nos regrets.

CAROLINE.

Mais c'est pourtant dommage.

EDMOND.

Qu'avec ce minois séduisant...

CAROLINE.

Ton repentir que je partage...

ENSEMBLE.

Nous ayons vainement
Entrepris ce voyage.

(Silence. Ils écoutent si Dubreuil sort du cabinet.)

EDMOND.

Aucun espoir pourtant.

CAROLINE.

Aucun... Partons... en répétant :

ENSEMBLE.

Adieu, séjour calme et champêtre, etc,

(Caroline se retourne vers l'endroit où Dubreuil est caché.)

Et toi qui nous fuis en ce jour.

EDMOND, de même.

Qui nous punis par ton absence.

TOUS DEUX

En nous éloignant sans retour,
Nous prouvons notre obéissance.
Nous te laissons ton opulence :
Nous ne voulons que ton amour.
Adieu, adieu, adieu.

SCÈNE XII.

DUBREUIL, sortant, avec émotion.

A quelle épreuve ils ont mis mon pauvre cœur! comme ils m'ont attaqué de toutes les manières. J'ai vu l'instant où je courrais leur sauter au cou, quand une réflexion est venue tout à coup m'arrêter. Je me suis dit : « Si je n'étais que la dupe d'un projet concerté entre eux et mes jardiniers! » Il faut convenir pourtant qu'il y aurait dans cette démarche quelque chose de tendre, d'aimable, de touchant... Non, c'est de la ruse, de la fausseté... Avant tout, il faut m'en assurer bien positivement. Appelons Lucas et sa femme. (Il appelle.) Lucas!... madame Lucas!... Ils ne viennent point... c'est tout simple : ils sont allés tous quatre concerter de nouveaux projets; mais je les troublerai!... Lucas! (Il crie encore.) Madame Lucas!... J'ai fait une folie en venant ici; mais y rester en serait une plus grande encore, et celle-là, je ne la ferai pas! Lucas! madame Lucas!

SCÈNE XIII.

DUBREUIL, assis au bureau, **LUCAS** ET SA FEMME entrant par le fond.

LUCAS, bas, derrière.

Il a appelé.

DUBREUIL.

Oui, mais ce n'était pas vous que j'appelais; c'était Lucas et sa femme.

LUCAS.

Sans doute ; mais comme ils sont occupés...

DUBREUIL.

Ah ! ils sont occupés... Alors. (A part.) C'est clair... Je devine à présent quelle a été leur ruse... Le langage des autres, l'embarras de ceux-ci... Si c'étaient mes véritables jardiniers...

LUCAS.

Nous sommes toujours venus pour savoir. . .

DUBREUIL.

Je vous suis obligé de votre attention... Et qui êtes-vous, enfin ?

MADAME LUCAS.

D'honnêtes gens qui vous sont bien attachés.

DUBREUIL.

Déjà ! c'est un peu prompt ; vous habitez ce village ?

LUCAS.

Oui, et depuis bien des années.

DUBREUIL.

Journaliers, laboureurs ?

LUCAS.

Oui, tout ce qu'il plaira à Monsieur.

DUBREUIL.

Est-ce que vous voulez me servir ?

LUCAS.

Ce serait pour nous un bien grand bonheur.

DUBREUIL.

En vérité ! Et ne craignez-vous pas que Lucas, que sa femme ne soient fâchés ?

LUCAS.

Tout au contraire ; ils nous connaissent.

DUBREUIL.

Ah ! ils vous connaissent ! Je le crois ; ils savent peut-être...

MADAME LUCAS.

Oui, ils savent que notre seul désir serait de nous joindre à eux pour prouver à Monsieur le zèle, la satisfaction...

DUBREUIL.

C'est tout naturel... Il y a si long-temps que nous sommes ensemble !

MADAME LUCAS, bas à son mari.

Il y a quelque chose de moqueur dans sa manière de nous parler.

DUBREUIL, à part.

Ils se troublent. (Haut.) Mais convenez aussi que c'est un hasard bien extraordinaire que celui qui vous amène là tout exprès quand j'appelle, et qui?... Votre nom ?

LUCAS.

Notre nom ?

DUBREUIL.

Eh ! oui... votre nom... Vous en avez un apparemment ?

LUCAS.

Ah ! mon dieu, sans doute... Mais c'est que vous nous demandez ça...

DUBREUIL.

Eh parbleu ! il faut bien que je vous le demande, puisque vous ne me l'avez pas dit.

LUCAS.

C'est vrai ; ma femme, dis donc à notre maître...

MADAME LUCAS.

Mon ami, tu sais bien.

LUCAS.

Que je m'appelle... Julien, oui, Julien, Monsieur.

MADAME LUCAS.

Et moi, Julienne, sauf votre respect.

DUBREUIL.

Il vous a fallu bien du temps pour deviner cela... Songez que je puis pardonner une faute, une imprudence, mais jamais une imposture réfléchie... Vous êtes Lucas!

LUCAS.

Monseigneur...

DUBREUIL.

Oui, vous êtes Lucas... et vous sa femme... Par complaisance, par faiblesse pour Edmond, vous vous êtes prêtés tous les deux...

LUCAS.

Par amitié, par reconnaissance! et c'est là notre excuse.

DUBREUIL.

Votre excuse! Vous avez pu consentir à vous amuser aux dépens d'un homme bon et crédule! c'est à mon tour à me venger.

MADAME LUCAS.

Punissez-nous; mais ces pauvres jeunes gens!...

DUBREUIL.

N'essayez pas de me parler en leur faveur; gardez-vous surtout de leur dire un mot de notre entretien : votre pardon est à ce prix.

LUCAS.

J'obéissons... mais pourtant, notre maître... Dieux! je les entends.

DUBREUIL.

Sortez par cette porte... (Celle qui est à gauche du spectateur, près l'avant-scène.) et allez dire à la poste qu'on m'amène sur-le-champ des chevaux.

LUCAS.

Vous voulez...

DUBREUIL.

Je veux qu'on exécute mes ordres, sans se permettre la moindre observation, ni surtout aucun signe qui puisse faire soupçonner mon projet... Allez...

MADAME LUCAS.

Ah! mon Dieu! que vont-ils devenir?

SCÈNE XIV.

DUBREUIL, écrivant, EDMOND, CAROLINE, entrant sur la pointe du pied.

EDMOND, bas.

Il écrit.

DUBREUIL, à part.

Suivons mon plan, et voyons comme il réussira.

EDMOND, bas à Caroline.

Je suis curieux de savoir l'effet qu'aura produit notre visite.

CAROLINE, bas.

Moi, j'en espère beaucoup.

DUBREUIL.

Ah! c'est vous, enfin. (Il appuie exprès sur les mots.) Arrivez donc, Monsieur et Madame Lucas; je vous attends avec impatience pour vous donner mes dernières instructions.

EDMOND.

Vos dernières...

DUBREUIL.

Oui, je pars dans une heure.

EDMOND.

Dans une heure! cette idée-là vous est venue bien subitement, notre maître?

DUBREUIL.

Ah! j'en conviens, j'aurais peut-être dû vous consulter; mais vous n'étiez pas là; des affaires très importantes vous retenaient sans doute, puisqu'elles vous ont empêché de paraître quand je vous ai appelés; mais à présent, je vais vous apprendre de quoi il est question. Edmond m'a écrit; mais sa lettre n'aura pas le sort des autres... Je ne l'ai pas lue et j'y réponds.

(Mouvement d'Edmond et de Caroline, qui se regardent.)

EDMOND, comme s'il ne concevait pas.

Ah! ah!

DUBREUIL.

Oui, je lui réponds; et comme vous lui êtes très attachés, je veux vous mettre dans la confidence.

EDMOND.

Vous êtes bien bon, not' cher maître!

DUBREUIL.

Vous verrez, par ce papier, que ceux qui se permettent de m'accuser d'injustice, de barbarie, devraient plutôt se féliciter de mon indulgence et de ma modération.

EDMOND.

Je le crois; (Bas à Caroline.) il nous connaît.

CAROLINE, bas à Edmond.

J'en ai peur, mais ne nous décourageons pas.

DUBREUIL.

Écoutez donc ce que je lui écris.

EDMOND.

Nous écoutons, not' maître.

DUBREUIL, passant au milieu d'eux; Edmond à sa droite, Caroline à sa gauche.

« Monsieur et cher neveu, » forme polie, et qui n'engage à rien ; il saura ce que cela veut dire. (Mouvement d'intelligence des deux jeunes gens, qui se poussent et se font signe.) « Vous ne vous êtes pas soucié de vivre » avec moi quand cela pouvait me convenir : au- » jourd'hui, vous avez l'air de le désirer beaucoup ; » mais cela ne me convient plus. Je vous sais gré » pourtant de l'intention, que je veux bien croire » sincère ; je prétends même la récompenser. Je suis » riche ; vous ne l'êtes pas : cette terre vaut dix mille » livres de rentes ; elle a fait long-temps le bon- » heur de votre mère. Je vous la donne ; et, pour » que vous en jouissiez tout de suite, et sans au- » cune gêne, je pars à l'instant, et vous dis adieu » pour toujours. » Eh bien ! vous avez entendu ? Vous gardez le silence... est-ce que vous n'approuveriez pas ?

EDMOND, sans se trahir.

Ma fine, non.

DUBREUIL, étonné.

Non ! ah ! ah ! pourquoi ? Cette lettre pourtant...

CAROLINE.

Ah ! il y a du bon dans cette lettre ; mais c'est la fin qui gâte tout.

DUBREUIL.

La fin ? il me semble pourtant que le don de cette terre. . .

EDMOND.

Il ne l'acceptera pas.

CAROLINE.

Il ne doit pas l'accepter : il y a dans cette générosité un air de punition qui afflige, qui humilie ; ce n'est pas votre cœur qui vous a dicté ça ; vous l'avez écrit, vous ne l'avez pas pensé !

DUBREUIL.

Comment! je ne l'ai pas pensé! je sais bien cependant...

EDMOND.

Et moi, je sais aussi que, si vous voulez qu'il l'accepte, il faut, à la place de cette phrase, où vous lui dites adieu pour toujours, en substituer une autre plus douce.

CAROLINE.

Plus amicale.

DUBREUIL.

Et cette phrase plus douce, plus amicale, c'est vous peut-être qui me la dicterez ?

CAROLINE.

Ma fine, j'en aurai le courage si vous m'en baillez la permission.

DUBREUIL.

Ah! parbleu! pour la rareté du fait, j'y consens; sachons...

CAROLINE, *prenant la lettre.*

Et tout de suite ! où ce que c'est ? m'y voilà : « Je vous donne, » d'abord vous mettrez : « Je te » donne, » c'est plus naturel ; plus d'un oncle et plus d'un père... vous m'entendez.

DUBREUIL.

« Je te donne, » soit !

CAROLINE.

Ça va déjà mieux.

EDMOND.

Je continue : « Je te donne cette terre en te » promettant d'y passer le reste de mes jours entre » ta femme et toi, et de vous chérir tous deux » comme si vous étiez mes enfans. »

CAROLINE.

Oui, c'est ça ! c'est là ce qu'il faut dire. Écrivez, Monsieur, écrivez.

DUBREUIL.

Et vous croyez que cette clause est absolument nécessaire pour lui faire accepter...

TOUS DEUX.

Indispensable !

DUBREUIL.

Et si je ne voulais pas, moi, de cette clause ?

EDMOND.

Eh bien ! il ne voudra pas, lui, de votre bienfait : dam ! c'est qu'il tient de vous, vot' neveu : quand il a mis une chose dans sa tête, rien ne peut... et quoiqu'il n'ait pas été marin... il a de ça... allez.

DUBREUIL.

C'est incroyable ! comment, je n'obtiendrai pas qu'il m'obéisse une seule fois !

EDMOND.

Mais il ne s'agit que de bien choisir. Ordonnez-lui, par exemple, de vous aimer, de vous servir, de vous consacrer sa vie entière !...

DUBREUIL.

Eh bien ! eh bien ! c'est assez ; et, puisqu'on ne

veut pas lui porter mes ordres, je les lui signifierai moi-même.

EDMOND.

Vous le verrez donc?

DUBREUIL.

Morbleu! il le faut bien à présent; mais plus de ruse, de stratagème, de déguisement; c'est lui, ce sont eux que je veux voir.

EDMOND.

Mais ces pauvres jeunes gens, de grâce, n'allez pas les faire venir pour les désespérer encore plus.

CAROLINE.

Ils ont été étourdis, mais ils sont repentans...

EDMOND.

Soumis...

CAROLINE.

Corrigés...

EDMOND.

Ils espèrent leur pardon, et je vous avoue même que c'est cet espoir seul qui va les ramener à vos pieds.

(Ils se laissent tomber à genoux.)

CAROLINE.

Ou dans vos bras, si vous voulez nous rendre tous bien heureux.

DUBREUIL, avec l'air de la colère.

Ah! c'est donc vous!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, LUCAS, SA FEMME, LES PAYSANS.

EDMOND ET CAROLINE.

Il est si doux de pardonner!
Car, lorsqu'arrive la vieillesse...

DUBREUIL, continuant et feignant encore.

On a besoin d's'environner
Et de tendresse et de caresse.

EDMOND ET CAROLINE.

Être embrassé de ses enfans,
Ça port' bonheur, on vit content.

DUBREUIL, n'y pouvant tenir, et n'écoutant plus que son cœur.

Embrassez-moi, mes chers enfans,
Ça port' bonheur, j' vivrai long-temps.

(Ils lui baisent les mains et répètent avec lui le refrain, ainsi que tout le chœur.)

Mon cher neveu! ma chère nièce!

TOUS DEUX.

Hélas! pardon!

DUBREUIL.

Non, non, je veux être en colère,
Mais vous acceptez mon cadeau?

CAROLINE.

Vous exaucez notre prière,
Car vous savez...

DUBREUIL.

Oui, oui, l'oncle et le père;
Tout est compris dans le château.

TOUS DEUX, lui baisant les mains.

O jour heureux! jour d'alégresse!

DUBREUIL.

Près de moi vous serez sans cesse.

EDMOND ET CAROLINE.

Près de vous nous serons sans cesse!

CHOEUR.

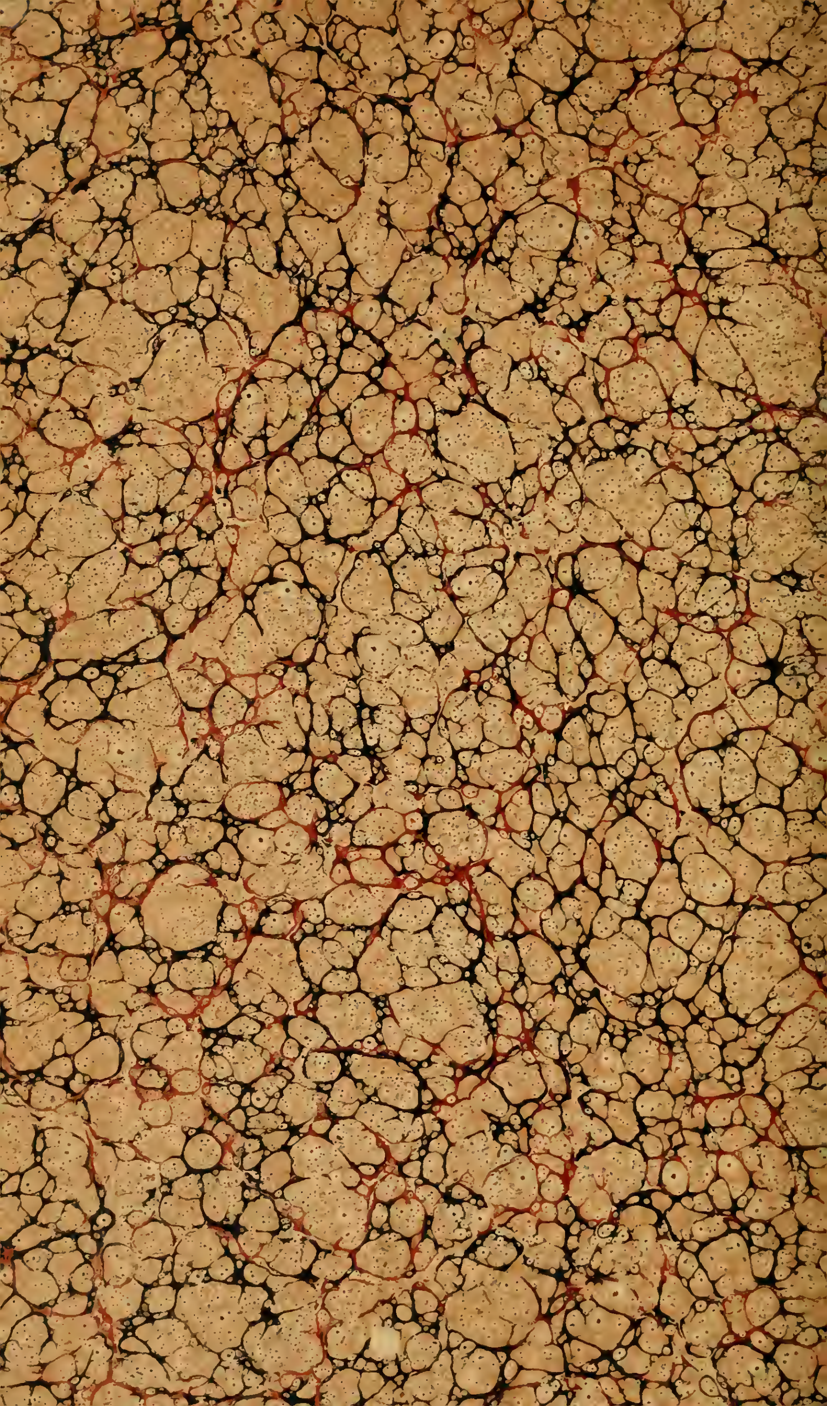
Demeurez avec nous.
Qu'une longue existence
Soit votre récompense,
Ce sont nos vœux à tous.

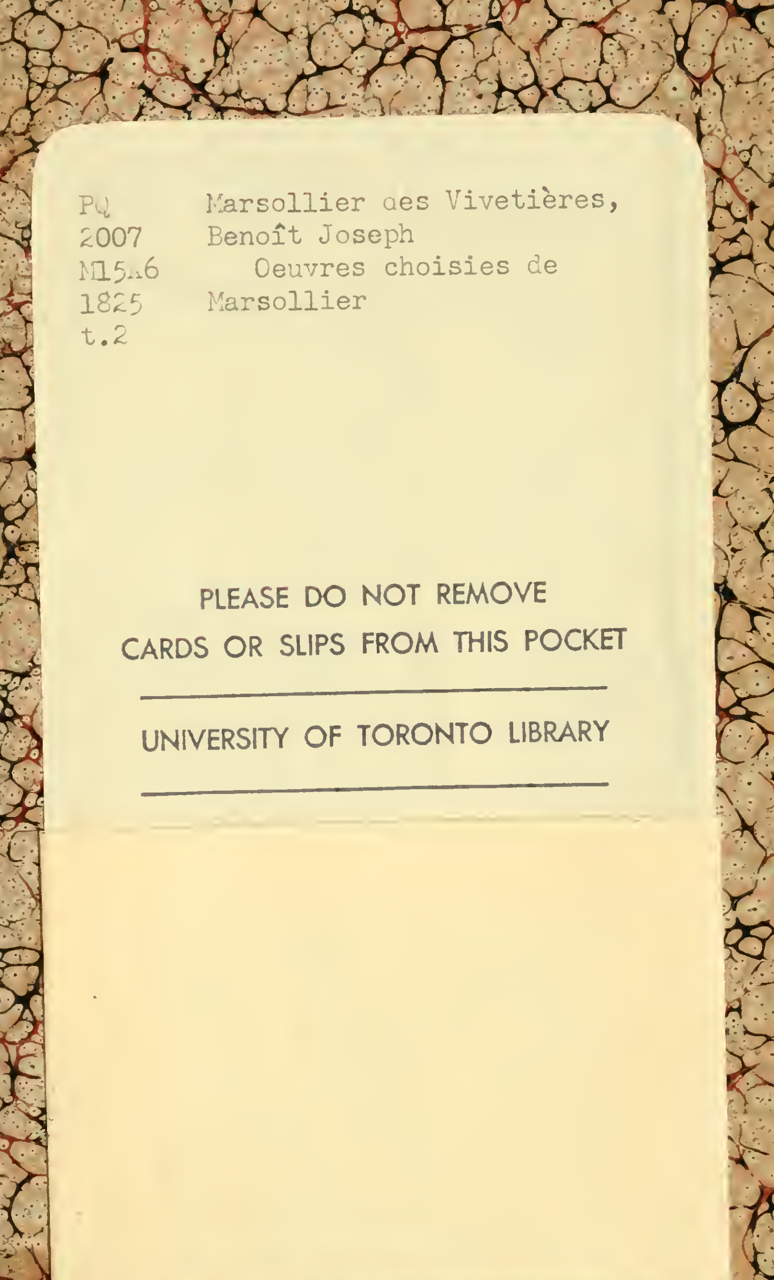
FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.




PQ
2007
M15A6
1825
t.2
Marsollier des Vivetières,
Benoît Joseph
Oeuvres choisies de
Marsollier
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY